

GO WEST

Récit

New York/Los Angeles sur un vélo chinois

THÉO7 EDITIONS 2 rue du haut du champ 54330 VITREY

ISBN 2-9508672-4-3

Avertissement

Ce livre fut écrit entre juin 1994 et août 1998. Il fut édité en 99 et réédité en 2002. Les photos qui l'illustrent ont été prises lors du tournage du film du même titre en juillet et août 2004. L'ouvrage fut ensuite remonté pour le site en 2011 et 2023.

Françoise Julien, saisie et frappe, Marie Dubertrand et Véronique Pénét correctrices. Photos : Colette et Eric Bardon, Guy Gauthier, Johann Porcher, Marien Ziller.

CHAPITRES

PROLOGUE

NEW YORK HEURE LOCALE

À L'ASSAUT DU MIDWEST

CHICAGO L'IMPASSE

IL SUFFIT DE PASSER LE PONT

LONG WAY

LE PASSAGE

CROSS WAY DANS TOUS SES ÉTATS

EPILOGUE

POSTFACE

GUY GAUTHIER



Puis un jour on lui a dit Go West
et il a pédalé
de New York à Los Angeles
sur un vélo volé.

David Mc Niel

PROLOGUE

Une vache qui mâche, c'est beau, mais cette ruminante, à flanc de coteau dans son verger, ne me fait pas l'effet de la chanson de Charles Trenet. Ce matin, le cœur n'est pas aux chansons.

Un départ, c'est une aventure, une aventure ça commence souvent bien dans les romans ou dans les films, mais pour moi ce matin, l'aventure est en haut de la côte. La vache est à présent remplacée par des bœufs, blanc d'un côté de la route et noirs de l'autre. Les bovins prennent le soleil dès l'aube, la chaleur de ses rayons les pousse doucement à l'autre bout du pré.



Mon interlocuteur, dont je ne vois que la nuque, n'est pas bavard, pas causant et c'est bien ainsi. Qu'aurais-je à répondre à cette histoire de bou-langère, qui dit que le temps va changer, que celui-ci ne durera pas longtemps, il faut inverser le dialogue à chaque client. Quel métier ! Boulangère, chauffeur de taxi, parler à des gens endormis qui voudraient qu'on leur fiche la paix, qu'on ne vienne pas leur briser les noix dès le petit matin.

La nouvelle route ? Ah oui, c'est bien pratique !

Je viens de me surprendre à répondre à cette nu-que qui s'est brusquement dévissée sur le côté droit.

Le taxi est ensuite projeté sur une autoroute à six voies, dans le flot métallique de ce début de journée. Go West !

La rame placée à côté de la mienne m'empêche de voir la façade arrière de la gare. Nous attendons tous les deux, l'homme à la casquette à galon doré, encore une chanson. Celle-ci parle d'orphelin et c'est moi qui suis dans le texte. Du coup, ce maudit train est parti au retentissement sec du sifflet d'un fonctionnaire invisible.

Longeant la rivière, j'observe ces pêcheurs pêchant, sur des barques flottantes. Je me demande si les voyages forment la jeunesse, ayant passé la quarantaine depuis quelque temps, mes os ont bien du mal à me faire croire que je suis sur la pente ascendante.

Ce voyage, je me le farcis dans les pires conditions. Comme si j'avais involontairement aligné les handicaps d'une course dont je suis à la fois l'acteur et le spectateur. Difficultés morales, psychologiques, physiques et financières. La question que je me pose, alors que je file plein ouest, vers Paris : ai-je eu raison de partir ?

Le nom d'une station hurlée dans les hauts par-leurs, plaque ceux-ci sur la paroi grillagée du compartiment, me tirant brusquement de la revue de paquetage dans laquelle j'avais versé, bercé par le bruit des vagues et le glissement sourd des essieux.

— Y pourrait faire gaffe ce con, y'en a qui dorment ici !

J'étais en train certes, mais en train de terminer le rêve de cette courte nuit où le sommeil ne vint pas vite et où mon réveil n'eut pas le temps de sonner

La France est belle en cette période de l'année, les amis Ricains ont dû la trouver belle eux aussi, il y a cinquante ans. Fin juin, début juillet, sortis des bourbiers normands et des mares à canards où ça canardait, ils filaient vers Panam et découvraient pour les copains restés dans les sables d'Omaha Beach, la France peu après le solstice d'été.

À ma gauche, le bon chic bon genre de tout à l'heure a fait place à un plus sombre, carrément noir. Ce peuple si gentil, si accueillant, se massacre allègrement sous l'œil des occidentaux, pour une fois l'arme aux pieds. La démocratie était galopante au Rwanda mais en quelques mois les bons noirs sont pratiquement revenus à la case zéro. Les bronzés jouent du coupe-chou et font rouler les têtes de leurs compatriotes dans la poussière, plus vite qu'un évêque en bénirait. Cinq cent mille morts. Même dans les pires heures du colonialisme, ça tombait moins vite. Les vieux nazis, spécialistes de l'extermination vitesse grand V, en restent bouche bée.

N° 46 -1. De mon hublot, je vois l'aile du 747 et ses réacteurs. Ma voisine assure que l'on est plus sûr de s'en sortir quand on est du côté de la queue. Je ne peux m'empêcher malgré la mélancolie qui m'imprègne, de lui répondre autrement que par l'humour. J'ai toujours usé et abusé de la dérision en toutes circonstances. C'est sans doute pour ça qu'on m'aime ou qu'on me déteste aussi. La dame rit à côté de son époux. La langue française possède des subtilités que n'ont pas forcément les anglo-saxons.

Tout à l'heure, les casse-tête chinois étaient en vente à tous les étages de l'aéroport Roissy/Charles de Gaulle. L'Amérique, qui fut terre d'immigration, l'était certes, mais ne l'est plus. Le droit de s'embarquer, de partir pour le pays de l'oncle Sam n'est possible qu'à condition d'avoir un employeur qui vous accueille sur place. L'autorisation de voyager aux USA est accordée aux Européens, pour une durée de trois mois, à condition qu'ils se soient acquittés de leurs tickets de retour. Je dus m'astreindre à cette formalité, ce qui transforma le peu de mes économies en un long titre de transport, m'obligeant vraisemblablement à manger des hot-dogs pendant un trimestre.



L'accordéon qui permet de jouer l'hymne à l'embarquement, se retire de la porte d'entrée de l'avion, les ceintures se verrouillent de partout, le Boeing roule vers son aire de départ. Ses multiples petites roues à pneus semblent bien légères pour supporter un tel poids, mais je suppose que dans quelques minutes le commandant de bord va nous prouver que cet engin peut voler.

Après une demi-heure, ça baragouine en anglais dans les haut-parleurs et dans l'avion. Quelques-uns applaudissent, sans doute trouvent-ils extra-ordinaire que le pilote ait dépassé les îles françaises sans s'être mouillé les roues. Mais, je me rends compte soudain, en voyant les petits bateaux qui vont sur l'eau en bas, que, une fois n'est pas cou-tume, l'enfer se situe là. La compagnie aérienne choisie pour me transporter de l'autre côté de l'Atlantique a un personnel qui se rapporte peu aux images véhiculées sur les écrans de cinéma. Les braves hôtesse ne sont pas fatiguées que par les heures de vol ou les décalages horaires. Le steward, sorte de flic de Beverly Hill, est d'une courtoisie égale à la bombe lacrymogène qu'il arbore à sa ceinture.

L'arrivée sur le nouveau monde se fait par le Canada. Plus exactement par le golfe du Saint-Laurent avec l'île Prince-Edward et sa myriade de planches à voile dont la plupart s'étalent sur l'océan comme des confettis dans une baignoire. d'un papier kraft déchiqueté par les vagues, la côte est vraiment sauvage à cet endroit. Ici, le bon Dieu, ou celui qui le remplace lorsqu'il est sorti, a mélangé les couleurs de la Bretagne à celles des roches rouges du midi de la France.

Depuis ce matin, j'ai déjà parcouru, grâce aux différents moyens de transport utilisés 6000 kilo-mètres. La vache qui mâchait, dans son pré, par chez moi, s'est tapé comme un rien ses cent mètres de prairie pour offrir en ce moment, au paysan, son pis chargé.

Dans cet avion, des vétérans déambulent raides et prudents dans les allées, préoccupés par la situation du coin WC. Tous ces septuagénaires rentrent de Normandie où ils ont assisté aux commémorations du jour J après un pèlerinage en France.

Pour mon arrivée, un pharmacien gigantesque vient de déverser des tonnes de coton qui mou-tonnent en ordre dispersé sous l'avion. En dessous, c'est l'état du Maine, la région de Boston. Le 747 décélère à présent, puis se met en position pour l'atterrissage par-dessus l'ouverture de Long Island. Le vent a remplacé le bruit assourdissant des réacteurs, le Boeing descend doucement comme un gros planeur.

Le commandant, près de la porte de sortie, semble attendre la pièce comme le ferait un guide dans un château. A mon passage, je vais le saluer. Il est entouré de tout le personnel et m'explique, traduit par une hôtesse, la route aérienne empruntée jusqu'à New York. Pour cela, il chausse ses lunettes, ce qui me permet de faire une allusion ironique au fait qu'il ne les ait pas perdues au cours du voyage. Celui-ci me balance une bonne claque dans le dos, qui a pour effet de me coller au dernier de la file sortante.

Compliquée la mythique ! Et pourtant, j'ai encore rien vu. Pour voir, c'est comme au poker, il faut montrer patte blanche, or, c'est à une noire, parlant français, à qui je réponds :

— Mais j'ai rempli correctement le carton de renseignements, toutes les cases !

Elle est gentille, en souriant elle m'explique : Je n'ai pas noté l'endroit où je me rendais.

— Mais je ne vais nulle part, puisque je dois parcourir les États-Unis de l'Est à l'Ouest !

Elle vient d'un pays d'Afrique noire, mais c'est auprès d'un ami malgache qu'elle a perfectionné son français et peut-être aussi autre chose...

— Pas problème, je vais écrire pour vous.

Elle peut délicatement mon document et réécrit chaque case sur un bristol vierge. Des quantités assez importantes de ces cartons sont d'ailleurs entassées sur une console.

— Il faut qu'il y ait même écriture, sans rature.

Je lui signale que ma région possède une représentation à Atlanta. À peine ai-je prononcé le nom de cette ville, qu'elle écrit sur le carton, l'adresse de l'hôtel où je n'irai jamais.

— Maintenant, vous pouvez y aller.

Je signe avec son stylo, je la remercie et sans autre explication, je me dirige vers une loge en verre où se trouve un policier. Celui-ci n'est formé que pour vérifier si tout est bien rempli à la bonne place, il regarde sur le passeport, puis me colle trois coups de tampon, agrafe une partie de ma feuille à celui-ci et me répond simplement OK ! Payé pour vérifier, pas pour réfléchir.

Il est peut-être bon de rappeler que ce peuple, ouvert à tous sans problème pendant des années, est devenu aujourd'hui très scrupuleux en matière d'immigration. Déjà, près de quinze contrôles à Paris filtrent et freinent les candidats au grand voyage.

Ici, voilà le premier. Stop, il faut passer devant un agent, qui regarde et de nouveau déplie tous les documents. Puis, il m'oriente vers un officier de po-lice plus gradé, le premier étant occupé dans la sacoche de voyage que j'avais cru bon d'emporter avec moi, il vérifie les papiers. Il me serre la main, puis me file, décidément c'est une manie dans ce pays, une grande claque dans le dos avec le plat de sa main, me souhaitant bonne chance en français. Encore un contrôle à quelques mètres, avant de monter récupérer mes bagages.

Les trois quarts des passagers ont connu les mêmes problèmes. Pour un prénom mal écrit, une ligne oubliée, une rature, une erreur. Au dos de la carte, des questions ridicules ou indiscrètes vous invitent à répondre non à toutes les cases. En effet, la dernière ligne stipule que si vous avez eu la maladresse de noter oui une seule fois, c'est vers le bureau du shérif qu'il faut se rendre sans tarder. On aurait certainement fait une révolution en France si tel questionnaire avait été diffusé.

Pendant tout ce temps, mes deux sacs tournent avec d'autres sur le terminal depuis une bonne demi-heure. Je les saisis, au passage, mon bras droit se rap-pelant à mes bons souvenirs ; la ten-dinite est toujours là. Encore un contrôle, avant de me retrouver à l'air libre, puis, enfin, sur le trottoir.



Un aéroport, un taxi en bas, au moins ma surprise n'est pas immense, ils sont jaunes. Parmi les chauffeurs, j'en remarque un en particulier, grand, noir, avec une bonne moustache et une bonne bouille.

— Vous parlez français ?

— Oui, je suis haïtien !

Je fais mine de partir en courant, faisant ainsi allusion aux luttes internes qui ensanglantent son pays. Haïti n'est pas le Rwanda, mais les machettes volent tout de même relativement bas, là-bas aussi. Il rit, et je reviens vers lui.

— Je voudrais trouver un hôtel, pas cher !

— Pas problème !

— Près d'un marchand de vélos !

— Pas problème !

dit-il encore.

— Et un taxi aussi !

— Pas problème !

qui revient de nouveau comme un écho.

— Trente cinq dollars !

dit-il souriant. Là, c'est moi qui réponds ; pas de problème.

Je lui serre sa bonne louche, large comme une pelle à tarte. Puis nous traversons la route pour rejoindre sa voiture, il porte mes bagages avec une facilité déconcertante. Cependant, son taxi n'est pas jaune, je lui en fais la remarque.

— J'ai un numéro devant sur le pare-brise, qui me donne le droit...

Il s'agit d'une grande limousine grise, avec les sièges en velours pourpre, un toit ouvrant électrique, prolongeant un capot de trois mètres de longueur. Nous sommes à présent côte à côte, mais il semble attendre quelque chose. En fait, il m'explique que s'il pouvait trouver d'autres personnes ça rentabiliserait le voyage de Kennedy Airport à New York.

Quelques minutes après, il revient avec deux types, un assez jeune, l'autre plus âgé, munis de bagages très légers. Ils prennent place à l'arrière et je me retourne pour les saluer. Ce sont deux Espagnols, le plus jeune dialogue en anglais avec mon Haïtien, l'autre reste muet. En fait, ils sont père et fils, le vieux semble un peu triste mais le jeune plus alerte est déjà venu aux États-Unis six ou sept fois. Tout au long de la route, le chauffeur parle tantôt en français à droite, tantôt en anglais à l'arrière. Les Espagnols ne sont pas bavards, au bout d'un moment le fils passe par-dessus le siège une liasse de dollars. Tout en roulant, le chauffeur les étale sur son volant, en retire quelques-uns, les refile d'une main à l'arrière puis dispose le reste, roulé dans le cendrier.

Les joueurs de mandoline n'ont pas de veste et je parie que ces deux-là ne retourneront pas au pays. Dans quelques mois, ils auront un travail, un appartement donc une adresse et le reste de la famille suivra. Au moins eux, ils ont tout compris. Les voyant disparaître à l'angle d'une rue, je comprends que le vrai voyageur n'a pas de bagage.

Il s'appelle Jean Laguerre, en un seul mot, mon grand gaillard francophone demeure à New York depuis une vingtaine d'années. De suite, il m'explique la nécessité de ne jamais lâcher ma sacoche, ici attention ça part vite. Nous sympathisons rapidement en cette fin d'après-midi, pendant que je découvre la grande ville à travers les vitres et le toit ouvrant. Il vaut mieux d'ailleurs garder les yeux au ciel, car le spectacle côté plancher des vaches n'est pas triste. Bosses et trous, plaques d'égouts fumantes et débordantes soumettent les amortisseurs à rudes épreuves.



À travers les buildings, dont je ne peux voir le haut, se glissent de petits immeubles de cinq ou six étages avec des escaliers métalliques rouillés sur la façade. De temps en temps, une église fin XVIIIème semble ridiculement petite dans cet en-semble aux dimensions considérables. De petits coups de klaxon aux tonalités semblables sortent de toutes parts. Les voitures se croisent ou se doublent, dandinantes et chaloupées comme des gondoles à Venise. Je suis surpris du calme qui émane des conducteurs, les échanges sont courtois, c'est lent, cool, le mot ici véritablement, prend toute sa dimension.

Jean me laisse entendre que les hôtels sont chers, et qu'il a peut-être une solution pour cette nuit. À l'angle de la 70ème rue, il s'arrête pour téléphoner. Les clés se balancent au tableau de bord, je le vois couché sur sa cabine, car ici elles ressemblent à des boîtes à gâteaux agrippées à des piquets tordus, rien à voir avec nos armoires en aluminium. De retour, il me propose de dormir chez lui, son coup de téléphone était pour s'assurer qu'il n'y avait pas de problème à la maison.

Je souhaitais que ce voyage fût sans alcool, mais comment sceller une amitié autrement qu'autour d'un verre. Après nous être garés tout à fait correctement, nous entrons dans un bar à vins type anglais. Un homme en short est au comptoir devant un ballon de vin rouge. Plus loin, deux mamies s'envoient des mousses. Au bout, deux gaillards se passionnent pour une partie de bowling à la télé-vision. Derrière, un couple s'apprête à manger. Jean salue l'homme en tenue de campagne, tandis que je fais allusion au vin de Californie, tout en précisant ma nationalité. Ses yeux s'allument alors, déjà bien chauffés par le ballon noir qui trône devant lui. Nous conversons par Jean interposé.

Peu de temps après, un grand lascar ressemblant à l'un des frères chanteurs Bee Gees se joint à nous. Sa mère est d'ailleurs originaire du Massa-chusetts, comme le titre de la célèbre chanson qui fit connaître ce groupe en France dans les années soixante-dix. Nous évoquons le sport, le Mondial dont quelques flammes parent les murs du pub. Le sujet n'a pas l'air de les passionner, c'est heureux, car je n'y accorde que peu d'intérêt. Aussi je tente ensuite d'expliquer, via mon traducteur, les buts de mon périple à travers les États-Unis. J'évoque la ville avec son aspect pittoresque, ses rues, ses odeurs.

La traduction de Jean est plus littérale que littéraire et mon compagnon de droite croit que l'odeur est celle de sa transpiration, en clair qu'il sent sous les bras. Je rectifie d'autant plus vite du côté de Jean que mon barbu a le bras aussi gros que ma cuisse. Il rit de son erreur, tout rentre dans l'ordre et dans le texte lorsque je compare l'odeur de New York à celle de la gare de l'Est à Paris ajouté au pipi de chien et Chanel n° 5. Ayant à présent tout à fait pigé, Joyce nous ressert une tournée et me tend sa carte de visite. Il est charpentier rénovateur. Le buveur de rouge finit son verre et sort en frottant les bords de la porte. J'entends un frenchy qui s'envole avec lui au de-hors.

Au bout de trois bons quarts d'heure, c'est à notre tour de sortir dans le vent chaud et agréable qui caresse légèrement nos joues. Nous nous séparons avec les mots d'usage que nos langues respectives restituent comme elles le peuvent, mais la ferveur de la poignée de main remplace les dis-cours.



Nous reprenons la Lincoln garée à perpète afin de rejoindre son quartier.

La maison est en briques, comme la plupart d'ailleurs. Elle est petite, à un étage avec quelques marches pour atteindre le rez-de-chaussée. Les de-meures qui sont autour semblent identiques, parfois recouvertes de bois.

Sa compagne est là, dans l'entrée, pour nous accueillir. Stéphanie ne parle pas français, Jean traduit nos simples mots. Petite et discrète, elle s'inquiète de suite de mon appétit. J'explique à Jean que s'il n'est que vingt et une heures ici, sur le vieux continent tout le monde dort depuis longtemps. Je m'effondre sur le lit pendant que Jean bricole un ventilateur dans ma chambrette. Ensuite, je ne l'entendrai pas sortir, sa journée de chauffeur de taxi n'est pas terminée.

CHAPITRE PREMIER

NEW YORK HEURE LOCALE

New York - 5 h 30 - 29 juin.

Les bruits de la rue m'éveillent peu à peu, pour-tant je reste un long moment les yeux plantés au plafond, est-ce un rêve ? Non, ma montre apporte la réponse, deux affichages, deux parties du monde, en France, il est déjà midi. Sachant que la compagne de Jean doit partir à son travail pour 8 h 30, je décide de ne pas bouger.

Je pense à la France, à ce bond gigantesque par-dessus l'océan en une journée. A ce challenge, ce pari fou, aller rejoindre le Pacifique à travers les États-Unis à bicyclette. À ces mois qui m'attendent, à cette souffrance qui va certainement me surprendre, à ces jours de joie, à ces jours de peine. Faire 5 500 kilomètres de New York à Los Angeles c'est énorme, surtout sans expérience cyclo-touristique. Depuis 17 ans, les quelques virées de cinq à six kilomètres de temps en temps, n'ont aucune commune mesure avec le périple qui m'attend. Je suis ici dans la ville étape du départ, il est encore temps de renoncer, je n'ai pas encore acheté le vélo et le billet retour vers Paris n'est pas long à retrouver au fond de mon sac. Lorsque je me serai engagé en territoire américain, il ne sera plus temps de gamberger sur un flash-back possible. Les points d'interrogation sont si nombreux que je ne peux les compter. Je vais bouger et la maison va alors s'animer.

Le temps de faire crisser les planches de bois du plancher et Stéphanie s'affaire déjà du côté cuisine. Tout en se préparant pour sa journée de travail, elle dispose sur la table les ingrédients nécessaires au déjeuner. Jean, lui, traîne ses longues jambes jus-qu'à son fauteuil et zappe en direction de la télé-vi-sion.

Je mange sans appétit puis Stéphanie s'en va prendre son bus, toute guillerette dans son habit classique ; l'administration a ses exigences.

À 9 h 30, nous sommes déjà dans les rues de New York et l'étonnement reprend du service. Un camion de pompiers, genre jouet en bois des années cinquante, double les voitures, roulant à tombeau ouvert. La

vieille bête de dix tonnes circule en fait à 70 km à l'heure, klaxonnant afin qu'on lui cède la place, car elle ne pourrait vrai-semblablement pas s'arrêter en cas d'obstruction de la chaussée.

Le monde qui nous entoure est tellement différent de ce que j'ai l'habitude de voir que je questionne Jean. Pourquoi tout ici est si vétuste, dans l'une des plus grandes villes des États-Unis et à la porte du Nouveau Monde ? Les routes, les trottoirs, les maisons, les voitures, les véhicules municipaux, les taxis, tout se dégingue de partout. Les poubelles débordent quand il y en a, les panneaux indicateurs sont tordus quand on les trouve, les feux pendouillent aux carrefours sur des filins qui vont d'un bâtiment à l'autre, quand ils fonctionnent. La réponse de Jean semble pleine de bon sens :

— Il faut du « travail » pour tous ces gens alors il faut réparer, pas faire de neuf, il faut « entetenir », il vaut mieux du « travail » que des « tucs » tout neufs « patout »!

Le bon sens de Jean est peut-être finalement le bon sens tout court... En effet, prenons le cas des camions de pompiers, si vétustes. Ces véhicules de-mandent un véritable travail de maintenance, multi-plié par le nombre de véhicules. De même pour les routes, que l'on bricole avec de petites équipes.

L'emploi fait baisser la courbe du chômage, qui n'est ici que de 6 %. Il maintient la consommation, qui soutient l'économie afin de produire la ri-chesse, le pouvoir d'achat. La boucle est bouclée.



Avant de nous rendre dans un garage à vélos, nous allons prendre une cliente noire qui se rend à Broadway. Le plus petit des quartiers de New York est entouré par plusieurs cours d'eau formant une sorte d'île. Cette célèbre circonscription est rat-tachée à la grande ville par un important réseau de ponts et de tunnels dont le plus célèbre est le pittoresque Bridge que l'on retrouve sur toutes les cartes postales, et aussi dans de nombreux films, sujet de pièces ou de romans. Je découvre donc ce quartier, à la faveur de la course qui précède la mienne.

En entrant, je remarque à ma gauche, le grand building dressé sur la célèbre salle de spectacles qu'est Madison Square Garden. Là, quelques Français ont fait pendant quelques jours salle comble. Maurice Chevalier, Édith Piaf, Yves Montand.

Ça y est, nous sommes arrivés au point de dépôt de notre cliente. La voiture stoppe au 77. Le temps pour moi de reprendre ma place devant, puis nous reprenons le chemin à l'envers remontant doucement les avenues.

Un magasin de vélos est repéré, la Lincoln se gare devant, nous descendons tous les deux. Une fois encore, Jean est un précieux compagnon. Il discute avec le marchand, essayant de faire baisser le tarif indiqué, tente d'expliquer mon périple. Au bout d'un moment, je me retrouve face à ma calculatrice afin de me rendre compte du montant. La bicyclette est belle certes, mais le tarif est trop élevé en rapport avec le budget prévu. Qu'à cela ne tienne, mon chauffeur m'entraîne à l'écart et m'explique que l'on va s'en aller. Il est midi et demi, mais les magasins ne ferment pas. En général, c'est journée continue de 9 h à 17 h avec un simple casse-croûte sur place.

Changeant de quartier, Jean me conduit vers un magasin qui donne dans l'italien et le chinois. À cet endroit, les tarifs sont plus bas, la qualité des vélos aussi. Nous nous fixons sur une bicyclette fabriquée en Chine et distribuée, ici aux États-Unis, par une société située à Los Angeles. Le « biclou » n'a plus qu'à vouloir rejoindre son nid d'affectation, comme un pigeon voyageur rejoindrait son gîte et moi dessus, je n'ai plus qu'à suivre... c'est une image !

Pendant la préparation du cycle chinois, nous allons manger dans un resto italien, des pâtes américaines et boire un vin de Californie.

De retour au garage, c'est presque terminé. Je vide mes sacs de voyage en bourrant les sacoches, mais au bout du compte, il me reste encore un sac à moitié rempli. Nous chargeons le tout dans l'immense coffre de la grande voiture et, sous une pluie battante, nous partons.



Le pont qui mène de New York vers la route de l'Ouest est interdit aux vélos. De plus, la banlieue qui s'étale vers le New Jersey est infernale. Que faire ? Il faudrait trouver un moyen de se projeter à cent kilomètres au sud afin d'être tranquille pour pédaler. La gare ! il n'y a que cela, puis le train.

Jean me laisse en plein cœur de la ville, m'expliquant, sur un minuscule morceau de papier, l'itinéraire pour rejoindre la tête de station. Me voilà donc en costume de ville, titubant sous la charge, dans les rues, slalomant entre les taxis avec mon fatras provisoirement arrimé.



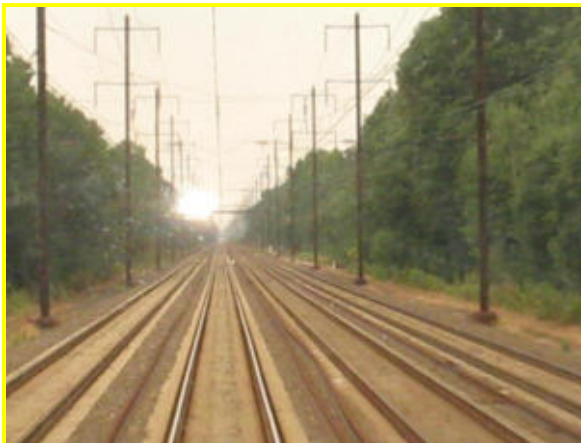
Les problèmes ne sont pas réglés pour autant. Je descends l'escalier pour me retrouver au cœur d'une station de métro grouillante de monde. Mais, là, pas question de mettre le vélo dans le train.

Je demande un interprète et celui-ci arrive quelques instants plus tard. C'est un Sénégalais qui parle très bien français. Il explique aux réceptionnaires des colis qu'il existe des cartons pour y placer des bicyclettes. J'introduis mon randonneur dans le carton prédestiné et je me dirige vers le guichet, avec Mamadou, pour retirer mon titre de transport en direction de Wilmington au sud du New Jersey.

Le train ayant du retard et mon copain de Dakar étant causant, l'attente ne paraît pas très longue et nous restons là, dans la foule, attendant que le numéro du train s'affiche au tableau des départs. La coloniale a du bon voyez-vous ! Madagascar, Haïti, le Sénégal, la revue des anciennes places franco-phones m'est rudement utile.



Les wagons sont très bas et le paysage n'est pas des plus intéressants. Pendant la première demi-heure ce sont les faubourgs de New York qui s'égrènent au travers des vitres du train. Zones industrielles, usines désaffectées, tristes et abandonnées.



J'engage peu à peu la conversation avec mon voisin, qui ne parle pas un mot de français. Je crois saisir dans les noms qu'il me donne des ressemblances avec les nôtres. Son épouse est en effet originaire de Bretagne, il y a fort longtemps certes, mais il subsiste encore quelques morceaux de France accrochés à son stylo. Nous avons ainsi bavardé doucement à l'aide de mon manuel de traduction pendant assez longtemps. Il pose son doigt sur les phrases qu'il me fait lire, et moi de même. Avec nos fichus accents, nous ne parvenons pas à nous comprendre, seule la lecture peut nous aider. Si les alphabets sont les mêmes, les intonations constituent la véritable barrière linguistique.

Une petite tête émerge soudain de derrière le gros siège.

— J'ai appris le français pendant quatre années...

Je ne vous dis pas l'accent !

— Mais je vais arrêter, c'est trop difficile !

Une adolescente de seize ans m'ayant entendu, se joint à la conversation, toute contente de parler à un Français pur jus. Ils ne sont, paraît-il, pas très nombreux dans le train habituellement. La tante et la mère de celle-ci sont assises sur le siège à côté et j'explique à ce petit monde le sens de ma mission, le challenge, le but de mon voyage. Comme Jean, ils trouvent cela complètement fou. Décidément, épater les Américains, les surprendre, n'est pas très difficile, du moins sur le papier.



À vingt heures, je me retrouve sur le quai, en voyageur sans bagage, il pleut. Le hall est désert, une Espagnole, qui n'était pas retournée au pays depuis trois siècles, donne au bagagiste quelques précisions sur ce qu'elle a cru comprendre de mon explication. Elle me dit ensuite qu'il y a un motel pas cher à trois kilomètres sur la route n° 13. Par la même occasion, elle rassure l'employé du Chemin de Fer que je ne reprendrai pas le train de New York demain, ce qui semble le ravir, rangeant immédiatement le carton qui encombrait son espace.

Je découvre finalement le motel à l'endroit indiqué et à un prix raisonnable, 30 dollars, vers vingt-deux heures, je rentre enfin avec vélo et bagages dans ma chambre.

Wilmington - 5 h 30 - 30 juin

Après une douche, je me mets à la rédaction de mon texte et la matinée passe plus vite que je l'imaginais. Vers midi un coup de téléphone me rappelle que le motel se paie à la mi-journée. Étant encore trop fatigué, je décide de prendre un jour de plus et de partir seulement le lendemain. Je place une part de pizza dans le micro-ondes de l'office et rejoins ma chambre.

L'après-midi, je m'étends sur mon lit, mais plouf, me voilà reparti pour un tour d'horloge, jusqu'au lendemain.



Wilmington - 4 h 30 - 1er juillet.

Vers 10 heures, je mets le pied à la pédale. Il me faut trouver une solution pour le surplus de bagages, je dois me séparer d'une partie de mes effets, ainsi que de quelques babioles ne pouvant entrer dans les sacs.

Dès les premiers cent mètres, je me rends à l'évidence, le vélo est lourd. Le jeu du dérailleur à la moindre montée est au maximum de sa capacité. L'inexpérience ainsi que le poids de la bécane ont parlé.

Aux États-Unis, les routes portent des numéros de l'Ouest à l'Est et du Sud au Nord. Lorsque l'on arrive à une intersection, ce n'est pas Saint Machin les Oies, 20 km, ni Saint Truc les Marrons, 10 km, c'est n° 310 Sud n° 310 Nord. Péniblement, je parcours deux à trois kilomètres jusqu'à une station sur l'axe de Newcastle.



Le patron est jeune, chemise blanche façon steward, il répond à ma question ;

— Je ne parle pas français !

Il rit d'un rire gras comme le font ces Anglais du Nouveau Monde. Mais de suite, il essaie de m'aider, cartes en mains. Il me déconseille la route n° 80, car elle est à six voies, si l'on roule sur la bande d'arrêt d'urgence, on ramasse toutes les sale-tés, la vue n'est pas intéressante et surtout les ca-mions vous plaquent au fossé comme un rien. Il n'est pas non plus certain que ce soit autorisé par la réglementation. Il cherche alors sur sa carte un autre itinéraire et trace au surligneur la route à prendre. Il me conseille finalement la n° 30 à deux voies. Il est pratiquement 11 heures et c'est sous un soleil de plomb que je me remets en route pour rejoindre la bourgade de Lancaster.

Dans l'état de Delaware, épuisé, je dois attendre plusieurs heures, afin que la chaleur s'atténue. Ce petit état, dans la banlieue de Philadelphie, coincé entre le Maryland et le New Jersey, est surtout résidentiel, avec une embouchure sur la mer. L'intérêt est donc moindre et j'ai bien du mal à rejoindre la limite voisine, à savoir la Pennsylvanie. Vers 16 heures, je m'arrête, claqué, près d'une demeure abandonnée. Je plante ma tente et attends que le soleil disparaisse, ce qui fut long. Exténué, je mis au moins deux heures à retrouver un pouls normal. Quant à écrire, je n'en avais ni l'envie ni la force.

Limite Pennsylvanie - 5 h - 2 juillet

Dès les premiers rayons du soleil, je m'emploie à débarrasser les lieux et à partir au plus vite, l'astre du jour ayant décidé de faire la grasse matinée. La première sensation une fois sur la petite reine, est le mal de... de cul.

À partir de la pancarte Pennsylvanie, tout change, preuve que le fédéralisme est aussi inscrit dans le paysage. Verdure, champs de maïs, élevages de chevaux sont présents tout au long du parcours. Des maisons début de siècle s'alignent sur la rue principale et quasi unique des bourgades. Les avant-toits sont retenus par des poteaux posés sur des plates-formes en bois que précèdent deux marches d'escalier. De part et d'autre de la porte sont installés chaises, bancs ou fauteuils afin de prendre le frais le soir venu.

La Pennsylvanie, c'est la campagne de New York. De lourds camions venant d'en face apportent à une décharge des balles de vieux foin pour en faire du compost. Plus loin encore, des vaches, les mêmes que les nôtres, noires et blanches, offrent leur lait, ici c'est du milk, mais en gros, ça vient du même endroit. N'ayant mangé la veille que deux pains d'épices à la confiture et bu un litre et demi d'eau, j'avais donc décidé de rouler jusqu'à 11 heures, afin de déjeuner avant de prendre un motel pour toutes les commodités que cela procure : le côté chez-soi, la douche, et surtout le lit ainsi que la table pour écrire et enregistrer.



La région est assez touristique, je dois faire cinq de ces endroits pour trouver chambre à mon goût. Avant de prendre possession du logis, je pénètre dans le premier resto à proximité, pour avoir enfin un repas chaud.

Installé sur une banquette rouge, je déguste, enfin, je mange, un bifteck coiffé d'une chantilly et une motte de beurre fondue, le tout accompagné d'un verre de jus d'orange. L'ambiance est country, dans le juke-box, mais country fatigué, à travers une ballade interprétée par un crowner régional.

Au comptoir, quelques paysans sans âge casse-croûtent de bon appétit, alors qu'à proximité des couples accompagnés d'enfants s'empiffrent de confiture sur des biscottes avec concombres et jus de viande à l'appui, toutes sortes de choses que nous mangeons habituellement dans un ordre différent.

Le café, qui se dit coffee, se boit d'entrée comme un apéritif, accompagné de son verre d'eau glacée. Je dois insister afin qu'on me le serve à la fin du repas.

De retour au motel, j'écris une bonne quinzaine de pages, mise en boîte pour le soir, et m'aperçois que je n'ai parcouru que cent kilomètres, ce qui est relativement faible en millimètres sur la carte toute neuve étalée devant moi.

Lancaster - 5 h 30 - 3 juillet

Hier soir, je me suis couché tôt. La nuit se passe dans des rêves français. Jusqu'à présent, je n'ai pas quitté le sol natal dans mon sommeil. Les rêves, c'est important de les analyser dès le lendemain, car ils sont souvent chargés d'un état psychologique assez juste. Encore convient-il de les resituer dans leur contexte. Cependant, ce matin, je ne suis pas de bon poil.

Tel l'excellent monologue d'Henri Jeanson – Le ciel était couvert, chez nous, on appelle ça un ciel à corbeaux, mais ici, y'a même pas de corbeaux.

Il est bon de reprendre des forces, dans un lit, pour que le matin on soit d'aplomb. Côté entre-jambe, au croisement, la selle a commencé sa lutte contre les chairs fragiles de cet endroit sensible. Mais un mal en chasse un autre, je ne sens plus ma tendinite. Prévoyant, je m'étais fait recommander par mon pharmacien une pommade qui a le double effet de protéger et de soigner. J'en ai mis hier soir, j'en remets ce matin.

Ainsi qu'un cheval ou un mulet, je charge mon vélo, allégé pour la nuit. Il faut en effet ménager sa monture, lorsqu'on souhaite aller loin. Un « biclou » ou un coursier portent tous deux une selle.

Côté office, ça dort encore, je laisse la clé pendre sur la serrure de la porte et je m'en vais.

Avec un léger vent dans le dos, finalement, le temps n'est pas si mauvais. L'occasion est belle de prendre de l'avance. Toutes les maisons portent un numéro à trois, quatre ou même cinq chiffres. Il n'y a pas de nom. Les écureuils, les rats musqués sont mes compagnons de route aux abords des villages, entrecoupés par les champs de maïs. Les boîtes aux lettres coiffent des piquets de bois par-devant les pelouses bien rasées. Les dessins animés que j'ai pu voir en France, dans mon enfance, ne sont que le reflet de la réalité. US Mail, le distributeur de journaux est déjà passé, il a balancé depuis son véhicule le quotidien dans un sac en plastique, façon Jacques Tati : tournée à l'américaine.

Des travaux sur la RN 30 ! Moi qui écrivais il y a quelques jours qu'on ne refaisait pas les routes, je suis bien obligé de reconnaître que dans cet État, la réfection des chaussées est inscrite à l'ordre du jour. Mais une rampe genre bobsleigh m'entraîne sur le côté des travaux désertés pour cause de week-end. Le couloir est très étroit et les voitures qui me précèdent sont vraiment shorts. En me retournant pour prendre des nouvelles de l'arrière, je vois arriver un énorme camion qui semble coulisser sur les deux parois de ciment.



Le gros cul s'approche de moi dominant ma roue arrière et je dois passer le gros plateau pour sortir au plus vite de cette situation démesurée. Tout d'abord, il est un peu surpris que je lui colle cinquante mètres, comme ça dans la vue, cependant, j'attends avec une certaine impatience une chicane pour me garer. Pas fou ! Ce fut fait dans les dix minutes. Le gros bazar me fila un coup de corne de brume en me doublant, il m'aurait comme un rien collé sur le rail en béton ainsi qu'une affiche. Après séchage, il n'y aurait plus eut qu'à rouler et mettre le tout avec deux élastiques dans l'avion. Ne voulant pas braver un autre mastodonte, je décide de quitter la rampe afin de continuer à pied sur le chantier désert.

Ils ne refont pas souvent les routes, mais quand ils s'y mettent, ils mettent le paquet ! Tout en marchant à côté de mon compagnon, je constate avec un étonnement croissant, la façon dont ils s'y prennent pour construire des chaussées.

Une couche de terre de cinquante centimètres, une couche de pierres concassées de la même épaisseur, formée de cailloux de la grosseur d'un œuf de pigeon, le tout damé par des rouleaux. Des échelles sont ensuite posées au cordeau, tous les six mètres, munies de barreaux en acier plein. Sur des kilomètres, ces échelles posées au sol sont très impressionnantes. Tout est ensuite recouvert de bitume sur vingt centimètres, garantie cinquante ans.

Tout ça, c'est bien beau, mais après cinq bornes de chantier, bien qu'intéressant ça semble aussi bien long. Je prends une route de côté pour échapper à la courette et à la file des voitures qui d'ailleurs sont toujours sur la rampe. Passant sur le pont qui enjambe tout ce beau monde, la campagne est à moi pour atteindre Colombia à travers les fermes isolées.

Brusquement, en haut d'une petite difficulté de terrain, l'image de la petite maison dans la prairie m'apparaît. Lui, porte un chapeau de paille, des bretelles, elle, se dissimule sous un petit bonnet blanc

noué sous le menton. Ils ont tous les deux un enfant dans les bras, ainsi qu'une bible de cuir noir coincée sous les aisselles. La seule différence est représentée par l'immense limousine qu'ils viennent de laisser dans le pré, à côté d'autres voitures rutilantes et noires, brillant au soleil, remplaçant les attelages d'antan. D'autres exemples me sont offerts. Là, une petite église, là, une ancienne ferme, là, un bâtiment à côté d'une école.



Si tout ici n'est pas forcément cher, je constate de jour en jour que tout est for sale, les voitures, les meubles, les caravanes, les bateaux. Tout est sale, sur les pancartes. Évidemment, si l'orthographe est semblable, la signification est totalement différente. Sale veut dire vendre, for pour, ce qui signifie matériel de seconde main, d'occasion. On peut trouver ainsi pour 3 000 dollars une voiture d'un modèle récent en bon état.

Ici, c'est le royaume de la voiture, il y en a partout et tout le temps. Chaque foyer en possède au moins deux. Je constate que la vitesse n'est pas excessive sur les routes, les autoroutes ou en ville. Elle va de 40 à 75 kilomètre à l'heure. Bien que la vitesse ne soit pas limitée sur autoroute, les bolides y sont exclus. Ça « roulotte », c'est un parti pris général, la voiture est très puissante, très belle, cela semble amplement leur suffire. Ceci dit, avec les routes rapiécées, dont on pourrait dater la réparation, la vitesse serait sinon dangereuse du moins déconseillée.



Avec tout ce retard, je ne peux atteindre mon but qu'à midi et demi, le coquin derrière cognant déjà très fort. Le fait que le soleil soit derrière est rassurant en quelque sorte, car la direction ne peut être mauvaise. Je n'ose pas déplier la carte malgré tout, de peur de découvrir l'immense chemin qu'il reste à parcourir. Après le repas unique, ça y est, je m'y suis fait, c'est le repos pour cause de soleil entre deux et quatre. Sur la 462 à York, un parc désert fait l'affaire. Sous un érable, avec quelques fourmis en guise de compagnes, je rédige mes pages d'observations sous une petite brise légère. Ayant repris ma progression sous un soleil moins brûlant, je retrouve ma route n° 30 en fin d'après midi. Finalement, ce repos studieux me donna quelques forces et je réussis largement à couvrir la distance prévue avant 18 heures. Bifurquant sur quelques centaines de mètres à l'écart de la route principale, je décide de stopper aux abords d'un bosquet où l'herbe tendre semble m'attendre.

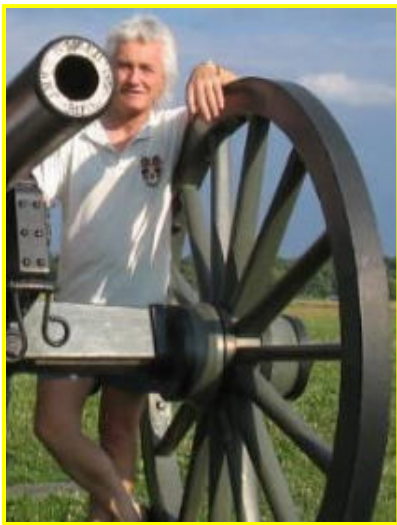
Je n'avais pas encore pris possession des lieux, que deux curieuses voiturettes électriques arrivent dans ma direction. J'étais, en fait, sur le côté d'un terrain de golf et les propriétaires, le père Mick, la mère, le fils Marc et la grand-mère viennent me saluer lors de leur tournée de fin d'après-midi. En m'exprimant comme je le peux, la conversation est brève mais très vite chaleureuse. Ils repartent sur leurs drôles d'engins, suivant un immuable parcours, le chien Bobby trotinant quelques mètres derrière eux.

Chambersburg - 5 h 45 - 4 juillet

La nuit de dimanche à lundi n'a pas été de tout repos. Tout d'abord, Indépendance oblige, à une encablure de ma tente, une famille a joué d'abord à balles réelles à faire tomber je ne sais quelle boîte de coke avant d'aller dans les bois tout près, tirer à la mitraille. Les pétards suivirent, les fusées ensuite. Heureusement que la pluie fit rentrer au foyer tout ce beau monde, sinon ils y passaient la nuit. Si la pluie servit à les desservir, elle me compliqua aussi au matin le pliage de la toile. En effet, pas drôle les flaques d'eau retenues tout autour sous les herbes hautes et trempées.

À New Oxford, les six coups au clocher du bourg ressemblaient étrangement au timbre des cloches de mon village, là-bas en Lorraine. À la sortie, la station-service créa l'événement matinal par le simple geste, commençant à devenir rituel de l'achat du pack d'oranges. L'avantage de cette boisson par rapport au café chaud est qu'elle donne immédiatement des forces pour un dollar et demi.

La route fut extrêmement agréable ensuite jusqu'à Gettysburg, lieu de bataille en 1863. Ici, le major général Buford et le major général Reynolds se sont bagarrés comme de beaux diables. En fait, cette route est pratiquement la ligne de front. Gravé dans le bronze, je lis Battlefield et je pense à une chanson des années 60 en France, époque où l'on chantait n'importe quoi, pourvu que ça swingue. Là, par contre, ce mot américain qui signifie papillon est synonyme là, de batterie, de bataille, de battue.



En fait, ça fait un bon moment, depuis ma mise en route sur mon compagnon de route, que je remarque de petits drapeaux tout au long de mon chemin. J'ai d'abord pensé à un patriotisme un peu voyant, mais finalement, j'ai compris seulement ce matin, que le 4 juillet est férié pour cause d'Indépendance.

À la différence de la France où le symbole de la patrie flotte sur les mairies et bâtiments publics au 14 juillet, ici chacun y va de sa décoration patriotique. Nul doute que les événements guerriers plus récents dans le temps sont pour quelque chose dans cette extravagance étoilée. Certaines demeures ont des bougies allumées derrière les fenêtres, ainsi que des drapeaux flottant gaillardement en haut des mâts.

Sur le chapitre du mauvais goût, ou du goût douteux, je pensais que nous autres, les Français, étions bien placés. Mais je dois dire, que dans l'état de Pennsylvanie, la « guignolerie » se vend bien ; Chien, chat, canard, cheval dans le mauvais temps – comme il avait bien du courage –, tout y passe, en plastique, ce qui est laid, en bois ce qui l'est moins.

La différence avec nous est qu'il n'y a pas de nains, ce qui paraît assez normal. En effet, d'une part ce ne sont pas des bêtes, d'autre part, ce sont eux qui les ont fait naître au cinéma.

Après un arrêt sur les charbons anciens, mais encore ardents de la guerre d'indépendance, la route m'entraîne tranquillement en descente légère jusqu'à un feu tricolore où, comme c'est souvent le cas, malheureusement ça remonte. Une grimpette régulière sur deux kilomètres ça passe, mais au bout de cinq, ça commence à faire long.

Ayant raccroché ma bicyclette en 1978 après un regrettable mais fatal échec dans les Pyrénées, je ne souhaitais plus donner de la sueur en montant et du journal sur la poitrine en descendant. Le vélo, c'est

bien beau, mais l'effort a des limites que ma quarantaine trouve assez lourdes. Bien que m'étant juré de ne pas remonter sur cette atroce bécane, la côte se termine et je suis presque à 1000 mètres d'altitude.

La descente fut belle et m'entraîna jusqu'à la mi-journée à Saint-Thomas à 15 kilomètres au-delà du point à atteindre.

J'ai pris le parti d'utiliser un motel tous les deux jours. Une fois encore, ce sont de vrais faux Indiens qui le tiennent. J'entends par là des anciens habitants d'Inde, non pas ceux d'ici. Ces braves gens, familles à la suite, ont pris le marché de ces hôtels à bon compte, on les retrouve un peu partout aux abords des villes en province.

CHAPITRE II

À L'ASSAUT DU MIDWEST

Saint Thomas - 6 h 30 - 5 juillet

À l'assaut ! Comme vous y allez, doucement, le Midwest ne commencerait qu'à l'aplomb de Chicago. Lorsque je laisse Saint-Thomas, il ne fait pas encore très jour. Une descente m'est d'abord offerte, sur 10 petits kilomètres, cependant, des signes affûtent ma curiosité. Les maïs sont de petite taille, les blés ont disparu, les roches saillent dans les prairies, sur le bas-côté de la route. Les éléments paysagers se modifient, changent, ne sont pas très rassurants et augurent des difficultés rassemblées en un seul mot ; montagnes.

Relativement bien reposé, je devrais pouvoir raisonnablement affronter ces monts de Pennsylvanie. Ça commence par une petite montée et ça finit par une grosse brume, tout à pied, dans les mille cinq cent derniers mètres. Là-haut, je me repose sous l'œil goguenard des employés des routes, occupés à déraciner des panneaux indicateurs.

Une fois les premières minutes passées, j'ai, lorsque je fais du vélo, toujours la même réflexion. Plus jamais ça. Plus jamais cet effort solitaire, inutile et dérisoire. Bien que les réponses me soient connues, je me retrouve toujours devant cette vitrine de pantoufles, fantasme ressassé au sommet des difficultés et des souffrances.

Pourtant, la descente m'inspire. On a beau dire, mais la descente, c'est jamais assez long. Parvenu tout de même au bas, un nouvel arrêt est nécessaire pour retirer mon pull-over. Le pied à terre, puis le reste, ne m'incite guère à repartir de suite. Je traîne, attendant quelque chose ou quelqu'un.

— Tu verras bien qu'un beau matin fatigué, j'irai m'asseoir sur le trottoir d'à côté, tu verras bien qu'il n'y aura pas que moi !

Oh ! qu'il arrête Souchon, j'n'ai pas rencontré un seul vélo sur ma route depuis New York, ni même de marcheur, alors, on ne risque pas de venir s'asseoir à côté de moi. Tournant la tête à gauche, puis à droite, pas la moindre causerie en perspective. J'ai beau me dire, me répéter intérieurement, quand faut y aller, faut y aller, j'y vais pas. Les véhicules semblent d'ailleurs aussi s'être absentés de cet axe qui traverse un des parcs nationaux des États-Unis.

Enfin me revoilà de nouveau en selle, la route ne monte pas, ça semble même assez plat, mais le vélo refuse d'avancer. Le dérailleur est pourtant dans une position favorable mais il faut se rendre à l'évidence, c'est du côté pédales, que ça cloche. Surtout ce qui les fait fonctionner : les pieds. Ceux-ci ne répondent plus aux injonctions, aux ordres que je leur envoie : pédaler. Rien à faire, seul l'arrêt me semble, sinon une solution, du moins une décision. Ainsi qu'un papy débutant sur une paire de skis, je risque de m'affaler d'un côté ou de l'autre de la chaussée.

Du trottoir où j'étais assis préalablement à la plaque d'égout qui accueille mes fesses à présent, il ne se passe que trois minutes. Après un long moment, les égouts et les couleurs se mélangeant aux fourmis qui me font défaut dans les jambes, je me décide tout de même à repartir. Cette fois, sans être mirobolant, ça va tout de même mieux. Je ne suis pas fringant, mais en mouvement. C'est déjà ça.

À deux kilomètres à l'heure, le vélo a du mal à se tenir rectiligne. N'ayant personne pour me stimuler, je tente de me donner du courage en brayant comme un âne. Malgré la montagne et la forêt immense, l'écho

ne me répond même pas. Quand on est seul, il est toujours agréable de compter sur cet ami, sur cet étrange phénomène, qui consiste à penser que celui qui répond est un cousin éloigné. Mais ici, il n'y a même pas d'écho.

Lorsque de nouvelles difficultés se firent sentir, ce fut, et c'était prévisible, l'arrêt total. Monter à pied n'est pas reluisant, que va-t-on penser dans les voitures, mais que faire ?

En fait, l'activité est presque aussi difficile. La bicyclette fait, en effet, près de 50 kilos. C'est aussi pénible de pousser le tout, que de grimper avec.

Sept kilomètres, ça a duré sept bornes avec dans les derniers virages, un arrêt, appuyé sur la rambarde de sécurité, tous les vingt mètres. Complètement épuisé, les maillots de corps trempés se succédant au fond de mon sac, gorgés de sueur, je titube comme un cantonnier le jour de la paie, surveillé là-haut par un aigle qui tournoie dans le ciel.

Cette fois, pour le changement de costume, c'est un forestier sur un drôle d'engin qui m'observe, remontant de son précipice tirant des arbres morts dans la poussière d'un chemin pierreux.

Je ne m'étais pas élancé depuis cent mètres, pour rejoindre la vallée, quand je vis mon premier cyclo-touriste. Au passage, nous nous sommes salués de la main, lui ajoutant un signe de félicitations à l'aide de son pouce en l'air, qui se serait peut-être retourné s'il m'avait observé dans la position pitoyable du cycliste poussif de tout à l'heure.

Parvenant au bas de ce que j'estimais être suffisant pour ce jour, je pris pour clôturer cette cruelle journée, une superbe "calende" de cinq heures, verticale et abondante sur le coin du nez. Je dus installer l'abri dans des conditions très précaires, à trente mètres de la route. Le peu de linge qui n'était pas mouillé par la sueur le fut par la pluie.

La nuit fut à l'image de la journée, désagréable. Les camions actionnant leur ralenti étaient très bruyants, le sol était biscornu, l'humidité et les fuites du tapis de sol s'ajoutaient à l'ensemble. Il y a vraiment des jours de merde.

Everett - 7 heures 30 - 6 juillet

Planté au beau milieu d'un carrefour, je jouais la valse d'hésitation devant deux itinéraires possibles, plaqués sur la signalisation routière. D'un côté la 30 poursuivant son bonhomme de chemin et de l'autre, une 31 qui semblait sympathique et qui, d'après la carte, passait plus au sud de Pittsburgh, la deuxième ville importante de l'état. Je ne sais pourquoi, je décidais d'abandonner la première, pour m'engager sur la seconde, goudronnée, bordée d'herbes hautes.



En traversant le petit village de Manns Choices, un lot de petits commerces attira ma curiosité. A cent mètres en amont de ma position, la disposition des maisons, la présence d'un bureau de poste, me dictèrent une halte – Le choix de l'homme était en quelque sorte la traduction du nom du bourg.

D'étonnantes petites maisons de bois, peintes, s'accrochaient à la végétation, faisant une décoration classique des monts de Pennsylvanie. Loin des grandes villes, suffisamment à l'intérieur pour se trouver à la campagne, le minuscule village, point de ravitaillement d'un monde rural, avait vraiment un côté western.

Je profite de l'achat de quelques outils dans la quincaillerie, pour imprimer les premières images d'une « bricaille » plus que chargée. Le comptoir est si haut et si encombré que je parviens à peine à entrevoir le patron et son épouse. Collées au plafond, des dizaines de courroies laissent pendre leur courbe poussiéreuse sur toute la longueur du magasin. Artisans et paysans se dépannent ici, évitant ainsi les déplacements en ville. L'air conditionné est présent comme dans tous les business du plus petit au plus grand.

Je traverse ensuite la route pour me rendre au ravitaillement épicerie. Devant, sont garés des quatre quatre, remplaçant les chevaux d'il y a un siècle. Pour finir, je termine l'itinéraire que chacun ici emprunte inmanquablement dans un sens ou dans l'autre, par le bureau de poste.

Patricia, responsable, m'accueille souriante. Les habitués sont immédiatement et poliment écartés, l'étranger a droit à toute son attention. L'employée des postes ne parle pas français, mais rit entre chaque mot. Le sourire ne remplace pas les renseignements, mais contribue tout de même à agrémenter l'atmosphère. Néanmoins, Patricia ne perd pas son temps et joue du téléphone, cherchant de toute évidence une correspondante francophone. Le combiné du téléphone finit par m'échoir.

— Bonjour, je m'appelle Carolyn, je parle un peu français.

Elle m'annonce ensuite dans une incroyable lenteur, due aux difficultés d'expression, sa venue dans moins d'un quart d'heure.

Le temps m'est juste donné de sortir sur le perron de bois qui domine l'US Mail Bureau pour qu'une japonaise rouge vienne se garer au soleil.

Carolyn a dépassé la cinquantaine. Nous bavardons un long moment en cette fin de matinée très agréable près d'une fontaine. Trois filles sont issues du couple qu'elle forme avec un ancien militaire. Les enfants ont quitté la maison et son activité de professeur de français l'occupe au chef-lieu de County.



La langue de Voltaire est une véritable religion. D'origine alsacienne, par son père, elle fait partie de la communauté germanophone et protestante de cet État. Je ralentis le rythme de mon flux verbal, malgré la joie de pouvoir placer quelques mots dans ce monde américain à 99,99 %. L'occasion est idéale pour Carolyn de pouvoir améliorer son français scolaire. Elle n'a en effet jamais le loisir de converser avec un Français de France.

Je retourne avec elle dans le bric-à-brac de tout à l'heure, afin de m'enquérir d'un fax. Je dois en effet tenter d'entrer en contact avec ma représentation d'Atlanta. Il est effectivement utile de préciser à ce bureau que je suis bien sur le chemin, encore long certes, de Los Angeles.

Carolyn m'explique que nous pourrions nous rendre à la ville voisine, qui tient lieu de capitale de la contrée, Bedford. L'occasion m'est alors offerte de rencontrer un journaliste de la Gazette locale. Le temps de placer ma bicyclette entre les quatre murs protecteurs de la poste et nous voilà partis tous les deux.

Bedford Gazette

Guy Gauthier of France walks with Carolyn Wilson during a brief visit in Bedford last week. Gauthier is bicycling across the country, collecting information for a travel book. Wilson, an educator who teaches French, served as a translator during Gauthier's stop in Bedford County.

FRENCH BICYCLIST STOPS HERE

MANNS CHOICE - Guy Gauthier stood neat his bicycle, shaded from the sun by the front porch of the local grocery store.

He chatted, or as least tried to, with a young cyclist from town.

Gauthier, a traveler from the Lorraine région in France, was cycling through Bedford County last week heading cross-country to Los Angeles.

He's working on a travel book called "Go West".

A few miles away, Carolyn Wilson was interrupted by the telephone operator with an "emergency". Gauthier was having difficulty making himself understood.

Postmistress Patricia Braman of Manns Choice was info med by New Buena Vista's La Shae Free that "Mrs Wilson speaks French, call her for help", Wilson said.

"When the call came, I requested to speak with the traveler. We exchanged identities, and then I told him to remain where he was and that I would come to offer any assistance that I could", the French instructor said.

"True, I speak French, but I was concerned that my classroom dialogue would be insufficient", she said, noting it was easier to understand the Frenchman than "compose my thoughts in oral expression".

Gauthier, she learned, was biking across the United States having started in New York City where he purchased his bicycle and supplies for the trip. His three-month objective is gathering information for his book.

Gauthier peddled, after leaving Wilmington, Del., to Manns Choice where he arrived July 6, a week after leaving Wilmington.

In Manns Choice, he needed a FAX and a translator.

Gauthier told Wilson that FAX machines in the United States are not as available as they are in his country, but that Americans own plenty of air-conditioners, a commodity note quite so common in France. Gauthier planned his biking/train trip across the states to coincide with the liberation of Paris Holiday - Bastille Day, July 14 - and in honor of British, Canadian and U.S. forces at the battle of Normandy 50 years ago on June 6. He arrived in the states June 28.

"The pain of riding my bike for 4,500 kilometers from New York City to Los Angeles is small repayment for the pain incurred by so many Americans on Omaha Beach (France)", Wilson said, translating for Gauthier.

Gauthier plans to travel 83 kilometers per day, passing through 11 states, including New York, Pennsylvania, Ohio, Indiana, Illinois, Iowa, Nebraska, Colorado, Utah, Nevada and California.

Along the way, he'll hold meetings, write, report and photograph the country.

The idea for "Go West" is taken from a famous song written by David McNeil and sung in several languages, particularly by Yves Montant, Julien Clerc and others, Gauthier reports in his literature. "It notably comes from the sentence of the first verse, 'From New York to Los Angeles on a stolen bike' ".

Si la journée d'hier a été particulièrement horrible, celle-ci se déroule le mieux du monde. Rencontre, restauration, visite au journal, le tout baigné dans une convivialité qui me faisait crûment défaut depuis New York.

Au journal local, je prends conscience soudain que l'information n'est pas inutile. Je demande également que celui-ci soit envoyé après parution, à Atlanta, afin qu'à mon retour je puisse en prendre connaissance et m'en servir comme press-book. L'idée de Carolyn va devenir pour moi, dans les autres États qui vont forcément suivre, une habitude. Informer la population locale de mon voyage, en répondant à l'interrogation latente des automobilistes qui me croisent ou me doublent sur les routes.

Ma protectrice, au retour, met à ma disposition sa caravane pour dormir cette nuit. Très confortable, cette seconde maison lui est gratuitement prêtée en échange d'animations religieuses sur différents campings de la région.

Toute la journée m'a été consacrée. La boulimie de cette chapelaine est très sensible tout au long de ce jour qui se termine à 22 heures. Elle se nourrit en même temps de cette langue belle – comme le chantait Duteil – qu'elle aime, le français.

Shawnee Parck - 7 heures 40 - 7 juillet

J'ai un peu manqué la rame, une heure de retard, le matin, c'est une heure de soleil sur la couenne à la mi-journée. Je me dépêche, bourre mes sacs, harnache le vélo, je suis prêt. Notre Carolyn est déjà là. Je ne pensais pas la revoir ce matin, mais mon retard lui fait encore parcourir des kilomètres pour me mettre sur la bonne route. À l'intersection principale, nos chemins se séparent, vraisemblablement pour toujours.

Tout en circulant à l'ombre, je songe à cette rencontre. Y a-t-il des hasards ? On se croise, on partage un moment, puis la vie va et il n'y a plus que la mémoire pour les garder engrangés. Mais la route s'envole déjà, cette dernière étape de montagne doit me conduire à Somerset, situé à l'ouest de l'état de Pennsylvanie. Quelque part là-bas, à Los Angeles, un autre m'attend, le fameux Somerset Boulevard, mais le verrais-je un jour ?

Pour l'heure, les grimpettes qui se succèdent sans descente ne sont pas tristes. Ce n'est plus de la montagne, mais tout de même, je devais y être pour midi, distance cinquante kilomètres. En roulant, si le terrain le favorise, des pensées diverses sont toujours présentes. Le voyage en solitaire permet ce luxe. La voiture, avec son autoradio, la circulation qui concentre l'attention, ne facilite pas la gamberge.

Je pense notamment à ce petit cimetière où nous nous sommes rendus hier, avec Carolyn. Sa minuscule chapelle de bois, datant de 1803, ses tombes d'origine germanique ou du moins d'Europe de l'Est. La Pennsylvanie fut l'une des premières terres d'accueil des émigrés du début du XIX^{ème} siècle. Tout le monde ici ou presque est protestant.

Les cimetières sont d'immenses pelouses, d'où émergent des blocs de granit verticaux comme sortis de terre. Pas de caveaux, pas de plaques clinquantes comme on en voit par chez nous. La tristesse ne semble pas faire partie du décor. La terre est un jardin qui accueille les morts et les replace dans la dimension originelle. La vie est un passage, on le sent particulièrement, ici, dans ce lieu de silence à peine troublé par le ronronnement des voitures qui passent sur la route juste à côté. Je me suis recueilli quelques instants, devant la tombe d'un vétéran de cette guerre 1917-1919 en Europe. Major médecin au sein du Bataillon Pershing. Le jeune général était, lui, de souche alsacienne, né dans le Missouri.

Moi, de passage pendant cette année anniversaire du début des hostilités qui débouchèrent sur la One Words, je pense à cette guerre, à ces milliers d'Européens rentrés au pays lors d'un voyage imprévu, qui les menèrent quelque part en France entre Saint-Mihiel et Verdun.

Observant ces petits drapeaux parsemés çà et là dans le cimetière, sur la tombe des anciens, je songe à mes grands-parents qui, comme des millions d'autres, attendaient fébriles je ne sais quel miracle. Le miracle,

ce fut les Américains. Il y a dans ma souffrance quotidienne et dans les litres de sueur éponnés, la modeste marque de la reconnaissance.

J'ai touché Somerset à 11 heures, ravitaillement puis recherche d'un fax furent immédiatement au programme. Le problème le plus compliqué est le décalage horaire. Je dois composer entre les heures de fermeture sur le continent européen et les heures d'ouverture aux USA. Il me faut, en effet, appeler avant midi, car en France il est plus de 19 heures. Or les matins, je ne fais pas toujours ce que je veux, c'est la route qui commande. Le message est parti, mais la réponse ne m'est pas parvenue, le magasin français étant sans doute déjà fermé. Demain, lorsqu'ils verront les feuilles tombées à terre, je serai déjà loin, qui plus est, le week-end aux États Unis dure trois jours. Bref, un vrai casse-tête.

La ville est belle, perchée sur le dernier mamelon, où les routes qui se dirigent vers les quatre points cardinaux descendent toutes depuis le point central.



Le motel n'est pas très loin, il est tenu, cette fois, par un ressortissant italien. Ils se ressemblent tous, construits sur le même système, gérés de la même façon, avec des tarifs semblables, celui-ci annonce 25 dollars. Cet endroit, je l'avoue, offre un confort extrêmement important pour qui a dépassé le temps des bivouacs et des nuits à la fraîche. Le même scénario se déroule chaque fois : installation, douche, rédaction des textes, enregistrement des cassettes. Les nuits sont douces et longues, loin des distractions habituelles, avec un seul mot d'ordre, dormir. De plus, cette partie ouest de la Pennsylvanie offre chaque nuit son immanquable pluie, ce qui nécessite un arrêt prolongé au soleil pour le séchage de la toile.

Somerset, chef-lieu de County, n'est pas une ville très importante. Pourtant, elle a payé un lourd tribut lors des différentes guerres. Au centre, où se trouve la mairie, trônent les cinq monuments aux morts. Ici, il n'y a pas de stèles commémoratives dans les villages comme chez nous en France. Tout est ramassé sur la capitale locale. Cinq monuments pour cinq conflits. Celui de l'Indépendance bien entendu, avec les noms de nombreux soldats tombés entre 1861 et 1865. Cet autre, de la première guerre mondiale que l'on inscrit 1917-1919, 83 américains, dont la moitié sont d'origine d'Europe de l'Est. 1944-1945, 192 tués, et puis les aventures politiques : Corée, 30 victimes et Viet-Nam, 34 boys restés sur place. J'ai délibérément voulu placer ce voyage sous le signe du Souvenir et du remerciement pour les sacrifices humains par deux fois répétés. Cette année, c'est en effet le cinquantième anniversaire du débarquement en Normandie en même temps que la quatre-vingtième année après la déclaration de guerre de 1914.

Dans ces petites villes du centre des États-Unis, les églises sont baptisées Church, elles sont ramassées par chapelet de deux ou trois dans les bourgades importantes. Il y a trois grands mouvements confessionnels dominants : les juifs, les protestants, les catholiques. Tout dépend bien sûr de la région où l'on se trouve. Parallèlement à ces trois mouvements de pensée, un certain nombre d'autres viennent se greffer. Branches ou plus traditionalistes ou plus progressistes. Les temples protestants sont de gros bâtiments de briques rouges, sobres, quelquefois même dépourvus de signes religieux, parfois sans clocher. Les catholiques eux, tiennent à leurs croix et à leurs flèches. Les établissements religieux sont quelquefois récents, accrochés à une ferme ou à une école. J'ai même remarqué dans une bourgade, une église transformée en soute de brocanteur et une maison nouvellement construite faisant office d'église à une encablure de la vieille chapelle.

Somerset - 6 heures 45 - 8 juillet

Ce matin, la ville est bien vide. Comme c'est souvent le cas, il fait beau et cela va durer pendant quelques heures. Le vent souffle du sud-ouest et ce n'est pas pour me faire la part belle. La ville est une sorte de sommet géographique, qui marque la fin d'un périple montagneux. À présent, ce ne sont que collines qui se succèdent avec bien évidemment la chaussée courant par-dessus.

Je roule sur la ligne blanche ou sur la bande d'arrêt d'urgence, qui est parfaitement propre, d'un mètre de largeur. Les Américains sont si prudents, dans le domaine de la circulation, qu'ils évitent de me doubler lorsque la route est étroite, en particulier dans les côtes. Dans le franchissement de celles-ci, ils demeurent parfois en bouchon derrière mon vélo. Je sens donc de temps en temps la nécessité de faire quelques mètres à pied afin de débloquer cette situation cocasse.



Lorsque les véhicules me croisent ou me doublent, un petit coup de klaxon se fait entendre. Je ne sais jamais si celui-ci est réprobateur, avertisseur ou s'il est une marque de sympathie. J'ai tendance à pencher plutôt pour la troisième hypothèse.

Ça roule relativement bien, et mon point d'arrêt de la mi-journée se trouve rallié pour 11 heures. Le problème est que l'on ne peut pas aisément prévoir les arrêts. Je n'ai pas envie de manger à cette heure.

Cependant, une station volontairement dépassée peut m'entraîner bien plus loin sous un soleil, qui lui, a tendance à s'arrêter au-dessus de ma tête. Mon-Plaisant ne sera donc qu'une ville passage. Je fis arrêt à Newton au fond d'une vallée où coule tranquillement un affluent de l'Ohio. Je suis arrivé quasiment au bout de l'état de Pennsylvanie, au sud de Pittsburgh.

Il n'était pas blond, son légionnaire, avec un tee-shirt dans lequel je me serais taillé facilement un sac de couchage. Je suis seul dans le petit restaurant, "dévoreur" de pizzas, moi devant mon Coca, lui me tournant son large dos, devant le sien. Le siège sur lequel ce gros Américain, pourtant jeune, est assis, n'est plus très fringant, mais son départ lui redonne un soupir contenu dans le skaï.

Ma collation de midi étant prête dans son carton chaud, je reprends ma bicyclette d'une main pour me rendre sur les bords de la rivière où un unique banc public et inoccupé ne le sera plus très longtemps. Je m'installe tout près du pont, genre Birakem, d'un vert pisseux.

Tout en digérant, je suis salué par un habitant du bourg. Il est venu faire ses 100 mètres hebdomadaires en VTT. Il m'apprend que le Tour de France est déjà bien avancé.

Je suis affairé sur mes prévisions, les stations marquées à l'avance sur la carte sont tant bien que mal respectées. Le retard d'un jour, l'avance d'un autre, se fondent assez bien dans un parcours général au demeurant sans problème. J'utilise pour cela des cartes routières par état. Cela me permet, en effet, de baliser correctement la route à suivre. En fin de semaine, je devrais pénétrer dans un nouvel État.

J'attends donc sur mon banc, que le soleil veuille bien s'écarter un peu, afin de reprendre la route jusqu'à ce soir, où la nuit-étape sera sous le petit chapiteau.

Les fermiers américains, il y a un siècle, naissaient sur un cheval, conçus dans la grange. Aujourd'hui, ils viennent au monde dans les autos, parfois même fabriqués dedans. Les gens ici ne quittent jamais leurs voitures. Ils n'utilisent pratiquement jamais le vélo, sauf pour quelques-uns qui se rendent à leur garage distant de 25 mètres. Les garages sont d'ailleurs comme les écuries de jadis, à côté ou derrière les maisons, les fermes. Il y a un siècle, il y avait deux chevaux et une charrette. De nos jours, il y a deux voitures et un Space. Rien n'a vraiment changé. Ils sautent sur leurs sièges comme ils sautaient jadis sur leurs selles. Une récente enquête estime qu'un Américain sur trois n'est pas né dans l'état où il habite. Il voyage toujours, pour un oui ou pour un non, il s'en va manger un morceau à trois cents bornes de chez lui et rentre pour reprendre son job.

En général, on fait ici la journée continue de 9 heures à 17 heures, sur quatre jours. Le week-end s'étale sur trois jours pour de nombreuses activités.

Certains lieux commerciaux sont ouverts constamment. À part les professions liées à l'état ou la nation, l'armée ou la santé, le corps enseignant ou d'autres administrations qui bénéficient d'un régime plus avantageux, les Américains de base n'ont pas de congés payés ni de régimes sociaux comme on l'entend en France. Ils ne peuvent avoir recours qu'aux assurances qui ne sont pas obligatoires.

Les pharmacies sont des supermarchés où l'on trouve à peu près de tout, du désir d'aller à la selle à celui de ne pas y aller trop souvent.

Le problème qui me semble être majeur est leur prédilection pour tout ce qui se mange. S'empiffrant de n'importe quoi, à n'importe quelle heure, en quantité assez importante d'une part et se soignant quasiment seul, sans faire vraiment de sport d'autre part, cela revient à faire et à pondre une société de gros, d'obèses. On peut détecter aujourd'hui, pour qui se promène aux États-Unis, des enfants déjà trop gros, choyés et engraisés au fast food.

La ruée vers les softs, les diets, arrive un peu tard. Le mal est fait, il va devenir dans les années 2000 une épidémie difficilement "enrayable". Il faudra certainement plusieurs décennies pour revenir à une situation

normale. Pourtant, c'est un peuple qui aime le sport, bien que les disciplines adulées ne soient pas les mêmes que les nôtres. Ils passent des heures entières devant la télévision qui reste le moyen universel et quotidien d'épancher leur soif de performances. Ce sont en définitive d'excellents supporters du tube cathodique.

Ce n'est pas tant d'être gros à quarante ans qui soit un problème, mais de l'être déjà à dix. Quelle sera la génération qui va poindre à l'horizon du troisième millénaire ? J'avoue que la multiplication des cas observés, quasiment au quotidien, est pour le moins inquiétante.

Le Père David Mc Niel en écrivant sa chanson, Hollywood, qui m'a d'ailleurs inspiré ce voyage, ne songeait certainement pas qu'un individu la prendrait au pied de la lettre. Go West, New York, Los Angeles sur un vélo. C'est bien beau d'écrire des conneries, en attendant, c'est moi qui pédale ! Cet auteur anglo-saxon d'origine, a-t-il songé une seconde que l'opération était faisable ? C'est bien une idée anglaise, aurait dit Bourvil. Pourquoi pas la cordillère des Andes sur un planeur hongrois, ou la muraille de Chine dans un caddie français ?

J'en ai plus qu'assez de cette route en forme de montagnes russes. Depuis deux jours, il me faut briser mon rythme à tout instant, c'est extrêmement pénible. Cela dit, je commence à m'y faire à ce vélo chinois. Les sacoches sont assez bien adaptées à l'ensemble, à l'avant les plus grosses, les plus lourdes, les deux moins chargées à l'arrière. La toile de tente est fixée en travers du porte-bagages devant, le sac de couchage arrimé en longueur sur l'arrière. Les charges sont donc bien réparties, en rapport avec le poids du bonhomme. La présence du couchage dans le prolongement de la selle, offre une agréable et inattendue position dans les descentes. Hormis le fait d'accentuer la vitesse, de reposer les jambes tout en allongeant la colonne vertébrale, le cul est dans la plume. Encore un peu, je pondrais un œuf.



Reprenant la bécane à cinq heures, la journée campement me contraint à pédaler jusqu'à la tombée du jour. Je mouline sur une nouvelle voie, la 136, la précédente s'étant purement et simplement arrêtée au fond de la vallée, traversée tout à l'heure à midi.

Jadis, à l'ouverture des lignes de chemin de fer, les pistes s'élargissaient, devenaient des routes, puis des villes se formaient naturellement aux stations de train.

Des commerces se mettaient en place, dus à la présence des ouvriers, qui noyaient leur solitude dans l'attente des matériaux nécessaires à la poursuite du travail. Bref, la route ayant disparu, une autre surgit à présent, passant au plus facile, aménagée autrefois pour les chariots des pionniers.

Je progresse sur mes "collinettes" agaçantes, lorsqu'un jeune garçon d'une douzaine d'années me prend en chasse, sur une petite merde, dépourvue de dérailleur. Le gamin pédalait comme un forcené, finissant même par me doubler. Il s'arrête, attend mon passage, puis repart de plus belle. Ce jeu dura quelques kilomètres, puis il finit par venir causer avec l'étranger. Chemin faisant, nous avons roulé comme cela

deux bons kilomètres, utilisant les mots faciles dans les deux langues. Manongahela fut rejoint plus vite que je ne l'imaginai, le garçonnet finissant par me faire passer le temps naturellement. La ville finit par m'ouvrir les bras, à la faveur d'un soleil de plomb, inondant deux ou trois églises avec des multitudes de commerces et une foule nombreuse.

Une cabine téléphonique à l'ombre, installée à côté d'un banc, attira mon attention. Il me fallait communiquer en France. Les États-Unis ont vingt ans d'avance, dit-on, dans pas mal de domaines, mais au niveau téléphonie, ils avaient plutôt dix ans de retard. En effet, pour faire ce simple geste dans une cabine, ce n'est pas si facile. Il faut au préalable se munir d'une quantité incroyable de pièces de 25 cents, car les cartes n'existent pas et les bureaux de poste ne sont pas en relation avec les compagnies de téléphone. Trouver ensuite cette drôle de boîte à biscuits de guerre, tout en n'étant pas assuré qu'elle n'est pas déjà saturée de pièces de monnaie. Le soleil ayant tourné, il me vint à présent de l'huile bouillante sur les mollets et je finis par renoncer, réenfourchant ma bicyclette.



La ville s'échappe, suivant une vallée où courent un chemin de fer ainsi que la rivière. Ma route elle, ne va pas dans cette direction, elle bifurque sur la gauche, et monte doucement. N'ayant pas trouvé un endroit propice à une halte, je dégringole puis stoppe au milieu de la deuxième côte. Il était 18 heures 45, la journée avait été assez fertile en réjouissances.

À l'entrée d'un chemin en pierres, il n'y avait pas de boîtes aux lettres, signe d'un endroit peu fréquenté. Une petite plantation de sapins, plus loin, m'accueillait avec son parterre d'herbe douce. Bien que l'endroit semble apparemment paisible, la nuit ne le fut pas du tout.

Tout d'abord, un marchand d'eau, avec un gros camion bruyant, fit le va-et-vient une bonne dizaine de fois. Des voitures, ensuite, firent quelques navettes. Pendant ce temps, j'observais au travers du treillis de la toile de tente, ces drôles de petites bestioles, qu'on appelle ici insectes éclair, ainsi que des vers luisants à qui on aurait greffé des ailes. Ils zigzaguent à la tombée de la nuit, dans un jeu amusant et lumineux. Plus tard, je fus réveillé par une biche, qui essayait d'ouvrir un carton à pizza laissé à l'extérieur. N'ayant pas trouvé la clé du problème, elle revint plusieurs fois. De là à penser que le propriétaire l'avait envoyée afin de vérifier que je ne lui tirais pas un sapin... Finalement, je dus l'éjecter plusieurs fois en frappant sur la paroi de ma toile. À 5 heures, les oiseaux se mirent à chanter, la nuit n'était plus à prendre, elle était finie.

Manongahela - 5 heures 30 - 9 juillet

Fatigué par la journée d'hier, où j'avais tout de même pédalé 80 kilomètres sur un relief ingrat. Dérangé dans la nuit, je repartis un peu las avec ma gourde vide au matin. Mais au bas d'une côte, c'est là qu'elles sont les plus mauvaises, un distributeur de Coke semble me faire de l'œil avec son néon mal fixé. Allez ! Je plonge sur l'engin afin de m'envoyer une de ces boissons gazeuses qui font la renommée des États-Unis. À 6 heures, le Coke, ça décoiffe quelque peu. Le sucre contenu dans le précieux liquide, me donna quelques forces et donc un peu de tonus pour affronter de nouveau mes collines. Je passe à Washington, vers dix heures. On trouve en effet aux États-Unis de nombreuses villes qui portent le même nom. Celle-ci est tout de même assez ancienne, avec une cathédrale, édifice surprenant dans ce pays neuf, construite dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle. Plus loin, de superbes bâtiments font également dans le centre le meilleur effet.

Wheeling est au bout de la descente de la route, dans l'état voisin. Initialement, je pensais rejoindre l'Ohio, mais j'avais oublié ce petit morceau de territoire qui les sépare. J'attrape au passage un motel, à Triadelphia, avant une averse qui m'aurait certainement trempé. Je ne peux tout de même pas jouer de malchance tous les jours.

Les motels aux États-Unis possèdent toujours une catégorie bon marché. Bâtiments et intérieurs anciens, un peu ringards, ils sont quasiment identiques sur tout le territoire. Ceux-ci n'ont bien entendu rien à voir avec nos chaînes d'hébergement VRP dans ces cubes à dormir. Mise à part la vétusté des lieux, la propreté y est toujours présente. Il s'agit en fait plus d'un gîte que d'un hôtel, mais l'avantage du rez-de-chaussée permet d'y faire pénétrer le vélo. À l'intérieur, on retrouve toujours la multitude de points lumineux, et l'abondance des serviettes entassées dans la salle de bain. La Bible est toujours dissimulée dans la table de nuit.

Je me situe en fait à flanc de vallée de la rivière Ohio. Plus précisément l'ancien territoire des Indiens Mingos. Leur digne représentant est d'ailleurs statufié sur les hauteurs de la ville. La plaque disposée sous l'héroïque chef fait apparaître qu'en 1928, un colon créa le Kiwanis Club, association qui trouve un prolongement dans le monde entier. Cette Valley a fait en son temps l'enjeu des belligérants des deux États. Les Indiens ne voulant ni des uns ni des autres, ils ont finalement conservé cette langue de territoire, de vingt kilomètres au plus large qui s'en va s'éteindre sur les berges de la rivière au nord. À cet endroit, la frontière est enfin réelle. C'est pour cette raison que je dormirai ce soir en Virginie West, État qu'il ne sera pas très difficile de passer.

Je n'avais pas souhaité manger à midi, pensant trouver facilement de quoi collationner près du motel. Mais en fait, dans cette vallée perdue, il n'y a rien, les premiers restaurants sont tout en bas, à Wheeling et je ne tiens pas du tout à me farcir la remontée à cette heure. Connaissant assez bien maintenant la physiologie des restaurants rapides, je me doute que l'établissement sombre à cinquante mètres au-dessus n'est pas une succursale du village voisin Bethléem. Peu enclin à sauter plusieurs repas, jusqu'au lendemain, je m'y risque tout de même.



À l'intérieur, l'ambiance est western. Roue de chariot en guise de lustre, bastringue à jeux, à boissons contre les murs, lumière tamisée. Ça sent le whisky fin de semaine et la bière américaine. Les deux ou trois camions garés devant l'établissement ont leurs chauffeurs bronzés comme des Kenyans, affalés sur des tabourets au bar. Un boss, genre cow-boy teigneux, mate tout ce beau monde et me fait comprendre rapidement qu'ici, il n'est pas question de manger. Ne voulant pas passer pour un sportif, ce qui eût été pour moi un affront, je pris tout de même une bière en bouteille, de Louisiane, dont la teneur en alcool n'était pas très élevée.

Les dieux de l'asphalte, eux, marchaient aussi au malt. Ils avaient chacun une demi-douzaine de boîtes vides devant eux et commençaient à attaquer la seconde livraison en bouteilles.

Une blonde, genre serpillière, sortie de je ne sais où, avance à présent vers le bar comme un zombie. Les valoches qu'elle porte sous les yeux prouvent, s'il en est nécessaire, ses états de service dans la Royal Air Force. Elle marche pieds nus, le sourire figé, dans ma direction. Ne voulant pas que les cow-boys de la route me fassent payer une tournée, ce qui était impossible, et ne souhaitant pas non plus finir derrière les portes à volets, je m'enfuis assez vite de cet endroit. Lorsque l'on veut boire, il faut avoir les moyens, comme le précise la chanson – et des sous, j'en ai pas.

Point de mal pour moi de parcourir les quelques mètres pour rentrer au bercail, persuadant, pendant le trajet, mon esprit et mon estomac, que j'avais fait bombance.

Ce dernier sembla au bout du compte s'en accommoder, je m'endormis vers vingt heures.

Triadelphia - 6 heures 30 - 10 juillet

Je n'eus aucune peine à rejoindre le bas de la ville. La descente était très forte. Cependant, passant près d'un restaurant type anglais, je ne pus résister à l'appel du breakfast. Oubliant les bons déjeuners à la française, avec du pain bien de chez nous, je pris un grand verre de jus d'orange, deux tasses de café au lait ainsi que quelques toasts au pain de mie. Les tartines étaient imbibées d'huile – il faudra bien qu'un jour quelqu'un leur explique que tout ne se mélange pas.

Je repris la route, l'estomac satisfait de ce petit en-cas. La ville importante s'allongeait dans la brume que les eaux de la rivière favorisaient. Il me faut passer par-dessus et par-dessous l'autoroute sud-nord,

dépasser les zones industrielles, avant que de me retrouver sur un chemin plus proche de celui des écoliers.

Si la Pennsylvanie est comparée à l'Auvergne, l'Ohio serait plutôt la Suisse. Eau, verdure, population clairsemée et routes plus dociles, moins "dandinantes", entre les forêts et les prairies. La première partie de la matinée ne fut que hameaux et villages éclatés.

À midi, compte tenu des splendeurs rurales traversées, je me faisais de plus en plus à l'évidence de rouler par-dessus la table. Côté estomac, la fatigue, les kilomètres évitent les crampes, mais du côté gosier, je m'en serais bien jeté une, n'importe quoi, même de l'eau. Mais rien, pas le plus petit distributeur, le plus petit café, la plus minuscule station-service.

Il était presque 13 heures, lorsqu'un panneau m'indiquait une épicerie. What ? Je fis vingt mètres pour m'en assurer. Mais bon sang, c'est bien sûr ! Elle est là ! sobre garde-manger, ultime dépannage rural dans cet ancien désert indien.

La brave épicière avait déjà la clé dans la main lorsque je franchis le seuil. J'eus tout de même droit à un sandwich, ils appellent ça comme ça, deux tranches de pain de mie avec quelque chose d'extrêmement rare au milieu, du porc. Je pris au passage un demi-gallon d'eau ayant filtré entre deux oranges et me voilà reparti. Pas loin, les odeurs s'échappant des sachets ayant raison de mon courage.

Manger et boire, enfin, cela faisait deux jours et demi, depuis le reste de pizza froide et aplatie de vendredi soir. À l'avenir, il va tout de même falloir regarder d'un peu plus près la carte et tenter de distinguer les villes des villages, les hameaux des lieux-dits, dans cette partie de l'Ohio profond.

Après un bon somme, ventre à l'ombre et une fin d'après-midi moulinante entre les taches de soleil, je bivouaque au creux d'un petit chemin, qui sans sentir la noisette, reniflait tout de même très bon, une odeur d'herbe et de sapin mêlée. Campement tranquille. Je ne fus ennuyé ni par les bestioles, ni par un ricain curieux, je pus donc dormir comme un bien-heureux.

Westchester - 5 heures 45 - le 11 juillet

J'étais regonflé, mais alors surprise, du côté vélo je ne l'étais plus. Ayant oublié ma chambre à air de rechange à New York, n'ayant pas de quoi réparer, je tentais de regonfler l'incongru, tout en priant le grand barbu afin que le pneu prît de l'air. Ma prière fut exaucée, je m'enfuis dans le brouillard en direction du bourg le plus proche.

Je n'aime pas le soleil en général, mais là, quelques rayons réchauffeurs n'eurent point été du luxe. Celui-ci, comme les oiseaux de ce matin, faisait son lundi et n'arriva dans mon dos qu'à 7 heures 30. À ce moment, j'avais déjà regonflé trois fois. Mon pneu tenait à peine 5 kilomètres, mais il tenait tout de même un peu, me permettant d'avancer. Je ne paniquais donc pas, le chef-lieu du County n'était plus très loin.

Drôle de nom pour une ville, Coshocton. Ne voulant pas chercher mon réparateur trop longtemps, avec une bécane assoupie, je décidais, passant devant l'immeuble de la Police, d'y pénétrer, afin de m'enquérir du précieux renseignement. Là, je tombe sur un grand flic, souriant, tiré à quatre épingles, beau comme un acteur, qui me demande de bien vouloir attendre un moment. Ne connaissant quasiment rien de l'anglais, le geste qui accompagne à peu près chaque phrase m'est très utile une fois de plus.

Dane, non seulement revient, mais en plus avec l'assentiment de son chef, prend le pick-up de service, afin de me conduire lui-même au garage. Ce drôle de véhicule, découvert dans les séries américaines, muni d'une cabine et d'un plateau à ridelles à l'arrière, est l'engin le plus répandu sur le territoire.

Paysans, artisans, chasseurs, pêcheurs, bricoleurs, tout le monde possède cette utile et cocasse voiture. Il se trouve souvent à l'arrière, deux caisses adossées à la cabine, l'une pour les outils, l'autre pour la glacière. Aidé par mon gentleman shérif, je place la bicyclette dans la courte benne et nous voilà partis, tranquillement, à travers les rues de la petite ville.

Nous voici au garage. Le policier ne parle pas un mot de français et semble en être navré. À l'aide de son téléphone de voiture, il cherche de poste en poste un interlocuteur pour lui venir en aide. Il me passe le combiné un instant plus tard et je peux enfin dialoguer et m'exprimer en français.

Pendant que l'on bichonne mon vélo dans cet immense garage à berlines, mon protecteur en habit bleu marine poursuit le programme de mes désirs.

Il fait venir un reporter photographique de la Gazette locale. Celui-ci prend quelques renseignements ainsi qu'un cliché.



Bob Lauriha / Tribune

A CROSS THE COUNTRY

Guy Gauthier, 44, of Lorraine, France, had to stop at Coshocton Brake and Supply on Monday to have his bike repaired. He is bicycling across the United States, although he speaks very little English. He said his trek - averaging 50 miles a day - commemorates the 50th anniversary of the American aided liberation of France in 1944 and the 80th anniversary of the outbreak of World War I.

Rentrés au poste, Dane m'offre même une photo polaroïd à l'aide de l'appareil de service, afin que je puisse rassurer mes enfants en France sur mon état de santé.

Après avoir noté l'adresse à laquelle il faut envoyer l'article du journal, nous nous quittons sur le coup de midi, au pied du drapeau américain flottant au soleil sur la placette du Sherif Office.

J'avais lu quelque part dans un livre, qu'il faut toujours aux États-Unis préciser que l'on est Français. Eh bien, j'en ai une fois encore la preuve, pour un frenchy, on mouille sa chemise. Sur la route, c'est aussi le cas. Je suis salué de la main, de la tête, du klaxon. Il faut tout de même coller à ce sentiment général, un bémol, pour ce qui concerne les grandes villes. Là, on redevient un quidam impersonnel. Pour faire une comparaison avec la France, ou la Lorraine que je connais si bien, on peut attendre longtemps ces

marques quasi unanimes de sympathie. Chez nous, là-bas, on vous regarde passer comme une poule un papillon.

Ici, le matin, c'est good morning ; à midi, il n'y a plus que bye, et le soir ne subsiste que hi ! Heureusement que la journée se termine, parce qu'à raccourcir de la sorte, on finirait par ne plus qu'éternuer. Mais je plaisante, cette convivialité, ces marques gratuites de sympathie, au pays du dollar, font excessivement chaud au cœur, surtout lorsque l'on est seul dans sa tête chaque jour, sur la piste.

Après m'être assis sur la banquette en skaï de l'habituel resto rapide, je pousse encore quelques tours de pédale pour m'enquérir d'un point d'ombre.

C'est à la sortie de la ville, parmi des résidences clairsemées, autour de petits chemins bien entretenus, que je fais halte. Une table, deux bancs, quelque peu oubliés, sauf par la mousse et les toiles d'araignées. La brise finalement légère confère à cet endroit l'impression d'un gros ventilateur. Le sun peut toujours taper là-haut, ça n'a plus aucune importance.

J'avais rédigé une douzaine de pages lorsque la maîtresse de maison, en contrebas, monte vers moi en marchant par-dessus sa pelouse. Elle porte un petit plateau, où se trouvent posés un verre, une carafe d'eau accompagnée de ses glaçons. Parvenue à ma hauteur, elle s'aperçoit alors que je suis Français.

Elle redescend rapidement, pour resurgir quelques secondes plus tard, chargée d'un gros dictionnaire. Elle s'assoit à mes côtés, avec crayons et papiers, puis la conversation commence, aidée par le précieux livre de 1949.

Elle se prénomme Bee, diminutif de Béatrice. Tout comme pour Carolyn, la semaine passée, le français la passionne. Pendant plusieurs heures, nous nous échangeons le dictionnaire, essayant de composer des phrases, joignant les mots bout à bout, pour faire une conversation, agrémentée de petits dessins, de ratures, de dates et de gouttes d'eau sur la feuille de papier.

Vers la fin de l'après-midi, son fils vient nous rejoindre avec un téléphone portable. Malheureusement pour moi, John apprend l'allemand et les quelques mots saisis à la fin des années 60 à l'école de mon village, ne me sont que de peu de secours.

Les heures passent et j'en oublie mon motel, dont c'est le jour. En effet, un jour sur deux, en alternance avec la toile de tente, c'est le bâtiment qui est le bienvenu, avec son grand lit, sa petite douche, son calme, qui me permet de passer une après-midi de repos à l'ombre et une nuit douce et réparatrice.

À l'aide du portable, j'essaie de réserver une place, mais après 17 heures je me rends compte que les motels de la ville sont pleins. Bee téléphone au pasteur, afin de lui demander pour moi une place dans le grand gymnase qui jouxte le temple. C'est là que je termine les dernières lignes de mon récit, coincé entre le ronronnement de la climatisation et le bourdonnement du distributeur de Coke.

Coshocton - 6 heures 15 - 12 juillet

Après la libération de Caen, le 9 juillet 1944, les troupes américaines marchent sur Paris. Cela fait plus d'un mois et cinquante ans que le Jour J faisait déferler sur nos côtes les alliés, avec une prédominance américaine. Caen est le verrou stratégique, extrêmement important, pour désormais faire fonctionner les ports où débarquent encore en juillet hommes et matériels.

Ici, dans ce petit bourg de l'Ohio, tout est calme. Il me semble encore entendre résonner en passant à l'aplomb de sa maison, les clochettes de Bee, les windchines dansant au gré du vent, modulant leur timbre selon sa force. Ici, comme en France, la libération est loin. La population dans son immense majorité n'a pas oublié. Depuis, il y a eu tant de conflits, tant de boys tombés loin de la terre natale, pour, comme le

disait Prévert – perdre sa vie en défendant celle des autres – puis les monuments ont été érigés, les uns à côté des autres sur les places.



La ville sommeille encore, mais les habitants sont tout de même très matinaux. Dans les petites bourgades de l'intérieur du pays, on commence généralement de bonne heure pour finir en fin d'après-midi.

Hier, on m'a conseillé de ne pas emprunter la route 36, car elle est très fréquentée. On m'a plutôt envoyé voir du côté de la 541, parallèle, est légèrement plus longue mais beaucoup plus tranquille.

J'observe, au long de mon périple, que les drapeaux de la fête d'Indépendance sont encore pour la plupart en berne. Parfois, ils sèchent au soleil. Ils vont rejoindre ensuite les tiroirs et les boules de naphthaline, jusqu'à l'an prochain.

Par rapport au jour précédent, il y a encore moins de villages et par conséquent de populations, ce qui confère à cette route peu fréquentée, le côté paisible des années passées. Il m'arrive même de me trouver un bon quart d'heure sans voiture. Calme plat, rien devant, simplement le léger bruissement des pneus de vélo sur l'asphalte en guise de musique d'accompagnement.

Il y a quelques jours, j'avais observé des rapaces, très haut, impossible donc de les identifier. Ce matin, je les vois de près. A quelques mètres sur le bord de la route. Incontestablement, ce sont des aigles. Un couple vient d'ailleurs de prendre son envol sous mes yeux étonnés. Les petits lapins qui vagabondent tout au long de ces routes, doivent être des proies faciles pour ces grands oiseaux. Plus loin encore, une biche traverse devant mes roues, à une allure peu pressée.

Les chiens ont fait leur apparition. En Pennsylvanie, ils étaient en plastique, dans les pelouses. Ici, ce sont toutes sortes de races et de grosseurs qui tirent sur leurs cordelettes, clouées à des niches multiformes, plantées çà et là sur les gazons. Mais au milieu d'une petite montée, un énorme chien noir toutes dents dehors, qui n'était à l'évidence pas accroché à son lien, me prit en chasse, visant semble-t-il ma cheville. Le pied étant fixé à sa pédale qui manœuvrait à une vitesse prodigieuse, le dog abandonna la partie. Je pus alors m'abandonner à mon tour dans la descente.

Cette matinée fut assez longue et Mount Vernon apparut à midi pour mettre un point final à cette demi-journée. La ville est au carrefour de l'état, avec Akron au nord et Columbus au sud, située à mi-chemin de l'Ohio, dans le sens est-ouest.

Dès que l'on pénètre dans les faubourgs, c'est Grasse de Provence, sans la chaleur. De grands érables s'élèvent sur des pelouses verdoyantes, remplaçant avantageusement les trottoirs. De petites maisons provinciales en bois dressent leurs façades blanches, au bout d'un terre-plein également vert, rasé de près. Il se dégage de cet endroit une impression de paix, telle que l'on se demande si la porte du paradis n'a pas été franchie par mégarde. Le centre-ville est là, au bout de l'avenue. Trois églises y trônent, quasiment côte à côte. L'une d'entre elles sonne le midi, d'un carillon fragile et sobre.

La place ombragée entoure un monument, que l'heure du déjeuner a totalement vidé. Le motel qui, lui par contre, semble écrasé de soleil, est excessivement bien équipé. Là aussi, point d'effervescence, seuls les blocs d'air conditionné ronronnent sous chaque fenêtre prodiguant aux résidents un bien-être exquis.



Mount Vernon - 6 heures - 13 juillet

Les départs matutinaux sont les plus profitables à la journée qui s'ouvre. Ils permettent de rouler dans des conditions parfaites. Trois bonnes heures suffisent souvent pour rejoindre la ville ou le point de la fin de matinée. Pendant la nuit, le cuir de la selle se raffermi et les chairs des fesses s'attendrissent dans un lit soyeux. La rencontre des deux, le matin, sur les premiers cents mètres est pour le moins délicate. Mais, comme il faut bien finir par s'asseoir, la question ne se pose pas longtemps.

Les défauts de signalisation me font tourner en rond pas mal de fois, avant de renoncer définitivement à emprunter la route n° 95. Comme hier, finalement, je prends le chemin de la campagne, par la 229, puis la 529, laissant de côté le County de Mont Gilead au bénéfice de celui de Marion.

Depuis quelques jours, un vent chaud, complice, décide enfin de me pousser dans le dos. Aujourd'hui, il facilite considérablement ma progression.

La ville de Marion est assez importante. Je profite pour prendre à la banque quelques billets verts afin d'éviter l'usage de la carte bancaire pour les dépenses quotidiennes.

Les petites villes de l'intérieur sont généralement assez semblables. Maisons de bois et bâtiments de briques dans le centre.

Sur le plan de la circulation, depuis mon départ de New York, j'ai le temps chaque jour d'observer le type des voitures qui me croisent ou qui me doublent. Entre tous les chiffres plus ou moins officiels, qui tiennent compte, je suppose, des véhicules importés sur les bateaux ou stockés dans les ports ainsi que chez les concessionnaires, j'apporte un témoignage de terrain : Je dénombre environ 2 500 à 3 000 voitures par jour. Compte tenu également de celles garées sur les parkings des supermarchés, des restaurants rapides. Sur cette masse quotidienne, les voitures européennes sont quasiment absentes. On les compte sur les doigts d'une main en une journée. Encore faut-il préciser, que sur ces quatre à six voitures, elles sont allemandes, pays qui dans les années passées a donné le plus de fil à retordre aux Américains.



Les japonaises sont, dans la catégorie anciens ennemis, présentes à hauteur de 20 à 25 % du flux de la circulation. La formidable machine industrielle de l'automobile américaine a renouvelé ses modèles en particulier chez Ford ou chez Chrysler. Mais le pays du Soleil Levant place malgré tout ses voitures en bonne position.

Les constructeurs français, malgré leur premier prix en Formule 1, ou en rallye. Malgré l'excellente performance des moteurs Renault en compétition, brillent par leur absence. En effet, depuis le 28 juin, je n'ai vu aucune voiture française.

Ce n'est évidemment que dans l'Union européenne, avec des moyens importants, que l'on pourra réussir outre-Atlantique. Tant que les uns et les autres bricoleront dans leur coin, faisant surgir ici ou là une tête de pont commerciale sur une grande ville, il n'y aura pas de résultat tangible. L'Amérique, c'est un pays,

un grand pays, ce n'est pas une série de ports. Mais après tout, je ne suis que sur mon vélo, qui n'est pas français, vendu aux USA., fabriqué en Chine. Là aussi, après les Allemands et les Japonais, l'histoire passe rapidement à la trappe face au bénéfice des intérêts supérieurs du commerce.

Aujourd'hui, c'est la première fois que je rends visite au géant américain colonisateur de l'Europe dans le domaine de la consommation rapide, Mac Donald's.

Je l'avais un peu boudé, lui préférant des chaînes plus petites, moins connues que ce géant aux grandes oreilles et aux grandes dents. Finalement, c'est encore moins cher que chez ses concurrents. Depuis son désir de conquérir le monde, le big restaurant a quelque peu délaissé la mère patrie. Pendant ce temps, de petites chaînes du même type ont éclos, prospérant sur ce marché porteur. Le modèle devait être le bon, car toutes ces sociétés, implantées tout de même un peu partout, font la même chose. Les voitures tournent autour du garde-manger et finissent par saisir leur collation de la mi-journée à un guichet sur le côté. La vente directe aux automobilistes est aussi importante si ce n'est plus que celle pratiquée au restaurant proprement dit, à l'intérieur. De ma place, à l'ombre, je les observe dans leurs grosses berlines, arriver et repartir vers leur job, abandonné quelques instants auparavant.

C'est de la merde ! dirait Jean-Pierre Coffe, mais lorsque l'on ne possède que très peu d'argent, c'est le seul moyen pour bouffer. Il est en effet très difficile de manger pour 16 à 20 Francs, boisson comprise, sur le sol français. Qui plus est, il faut tout de même préciser que c'est de la nourriture saine, en quelque sorte de la merde propre.

Évidemment, les grands romanciers, les grands auteurs, qui ont autant de cartes bancaires que de décorations, ne s'embarrassent pas de ce genre de problème. Mais moi, ici, il me faut tenir deux mois sans moyens, sans sponsors, avec la souffrance de la route, les problèmes quotidiens, la barrière linguistique.

Il est quand même difficile de trouver un coin tranquille dans cette arrière-province. Chez nous, vous avez toujours au moins deux ou trois bancs, dehors à l'ombre. Ici, rien. L'Amérique profonde, loin des stations touristiques classiques, des États de l'intérieur, n'a pas grand chose à offrir de confortable au voyageur. Le tourisme américain, c'est-à-dire 90 % du tourisme va d'un point à un autre, sans arrêt, dans un minimum de temps. Il ne semble donc pas nécessaire d'envisager l'installation de structures de repos dans les petites villes. En effet, l'autoroute offre des aires et des sorties pour se ravitailler. On ne voit donc pas très bien de quoi le touriste pourrait avoir besoin ici. Les tours operators donnent toujours les mêmes destinations, les grandes villes, les grands sites. On ne propose, en effet, jamais d'aller s'inquiéter de la hauteur des maïs en Pennsylvanie ou bien du vol des rapaces en Ohio.

L'Américain veut voir le plus rapidement possible, le clinquant, le facile, le rapide. Il se fait photographe au milieu des mythes et des légendes, il fait le gugusse devant les monuments. La caméra au poing, il pourra dire dans les longues soirées d'hiver, nous y étions.

Sur le bord des routes, il y a des pompes à essence, qui rappellent un peu pour nous Français, la nostalgie des années 60. Les célèbres Texaco. Ces marques de carburant ont disparu un jour du paysage français, l'étoile sous le bras et furent remplacées par des stations clinquantes et par un sigle bien français.

La marque Amoco, (Americain Oil Corporation), fiche un peu l'urticaire à tout habitant de l'hexagone, qui n'a pas la mémoire courte. Je ne m'y arrête pas, bien entendu, même pour l'approvisionnement en nourriture. La marée noire sur les côtes de Bretagne, ici, on n'en a pas entendu parler. Il semble tout de même que la Compagnie fonctionne très bien, si l'on en juge par les nombreuses stations rencontrées.



Ne trouvant pas un simple banc pour m'asseoir un instant, comme il ne faisait pas beau, pas très chaud, et la route étant plane, je décidais de poursuivre mon bonhomme de chemin. Je parvins à Kenton dans le milieu de l'après-midi. Ayant réalisé les réserves d'usage, je partis à la recherche d'un campement pour passer la nuit sur la 309.

De jour en jour, la distance kilométrique augmente. Après 100 kilomètres, je m'arrête en bordure d'un champ moissonné la veille, sur une petite place herbeuse, qui n'avait pas l'air d'avoir été fréquentée depuis belle lurette. La toile de tente fut rapidement dressée, près d'une maison abandonnée, envahie par la végétation. Je n'avais, comme c'est à présent l'habitude, tous les deux jours, qu'à attendre que le soleil tombe pour m'endormir.

Lina - 6 heures 20 - 14 juillet

Dans les premières semaines, je n'ai pas fait la relation entre ce jour et la fête nationale française. En effet, j'avais eu mon compte dix jours auparavant. Je flânaï sur mon duvet, peu pressé d'enjamber la petite reine lorsqu'une colonie de moustiques envahit les lieux. Étant en quelque sorte l'intrus, je plie bagages manu-militari accompagné jusque sur la route par ces horribles insectes, afin de vérifier, je suppose, que je quittais bien leur territoire. Je n'avais d'autre ressource que de pédaler.

La route n'avait pas changé, le contraire m'aurait étonné, mais le vent lui non plus n'avait pas bougé et soufflait toujours aussi doucement dans mon dos. Il y a des jours comme ça, ça roule tout seul, on se sent bien.

Parvenu au gros bourg de la carte, je suis accueilli dès l'entrée par une myriade de fast food, concessionnaires et motels. Datant seulement du début du siècle, la ville est moins ancienne que celle parcourue auparavant. Elle possède cette fois, un quartier résidentiel blanc et un lotissement plus pauvre où demeurent évidemment les noirs. Depuis New York, on me les avait cachés ceux-là ! Dans les deux États précédemment traversés, c'étaient des fermiers, des blancs exclusivement. La population black fait son apparition dès que la ville devient plus importante. Je note que les statuettes qui trônent dans les pelouses, par ci par là, sont identiques. Bien que vendues, fabriquées dans un matériau neutre, les mains et le visage se retrouvent peints en noir. Ces porteurs de lanternes, qui éclairent les devant de pavillons ne peuvent être que noirs. Les domestiques sont peints en quelque sorte aux couleurs républicaines. Il est vrai, qu'il n'y a que vingt-cinq ans que les noirs ont droit de cité.



Étant en avance sur mon parcours, je décide de poursuivre sur la 309, jusqu'à Delphos, pour y passer la nuit. Je ne suis qu'à vingt kilomètres de Van Wert, en avance de deux jours sur mes prévisions. Je crains un peu les grandes villes, pour leur désagrément dans le domaine de la circulation. Pourtant, je dois bien me faire à l'évidence, en pénétrant dans cet état de l'Illinois, c'est Chicago qui est en ligne de mire. Enfin, voici le motel, propre et accueillant. Lorsque je découvre la chambre, une petite enveloppe est posée sur la table de nuit. On y lit, Your housekeeper has been Teresa, j'y glisse un dollar pour la vieille dame de Calcutta.

Van Wert - 5 heures 45 - 15 juillet

Le ciel forme une immense opaline que le soleil ne parvient pas à percer. Je me déplace en direction de Fort Wayne distant d'au moins 52 bons kilomètres, sur la n° 42, qui, à cet endroit, est à quatre voies.

Plus j'avancçais, plus le plafond était bas, se confondant peu à peu au plancher des vaches. Mais, il n'y avait aucune vache.

Comme chaque matin, j'ai mon lot de découvertes macabres : les rats musqués, sortes de gros chats, montés sur de trop petites pattes pour aller vite, se retrouvent les fers en l'air sur le bord de la route. De petits oiseaux, échappés de la palette d'un peintre qui n'utiliserait que les couleurs primaires, marquent la chaussée de leurs corps abandonnés.

Les champs de colza font leur apparition, entre-coupés de ceux de maïs déjà en fleurs sur deux bons mètres cinquante de hauteur.

Cette région est caractérisée par la décoration des boîtes aux lettres. Elles sont souvent en bois peint, en forme de tracteur, de voiture, chacun se laissant dépasser par son imagination. Sur les pelouses, impeccablement taillées, sont posées des oies en béton, qu'on a eu la bonne idée de peindre en blanc et qu'on a revêtues d'un costume avec chapeau. Si le moule est le même, les couleurs changent selon les chutes de tissu qui tombent sous la main.

Il est impossible de différencier la demeure d'un fermier de celle d'un autre corps de métier. En effet, la dissimulation des engins agricoles dans les granges est scrupuleusement respectée. Lorsque je pense à nos fermes de Lorraine, où tout traîne de ci-de-là, quelle leçon ! Il n'y a pas de Ponts-et-Chaussées, c'est donc aux riverains qu'il incombe de tailler les fossés et les pelouses. Cela fait parfois des kilomètres pour un paysan des USA.

L'Indiana me souhaite la bienvenue, cela figure sur les panneaux qui se situent en bord de chaussée. Le changement d'état n'est plus comme précédemment un changement total. Autrefois, la police s'arrêtait à la limite, les malfaisants poursuivaient au-delà en toute impunité. Aujourd'hui, les Américains ont tendance à se « défédéraliser ». Chaque État est, certes, souverain, mais l'habitant est d'abord américain, fier de l'être, avant de revendiquer son appartenance à un État.

J'ai croisé aujourd'hui ma première voiture Renault depuis New York. Elle attendait, au stop d'une petite banlieue de Fort Wayne. La coque était celle d'une Renault 21, mais les carénages et la peinture n'étaient pas made-in-France. Quant au moteur, il était franchement amerloque. Mis à part le losange de la Régie, il ne subsistait plus grand-chose de français. Quelques Simca 1100, circulent encore parfois de temps en temps sous la marque Chrysler.

CHAPITRE III

CHICAGO IMPASSE

À 11 h 30, en plein cœur de Fort Wayne, je cherche le siège du journal local, le Sentinel. Comme c'est à présent la routine, je vais tenter de proposer à ce média la rédaction d'un article, relatant le passage dans cet État d'un Français à bicyclette.

Hélas, il n'y a pas d'interprète pour me venir en aide. La journaliste qui descend l'escalier et qui vient à ma rencontre ne parle que quelques mots d'allemand. La salle de rédaction est immense, on s'affaire de partout sur les computers. Le Sentinel tire quotidiennement deux parutions. Une autre jeune femme journaliste nous rejoint, mais cette fois-ci la langue de Goethe est remplacée par celle de Picasso et ceci n'arrange pas mieux mes affaires. Néanmoins, la traduction succincte de mon voyage/mission leur permet de découvrir l'essentiel de ce qu'il leur faut.

Chaque journaliste rencontré réalise l'immanquable et banale photographie du French Back, appuyé sur son guidon. Cette fois, c'est le parking du canard qui fait l'affaire avec le vélo en mouvement. La une même et en couleurs, s'il vous plaît !

Cathie Rowand / The Journal - Gazette

SPOKES-PERSON

Guy Gauthier, of Nancy, France, rides through Fort Wayne on Friday on a bike tour from New York to Los Angeles. He plans to whrite a book on the trip.

Ma jeune interlocutrice, photographe, malgré son emploi du temps chargé, me conduit dans un endroit qui est en fait une sorte de berceau de ce que fut la ville il y a 200 ans. Je la suis donc, à distance, sur mes deux roues à travers les rues de la grande ville.

Nous sommes maintenant dans une sorte d'office du tourisme, abrité dans un petit chalet de bois. Une grande statue d'Indien en bronze se dresse tout à côté, de la tribu des Kekionga. Plus loin on a reconstitué le fort de jadis, à l'intersection des Trois Rivières. Les occupants d'alors réussirent à signer un accord avec les habitants du lieu. Pendant que j'essaie de comprendre les affiches et les informations placardées aux parois, ma journaliste tente de joindre par téléphone un interlocuteur plus loquace.



Dix minutes plus tard, une japonaise bleu pâle, arborant fièrement le B de la nation mangeuse de frites, arrive et se gare juste à côté.

Gabriel est en fait photographe à la retraite, il a 69 ans, le crâne dégarni, bronzé par le soleil d'une retraite paisible. Il s'approche, souriant et la main tendue. Son français est parfait, bien que l'on décèle tout de même un petit accent wallon.



Après avoir pris congé de mon accompagnatrice, Katy, je suis mon ex-compatriote européen jusqu'à un immense chapiteau dressé à côté pour les festivités gastronomiques et musicales de la fête des Trois Rivières.

Ce Belge, naturalisé américain, demeure ici depuis 40 ans. Il retourne de temps en temps au pays de ses ancêtres mais, lorsque la famille au fil des années prend le chemin du cimetière, les visites s'espacent peu à peu. Son épouse est originaire de la Mayenne. Les hasards, la guerre, ont modifié sa trajectoire

Enrôlé dans les maquis belges en juillet 1944, il fut entraîné, puis embarqué avec les troupes américaines dans la célèbre bataille des Ardennes. Répondant à la proposition de ses compagnons de combat, il se marie puis rejoint Fort Wayne dans les années 50. Sa carrière de reporter photographe l'emmènera un peu partout sur le territoire, puis il prendra un poste d'enseignant afin de clore sa carrière à l'université de la ville.

Gavés de saucisses et de choucroute, abreuvés de bière, nous partîmes avec sa voiture, non sans y avoir chargé le vélo, pour visiter la ville.

Peut-être après, dans un petit pavillon ombragé, son épouse petite et menue nous accueille très gentiment. Gabriel me signale, l'œil malicieux, qu'il ne parle que français à la maison. Il lui arrive tout de même de se disputer mais là, c'est toujours en anglais. Le français, à son avis, est une langue si belle qu'elle ne souffrirait une altercation verbale.

Au sous-sol, Gabriel a rassemblé son domaine photographique. Là, sur les rayonnages, se trouvent entassés livres et photos, albums et documents de toutes sortes. Sur les murs, sont accrochés des sous-verres où l'on remarque les portraits d'anciens présidents des États-Unis, réalisés lors de ses reportages.

En sortant de la petite maison de bois, je salue ma compatriote, en lui précisant que - je reverrai sans doute sa Normandie – avant elle.

Tout en roulant à travers les quartiers, Gabriel me déconseille de me rendre à vélo sur Chicago. Je n'ai, dit-il, pas idée du gigantisme de cette ville du centre nord des États-Unis. Les chaussées y sont infernales, faites d'autoroutes très fréquentées qui convergent vers cette grande cité à cheval sur deux États, l'Illinois et l'Indiana.

Nous nous rendons malgré tout à la gare ferroviaire, ainsi qu'à celle des autobus, mais les départs ne sont pas fréquents et les vélos de toute façon ne sont pas non plus les bienvenus.

Gabriel est bien ennuyé pour moi, mais il lui semble très difficile de poursuivre au nord mon périple. Il y a bien une station à vingt kilomètres sur la ligne Washington Chicago : Watterlo, mais là aussi, comme après la fameuse bataille, il ne reste plus rien.

Compte tenu du nombre de points d'interrogation, je décide finalement de ne pas y aller et de poursuivre vers l'ouest en direction du Pacifique.

Mon américano-belge m'entraîne vers la banlieue de Fort Wayne, afin de me placer sur la bonne route. Nous sortons le vélo du coffre de la voiture, il prend quelques photos, puis c'est le départ. Nous nous promettons de nous rencontrer de nouveau un jour sur le vieux continent.

Peu de temps après, je quitte finalement la route N° 25 conseillée par Gabriel, pour suivre la 114, parallèle mais plus petite en dimension et en direction de North Manchester pour stopper ma course à Luther.

Luther - 6 heures 30 - 16 juillet

La ville de North Manchester est assez importante. J'en profite donc pour y faire mon ravitaillement en jus d'orange. Il est encore tôt et je file ensuite vers Rochester, située dans un autre county.

À la mi-journée, une déviation pour cause de travaux m'envoie me perdre dans une toute petite bourgade au joli nom indien de Kewana. A l'épicerie du village, un brave homme, ressemblant à un épicier, me sert une pièce de porc cuit froid. J'y ajoute dans mon sachet de papier un demi-gallon d'une limonade colorée et je m'en vais me placer à l'ombre pour casser la croûte.

Je fais par la même occasion sécher ma toile de tente près du foyer des anciens vétérans durant le temps de mon déjeuner, assis sur du foin sec, à l'ombre d'une haie. Une berline est garée devant le préfabriqué. Un homme en chemise de travail en sort et vient s'inquiéter de ma présence. Voyant que je suis Français, il m'invite immédiatement à pénétrer dans l'endroit.

À l'intérieur, le décor est franchement mâle. Bar, tables, billard. Les murs sont décorés de photos à caractère militaire. Derrière le comptoir, des réfrigérateurs ronronnent, couvant au frais des bières à tous les étages.

Un papy, jadis blond, me tend un tabouret et m'invite à prendre une bière. Il me fait comprendre, avec un accent pas possible, qu'il y a 35 ans il parlait assez bien le français. Il n'a pas participé à la guerre, mais me fait savoir qu'il est venu en garnison dans l'Est de la France. Après son repas de midi, que je suppose arrosé, comme il se doit et quelques bières descendues du haut de son tabouret, mon papy commence à avoir des vaps' ! Les mots lui reviennent, Nancy, Toul, la rue Sainte-Catherine, la place Stanislas. Mon gaillard était à la caserne Thiry, en plein cœur de la capitale de mon département, dans les années 60.

Il m'explique avec une lenteur extraordinaire que dans ce bled où personne ne cause le français, il a tout oublié et semble sincèrement le regretter. Nous avons Nancy en commun, c'est déjà pas mal. Le barman, un ancien du Vietnam, me glisse une seconde bière, me laissant deviner que c'est la caisse qui paie.

Mon nostalgique de l'hexagone ne me quitte pas des yeux. Je devine qu'il cherche dans sa vieille caboche les mots, les phrases qui se bousculent au portillon des souvenirs. Ses pauvres yeux bleus, tristes, restent fixés sur mon regard. Ça ne vient pas, ça ne sort pas ! Il reprend une bière et ça repart. Paris, Pigalle, il rit soudain, laissant apparaître quelques dents épargnées par un dentiste barbier. Du côté cœur, il me fait comprendre qu'une pile règle tout le bazar.

Mais il me faut repartir, je salue et remercie tout le monde, la route est encore longue. Je serre la main de mon vis-à-vis en le remerciant d'être venu en France.

Pendant les premiers kilomètres qui m'éloignent de Kewana, ses yeux bleus me reviennent en pensée, c'est pas demain qu'ils verront un frenchy dans ce coin, d'autant que l'on ne refait pas les routes tous les jours. Le chemin fut long jusqu'à Logansport. Pourtant, l'absence de relief laissait présager une roulette paisible. Ce chemin n'en finit pas. Dès que je grimpe sur la mi-crête, j'ai deux bornes devant moi puis, à la suivante, c'est le même programme. J'avais bien lu huit milles, une douzaine de kilomètres, ce qui n'était pas très important, mais ces champs de soja alternés avec ces champs de maïs, agrémentés d'une ferme par-ci par-là, me font un peu penser à ces manèges d'enfants qui passent toujours devant les mêmes visages à chaque tour. J'avais hâte d'arriver à Logansport County. J'y parvins tout de même en fin d'après-midi.

Ici, c'est la fête. Des voitures un peu partout s'entassent sur les trottoirs, des mamans chargées de gâteaux poussent des lardons munis de sucres d'orge, accompagnées de papas aux ventres très proéminents. Tout ceci éclate en grappes colorées et semble sortir de toutes parts. Dans cette effervescence, j'ai bien du mal à trouver un motel. Après avoir sillonné la ville dans tous les sens, je n'en trouve aucun. Je prends finalement la décision de rejoindre la sortie, non sans avoir avalé au préalable un big pepsi.

Passer une deuxième nuit sous la tente ne me semble pas dramatique. A sept ou huit kilomètres de la ville, un champ de maïs d'une hauteur raisonnable est traversé par un chemin, que j'emprunte, pour découvrir tout au bout un carré d'herbe tendre. Ce bel endroit pouvait accueillir mon pavillon de fortune sans aucun problème.

Logansport - 7 heures - 17 juillet

Un gros oiseau s'époumone sur un piquet à deux mètres de mon gîte. J'ouvre la fermeture éclair, histoire de lui demander poliment d'aller chanter ailleurs, lorsqu'une averse tombe à pic. J'abandonne immédiatement l'idée de partir, en retombant en arrière sur mon duvet.

Lorsque la pluie se fut calmée, je repliai ma toile mouillée et pris le chemin inverse de la veille afin de rejoindre la route.

Le point à atteindre pour cette journée est la ville de Lafayette dans le County de Tippecanoé. Jusqu'à présent, je n'ai que peu rencontré de mauvais temps, mais là il faut par avance sortir les imperméables et circuler sous les éléments.

Lafayette me voici ! À ma montre, il est midi. Mais, sur les horloges de la ville, il n'est qu'onze heures. Nous sommes en effet au deuxième fuseau horaire, j'étais encore branché sur New York. J'ai au moins la preuve que petitement mon voyage avance tout de même dans la bonne direction.

Là, comme la veille, j'ai toutes les difficultés du monde à trouver un motel. Il est pourtant difficile d'envisager une troisième nuit dehors. Bien qu'il ait plu, il faut tout de même passer sous la douche. Mais grâce à l'amabilité d'un employé d'une station-essence qui, par téléphone, m'obtient une place dans un motel, je réussis tout de même pour 26 dollars à me loger.

Une pelouse, du reste assez propre, me permet de faire sécher tout mon barda, et un bureau à l'intérieur de ma chambre me permet de rédiger trois jours de voyage. L'heure du repas étant passée, je décidais finalement de faire un bon dîner le soir.

Je dus mal m'exprimer dans le magasin à pizzas, car pour la petite demandée, c'est une grande comme une table de café qui m'est servie. Qu'à cela ne tienne, je ferai trois repas.

Lafayette - 8 heures 45 - 18 juillet

L'heure du départ n'est, je l'avoue, pas habituelle, mais il me faut trouver un fax et les magasins offrant ce type de service n'ouvrent qu'à 9 heures.

Pendant le laps de temps nécessaire aux réponses de France, j'en profite pour aller faire une lessive. Dans cet endroit réservé au lavage du linge, ce n'est vraiment pas cher. On peut laver ses affaires et faire son séchage pour moins de dix francs. Des distributeurs automatiques offrent des savons, de la lessive et des adoucissants. Parfois même, il y a des jeux et des ventes à boissons. Le papa qui s'en occupe l'ouvre spécialement pour moi. Lorsqu'il répare ses machines, il aime être tranquille mais, pour un Français, c'est différent. Pendant que ça baigne, que ça tourne, que ça trempe, nous tentons une fois encore de communiquer. Je trouve qu'il a les jambes bien enflées. Les cicatrices sur celles-ci ainsi que sur son cou laissent penser que la circulation ne fonctionne plus très bien dans ce grand et vieux corps de laveur de linge.



Je prends mes fax au retour, en passant, puis je file vers la sortie avec mon carton à pizza arrimé sur le guidon du vélo. Je pédale ainsi en fin de matinée vers la sortie de Lafayette city, lorsque je m'aperçois que mon pneu arrière joue les vaches maigres. Après quelques coups de pompe régénérateurs, je parviens tout

de même sur les hauteurs de la ville. Cependant, là-haut, le pneu est de nouveau et encore plus à plat. Aucun doute, j'ai dû ramasser une épine des pins qui ombragent si bien ma route.

Je n'ai que le temps d'arrêter deux adolescents, juchés sur des VTT bon marché, afin de leur demander de me conduire auprès d'un marchand de cycles. Après dix minutes d'âpre discussion, je m'aperçois que l'on dit strictement la même chose, mais que nous ne nous comprenons pas. Je finis par dire OK, puis go et nous dévalons la longue côte tous les trois. Les deux jeunes garçons sympas me conduisent là où il faut et qui plus est, sur la route de sortie que je n'avais tout à l'heure pas trouvée.

Dans ce grand garage à beaux vélos, mon chinois passe pour une vraie bourrique. Cependant, mon engin se retrouve dans l'atelier pour une réparation immédiate. L'un des deux mécanos, Jeff, a appris le français au collège. Il lui en reste quelques bribes, très utiles en la circonstance. Amateur du tour de France, il me donne des nouvelles fraîches du continent, et du maillot jaune. Il se lance ensuite dans une explication pratique, qui consiste à placer le contenu d'une bombe dans mes deux chambres à air, afin d'être à l'abri, à l'avenir, des épines de pins. En effet, le précieux liquide bouche systématiquement le trou et, après quelques coups de pompe, le pneu revient à sa pression idéale.

Dès que je fus suffisamment éloigné de la ville, je fis halte sous deux bons gros érables et m'envoyai dare-dare ma part de pizza restée de la veille. Je fis ensuite une sieste, afin que le soleil s'échappe quelque peu du zénith où il se trouvait.

Vers 16 heures 30, je me remets en selle, espérant quitter l'état avant la tombée de la nuit. Je dois tout de même abdiquer à dix kilomètres de la limite fédérale, dans un petit bourg où les engins agricoles de couleur verte à l'entrée, et de couleur rouge à la sortie, n'ont de différence que la marque.

J'installe le bivouac dans une prairie adossée à un champ de maïs, pour ne pas changer.

Limite de l'Indiana - 5 heures 30 - 19 juillet

Point de rosée, mais la nuit fut des plus agitées. Un cauchemar au milieu de mon sommeil réparateur m'a quelque peu ébranlé. Un gros fermier, grand comme un père Noël, était assis sur un côté de la toile et son chien, lourd comme un âne, couché de l'autre. Je me suis redressé d'un bond à l'intérieur du petit habitacle, j'ai balbutié un – j'arrive – ! mais je ne suis jamais arrivé. Ensuite, ces deux là s'étant éloignés, ce fut le train, mais cette fois bien réel, qui me tira une seconde fois de mon sommeil.



Ici, tout est automatique. Les distributeurs à préservatifs, les bonbons, les cigarettes, les journaux, les boissons, les pop corn, les savons, mais pas ce qui chez nous est monnaie courante : les passages à niveau. La célèbre phrase de la littérature policière prend ici tout son sens, toute son importance : – et le train déchirait la nuit de son bruit métallique. Ce bougre m'a traversé la tête d'est en ouest, deux ou trois fois avec une sirène qui, mêlée au moteur de la motrice, avait la puissance d'un croiseur, faisant un vacarme effroyable. En effet, dépourvus de barrières, les passages des petites routes se signalent par une hurlante à chaque traversée. Le type, dans sa cabine, doit jubiler à l'idée de réveiller des centaines de braves gens qui sont tout de même, je le suppose, habitués.

Le matin venu, pour descendre jusqu'à la route en contrebas, je pousse mon vélo, mes chaussures et mes chaussettes à la main. En effet, j'ai appris ce détail déjà depuis quelques jours, partir avec les pieds propres, les bas de chausse secs, n'est pas désagréable.

Comme la veille, les averses se succèdent, entre-coupées de rayons de soleil, ce qui m'oblige à changer de tenue assez souvent.

Malgré la nuit mouvementée, le train hurleur, le réveil matinal, je suis relativement de bonne humeur, en passant dans l'Illinois. Chevauchant la 119, j'atteins Paxton à midi. Après trois jours sous les étoiles, ce motel qui se présente est le bienvenu. Neuf, très bien agencé, il ne coûte que 29 dollars.

Tout au long de ma route, j'observe les environs et je constate les énormes différences entre les États-Unis et la France. Du territoire des Indiens Iroquois à celui des Sioux, la route est semblable à une flèche.

En général, le Français s'entoure de murs, de balustrades, de grillage ou de conifères. Il se plaît à se retrouver derrière, à l'abri des curieux. Ici, aux États, c'est exactement l'inverse. Pas de barrière, l'américain a besoin d'air, de lumière, de liberté. Les pelouses vont jusqu'à la route. Les villages traversés sont quasiment composés de la même manière. Seule la superficie des gazons donne une indication sur la fortune du propriétaire. Dans les bourgades plus importantes, le trottoir est intercalé entre le gazon de la pelouse porteuse d'arbres. C'est à chaque habitant de tailler régulièrement son lopin, sous peine d'amende. L'Américain de l'intérieur des États-Unis montre ce qu'il a. Il est fier d'étaler son domaine. La maison est assez éloignée de la chaussée et il ne reste que peu de terrain à l'arrière. Ici on se tient devant.

En traversant la Pennsylvanie, l'Ohio, puis l'Indiana, j'avais remarqué certains champs de blé, coupés à l'ancienne. Des bottes, ligaturées à la main, se dressaient appuyées les unes contre les autres, en petits tas réguliers et jolis : des « tréseaux ».

Cette image, je ne l'avais pas revue depuis plus de 35 ans en Lorraine. Je m'en étais étonné auprès de Gabriel lors de mon passage à Fort Wayne, c'est lui qui m'en apporta l'explication : une sorte de secte d'obédience protestante, les Amisch, venus s'installer ici il y a une centaine d'années, depuis la Hollande ou l'Allemagne, ont racheté des fermes disponibles pour y cultiver et pour y vivre une existence sobre et dépourvue de modernisme. Écartes de tout ce qui fait la vie des fermiers américains d'aujourd'hui, ils vivent en marge, sans gêner personne. Les hommes ne portent pas de ceinture, seules des bretelles retiennent leurs pan-talons. Les jeunes femmes sont habillées de robes noires et de chapeaux. Les chevaux et les charrettes remplacent les voitures et les tracteurs. Il n'y a pas non plus de câbles électriques qui relient les maisons au monde dit civilisé. Donc, il n'y a pas par conséquent de téléviseurs, ni de congélateurs, dans les cuisines dépourvues d'ampoules électriques. Ces braves gens qui travaillent sept jours sur sept ignorent les congés payés. Les enfants viennent de plusieurs fermes et se réunissent sous l'égide d'une maîtresse qui leur enseigne les préceptes religieux propres à leur croyance et les élémentaires solutions de la vie pratique. Lorsqu'un accident survient, l'entraide joue à plein. Reconstruction en commun des maisons brûlées, prise en charge des enfants, des familles.

Les Amisch vivent en bonne entente dans leur secteur avec les Ricains suréquipés, modernisés à outrance. Ils vendent leur blé, leur maïs et leur soja, aux mêmes endroits et se respectent mutuellement. Parfois, on les rencontre au croisement de deux routes, revenant de la ville où ils sont allés chercher quelques mètres de tissus ou quelques kilos de clous pour leurs tâches quotidiennes.

Depuis New York, les noirs ont pratiquement disparu. Les grosses villes de 300 000 habitants voient leur population teintée de noirs pour 10 à 15%. En rase campagne, il n'y en a pratiquement jamais.

Les États-Unis d'Amérique sont découpés, pour chaque État, en county, sortes de cantons comme on peut en rencontrer en France. Leurs superficies sont variables, entre dix et quarante kilomètres. Les limites sont la plupart du temps tirées au cordeau sauf dans le cas où la rivière fait séparation. Les habitants se reconnaissent par leurs plaques d'immatriculation, particulières à chaque county. Quelquefois, celui-ci prend le nom du chef-lieu, de la bourgade la plus importante, parfois c'est le nom du cours d'eau ou de la montagne, de temps en temps une ancienne tribu indienne donne son nom. Parfois, une personnalité nationale ou locale laisse le sien à cette parcelle de territoire. Chaque secteur a donc son propre annuaire téléphonique qui tient du cahier pour les uns du pavé pour les autres.

Une gazette locale est éditée dans chacun de ces petits cantons, munie de pages généralistes du grand quotidien de l'état. De grosses imprimeries roulent quotidiennement des News Paper par dizaines.

Les gens de l'intérieur sont très attachés à leur presse locale, il n'y a qu'à observer les boîtes à journaux pour s'en rendre compte. Ici, on tient beaucoup à son journal. Il ne coûte que deux francs environ, ce qui n'est vraiment rien pour ces fermiers ou ces ouvriers. Comme ceux-ci sont sur abonnements, la garantie de tirage est assurée. L'info locale va très vite. Une photographie prise à 18 heures se retrouve souvent le lendemain dans la gazette.

J'ai pu, au long de mon périple, utiliser ces petits journaux pour informer la population de mon passage parmi eux. Chicago possède 2 800 000 habitants, alors que ce plus petit village n'en a que 280.

Paxton - 5 heures 30 - le 20 juillet

L'alternance entre les colzas et les maïs pourrait presque constituer un ennui. La route est néanmoins rectiligne et plane, la circulation fluide. Le vent, lui, me donne tout de même du fil à retordre. Je pédale, je mouline, je n'avance pas. Parfois, une grosse usine, accompagnée de ses silos, témoigne que l'on se trouve bien sur une terre généreuse, alors que les pelouses deviennent de plus en plus jaunes au gré de ma progression vers l'ouest.

La trilogie agricole se joue en extérieur, blé, colza, maïs. De part et d'autre de la route ce n'est que cela. Pourfendant ces immenses étendues, à perte de vue, j'ai bien du mal à rejoindre Bloomington pour y déjeuner.

Comme c'est habituellement le cas dans les journées bivouac, j'attends la chute du roi soleil pour reprendre mon itinéraire. J'ai déjà, malgré le vent, parcouru quatre-vingt-dix kilomètres, ce qui n'est pas mal et ce qui prouve que, chemin faisant, les muscles et les mollets prennent forme sans que j'y prête attention.

Il n'y aurait que peu de choses à dire de cette journée, mais voilà. Inutile de sortir un sujet, de penser à noircir du papier, il se passe toujours quelque chose d'inattendu, de surprenant, d'inhabituel.

À 17 heures 30, la nouvelle tombe : une voiture à l'arrêt attendant mon passage m'en informe. La femme qui est au volant vient d'apprendre par la radio locale qu'une tornade vient de notre côté. En effet, la direction vers laquelle je me dirige est dépourvue d'horizon, le ciel est au niveau du sol d'une couleur gris anthracite. Sur la carte dépliée à la hâte, la brave dame m'explique le sens de la progression, aucun doute, c'est pour moi.



N'ayant jamais assisté à ce phénomène, sans affolement, je me dirige vers le village que je devine à quelques kilomètres. Parvenu à Danvers, le sable commence déjà à tourner, entraînant avec lui, dans son sillage, papiers et morceaux de bois abandonnés. Je n'ai que le temps de plonger dans le petit garage ouvert pour voir passer ma première tornade.

J'en avais déjà vues à la télévision, pour vanter les mérites d'une marque de lessive. Mais cette fois-ci, j'étais dans le poste !

Comme il y avait deux portes de garage ouvertes, j'en ai fermé une et je suis resté sur le seuil de la deuxième. La tornade passée, la pluie se met à tomber et m'oblige à me mettre à l'abri à l'intérieur de cette maison salvatrice. Quelques instants plus tard, une petite tête peu rassurée émerge de derrière la porte d'entrée, surprise de découvrir ce personnage hirsute ne parlant pas sa langue. À cet instant, je pense à la chanson de Georges Brassens, l'orage ; là, ce n'est pas elle qui m'ouvre sa porte, mais c'est plutôt moi qui

lui ferme la sienne. Son bonhomme de mari ne vendait pas de paratonnerres, mais se trouvait être tout simplement pompier de service ce jour là.

Sentant qu'elle n'était pas à l'aise et n'osant pas me faire entrer, ne voulant pas non plus me laisser seul dehors, je décide malgré la pluie de repartir. Qui plus est, je ne tenais pas à faire la connaissance de son époux qui n'eut peut-être pas été très heureux de me trouver à cet endroit. Mon départ semble néanmoins rassurer ma charmante hôtesse, qui rentre dans son logis préparer le thé chaud pour son pauvre mari.

J'avoue bien volontiers que cet événement là aurait pu suffire à ma journée, ainsi qu'à la rédaction du texte afférent. Mais un problème n'arrive jamais seul, je vais bientôt pouvoir en juger. Mon but n'était pas certes l'observation du paysage. Le temps était tellement mauvais, le plafond tellement bas, que la seule issue possible était le camping sauvage d'extrême urgence. Je pris donc, en catastrophe, le premier chemin creux, sur ma droite, puis le champ fraîchement coupé se trouvant sur ma gauche en progressant à côté de mon vélo sur une courte pente jusqu'à son sommet.

Vingt minutes plus tard, j'étais bien à l'abri sous ma toile. Mes vêtements étaient roulés et trempés dans un coin de ma chambre précaire. Cependant, il n'était pas tard. Le repas du soir n'existant pas, il faut tout de même s'allonger, fermer les yeux et essayer de trouver le sommeil pour être en forme le lendemain.

J'étais donc là, étendu, recru, sur mon sac de couchage, attendant patiemment que le sommeil me prenne. Soudain, le bruit d'un moteur suivi du claquement de deux portières me tira de ma somnolence. Je n'eus que le temps d'ouvrir la fermeture éclair de la demeure de toile pour me trouver face à deux bons hommes qui s'étaient accroupis à ma hauteur.

L'un était de taille moyenne, mais l'autre était très impressionnant avec son chapeau texan et ses bottes de cuir. Ils me font comprendre que le grand demeure là-bas et que le petit habite de l'autre côté. Que le terrain sur lequel je me trouve est au grand et que celui contre lequel je m'appuie est au petit. Malgré ma difficulté à comprendre leur langue, je vois très bien où ils veulent en venir ; je n'avais rien à faire ici.

Le petit, plus virulent, me demande à présent ma licence. C'est une petite carte plastifiée, que les Américains tiennent toujours au fond de leur poche et qui leur permet de conduire, chasser, s'identifier. Pièce qui chez nous se conjugue au pluriel, avec une épaisse sacoche dans laquelle se trouvent tous nos papiers avec pour chacun d'eux une destination propre.

Je redécouvre soudain l'envie d'agacer, cette spécificité qui semble me caractériser. Je tente de leur expliquer que je n'ai pas l'intention de conduire une voiture et leur montre mon vélo. Le plus petit de mes interlocuteurs semble s'énerver davantage. Je lui sors alors mon passeport, mais ne le lui tends pas. Je lui explique à mon tour qu'il n'est pas shérif, que je suis français et que je n'ai pas du tout l'intention de partir. Le plus grand des deux, qui est resté presque muet, tire alors par la manche son voisin fermier et ils rejoignent leur Ford, puis roulent et descendent plus bas reprendre la route qui relie les deux fermes.

Je croyais être tranquille, mais voilà qu'à peine dix minutes plus tard, les revoici. De nouveau, redressement dans la toile et ouverture de la fermeture éclair. Cette fois-ci, je me trouve face à un petit bout de femme, le visage souriant, parlant quelques mots de français :

— Vous, allez bien ?

— Vous, pas froid ?

— Vous, faim ?

L'accueil n'est plus le même qu'avec ces deux cow-boys qui se trouvent derrière elle, les questions vont au moins à l'essentiel. Lorsque l'on a essuyé une tornade, que l'on est trempé, les formalités administratives ne sont tout de même pas primordiales, en tout cas la priorité. La douce l'a compris, je l'en remercie et la rassure sur mon état général. Elle me précise qu'elle est la femme du plus grand, regrette de ne pas parler

mieux le français et assure qu'elle saisit bien. Je lui rappelle que nous autres Français devrions avoir par l'histoire quelques avantages et finis par lui tendre la traduction de mon voyage que je ne range jamais bien loin. Elle dit comprendre très bien, s'inquiète encore une fois de la toile mouillée. Ayant contrôlé d'elle-même d'un coup d'œil l'état des lieux, elle place ses deux doigts en cercle, comme le font souvent les habitants du nouveau monde, répétant plusieurs fois OK ! Je la remercie de sa compréhension, puis ils rejoignent tous les trois le pick-up afin de redescendre le champ.

Danvers - 6 heures - 21 juillet

J'étais dans la phase finale du pliage de la tente et le chargement du pistard lorsque j'aperçois de nouveau la camionnette fatale monter dans ma direction.

Cette fois, le géant vert d'hier est accompagné de sa fille. Parvenu à ma hauteur, il me tend au travers de la vitre baissée, un petit sachet en plastique dans lequel se trouvent des cookies, faits maison par, je le suppose, mon petit bout de chou d'hier. Un petit mot accompagne le paquet minuscule, écrit en français : – Bonne chance – Ecrivez-moi s'il vous plaît ! – Je m'appelle Martha – Je regrette que je parle seulement un peu français.

Lorsque la voiture eut disparu, deux larmes d'émotion coulèrent spontanément sur mes joues. Je fis un signe en direction de la ferme, là-bas, à trois cents mètres, elle devait sans doute m'observer de sa fenêtre. Tout en pédalant sur la chaussée mouillée, je repense à mon comportement un peu maladroit de la veille. Je n'avais pas, en effet, admis que l'on discute ma présence sur ces deux mètres carrés de terre américaine, alors qu'il n'y a pas si longtemps, on avait pris cette terre aux Indiens en leur demandant de bien vouloir aller se faire voir chez les Grecs. Ne sachant pas où était la Grèce, ils s'en allèrent ailleurs, plus loin, surtout plus impressionnés par les colts des blancs, lourds comme des fers à repasser l'histoire à leur façon.

Ce 21 juillet 1944, en France, dans le Vercors, le plus grand et le plus ancien maquis de France est en alerte. Voilà des mois qu'ils attendent le débarquement en Provence, afin de se lancer dans la bataille, comme le firent les maquis de Normandie, de Picardie et du Nord.

Ce 21 juillet, il y a cinquante ans, le jeune mécanicien qui reconnaît par le bruit des moteurs la différence entre un camion allemand et un camion français donne l'alerte. Ce n'est pas un, mais des camions allemands, tirant de petits canons, qui grimpent lentement au travers de la montagne. Les hommes à pied progressent et des mitrailleuses légères sont acheminées également. C'est une véritable armée qui monte alors vers eux.

Les Allemands, agacés par les coups de main de plus en plus nombreux, craignent que les maquis facilitent la progression d'un débarquement qui aurait lieu en Provence. Le grand réservoir à résistance, bien structuré, serait un appui considérable, ils veulent y mettre un terme. La bataille durera une semaine. Dans la montagne, c'est la débâcle. Des hommes seuls restent jusqu'au bout, se sacrifiant pour faciliter la fuite de leurs camarades.

Banner - 11 heures - 22 juillet

La nuit passée au motel n'a pas été plus longue que les autres, mais j'attends ce matin un journaliste de la gazette locale. Hier, très occupé par les dégâts causés par la tornade, il n'a pu me recevoir. Mais hélas, mon reporter est aujourd'hui sur la piste de Cubains réfugiés illégalement dans un restaurant de la ville. Il

ne viendra pas. En clair, j'ai perdu la matinée. Je le regrette car dans ce genre de challenge, le temps perdu ne se rattrape guère. Néanmoins, être dans un lit encore à 8 heures m'a fait le plus grand bien.

Le problème des départs en milieu de journée est lié au soleil, bien entendu. Me faisant défaut hier et avant-hier, il semble, manque de chance, aujourd'hui revenir en force.

Dans cent kilomètres, je vais quitter l'état, mais pour l'heure le goudron longe une rivière très basse et assez large, se transformant en étang sur un terrain trop plat pour lui donner un lit.

D'immenses usines bordent la route, le paysage n'est pas des plus attirants. Silos et unités de transformation de soja sont les seules montagnes à contempler.

Étant sur la chaussée quotidiennement, j'ai pu me rendre compte que les chantiers pour améliorer le domaine touchant à la circulation se portent bien, ce qui laisse présager une relance économique aux USA. Dans les équipes qui composent ces entreprises de travaux routiers, se trouvent toujours une ou deux femmes, ce qui est simplement impensable chez-nous en France.

Dans le journal de la contrée, je lis justement ce matin que la fabrication d'engins de chantiers dont l'usine est située à proximité, a permis d'enfler, voire de doubler le chiffre d'affaires en un an. Si le chantier va, tout va.

Ici, le chômage est inférieur à la moyenne des États-Unis, moins de 5 %. Ce chiffre ferait certainement sauter de joie tous les ministres du travail des pays européens. Nous sommes, nous autres, sur le vieux continent, souvent à l'écoute des Américains du Nord, mais ici il semble que la devise est plutôt : – aide toi, le ciel t'aidera !

À midi et demie, je suis de passage à la ville de Canton. A cette heure, malgré le peu de kilomètres parcourus, il eût été ridicule de poursuivre sous le soleil et sans manger. Mes roues me guidèrent naturellement vers un petit restaurant aux nappes à carreaux rouges sur lesquelles on sert des pizzas. Les deux garçons qui, à cette heure, pratiquent le passage des consignes des partants aux entrants, sont très intéressés par mon périple. Ils s'assoient tous les deux en face de moi. Dans ces contrées reculées de l'Amérique dite profonde, le Français est aussi incongru qu'un Tibétain sur les Champs Élysées, con et bizarre.

Vers 14 heures 30, le ventre rond, je me décide tout de même à poursuivre mon chemin. Les nuages jouant à cache-cache avec l'affreux habituel, je « roulotte » tout en faisant digestion.

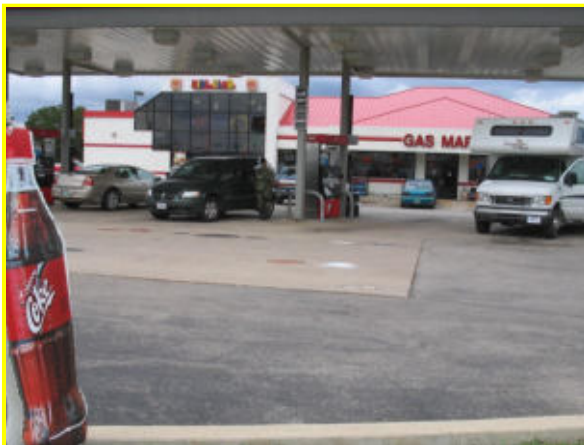
La route est calme et quasi déserte. Un léger vent chaud de face me contraint, pour ne pas peiner, à faire manœuvrer mon dérailleur. Je finis par me demander si je ne suis pas sur une piste désaffectée ou désertée par les routards, tellement le flux de la circulation est inexistant. Il m'arrive de passer plus d'un quart d'heure sans voir personne. Cela ne m'était encore jamais arrivé jus-qu'alors, ce qui prouve la profondeur de mon incursion dans le centre des États-Unis. Le vélo glisse sur l'asphalte avec comme accompagnement musical le battement des feuilles de maïs départ et d'autre de la chaussée, comme des focs de voiliers d'une forêt verte. Les moustiques, à défaut d'automobilistes, prennent mes yeux pour des pare-brise, ce qui n'est pas du plus agréables, surtout lorsque l'on n'a pas et pour cause d'essuie-glace.

Cette espèce de tranquillité m'incite à observer les alentours, me nourrissant du quotidien américain souvent curieux. Deux petites filles, emmêlées dans les ficelles ramassées au pied d'un mât, tentent de monter les couleurs au beau milieu d'une verte pelouse, sous le regard amusé d'un petit garçon muni d'une mitrailleuse en plastique sur le ventre.

Plus loin, trois bestioles, n'ayant pourtant rien à faire ensemble, se trouvent, ma foi, fort bien réunies à l'ombre d'une petite maison. Un chat, une chèvre, un chien. Quelques kilomètres passés, trois lamas me surprennent par leur présence, me toisent un peu comme un Anglais voyant passer le marchand de lait.

Cette route n° 9 finit son tracé dans cet état comme elle l'a commencé avec en haie d'honneur, si je puis dire, les maïs et les colzas.

À Bushnell, je prends un ravitaillement en jus d'orange et un cola consommé sur place.



Tout en buvant mon verre, je converse par petits bouts de mots avec le pompiste qui fait le plein d'une grosse Chevrolet. La mamie au volant lui tend royalement un chèque de 11 dollars. À quatre fois moins cher que chez nous, il ne faut pas s'étonner de l'absence de cyclistes sur les routes. Ils sautent généralement de la voiture sur la tondeuse, de la tondeuse à la voiture de golf, à tel point que je me demande vraiment à quel moment ils marchent à pied.

Je parcours ensuite trente kilomètres, ce qui fait que pour la journée, modeste, le déplacement a été de 70 bornes au total. Je fais ensuite halte sur une bande d'herbe où j'ai bien du mal à loger ma "guitoune" entre les trous et les bosses du terrain.

Blandinsville - 5 heures 30 - 23 juillet

Pour se laver les pieds avant de partir, je l'avais déjà expliqué, judicieuse coquetterie de voyageur, il suffit de marcher à côté du vélo sur cent mètres afin que les chaussettes et les chaussures à la main ne soient pas mouillés et que les pieds soient propres. Cette technique a le double avantage de vous nettoyer les arçons et d'éviter de vous mouiller les bas de chausse.

Ce matin, il ne fait pas froid. Une ombre me précède dès que le soleil me pousse dans le dos, ce qui m'évite de penser que je me suis trompé de direction. J'ai la curieuse impression de suivre un compagnon. À La Harpe, je suis enfin dans les derniers villages avant la fin de l'état.

À Dallas, petite bourgade au nom magique qui rappelle sa grande sœur, j'ai l'occasion de bavarder quelques instants avec Roger, ancien du débarquement de Normandie, qui me fait comprendre, à grand renfort de gestes, son rôle au large des côtes françaises d'Omaha Beach.

Au bout de la rue, la route fait un virage à angle droit mais, poussé par mon élan et par la curiosité, je vais tout droit, attiré par une grande masse d'eau. Je suis face au Mississippi. Large, immensément large. Je

m'assois sur le banc qui lui fait face, afin de goûter un moment privilégié devant ce mythique fleuve qui traverse les États-Unis.



Des milliers de Français l'ont descendu depuis Québec jusqu'à la Louisiane. Tantôt sur des bateaux de fortune, tantôt sur de plus grandes barques en rondins. Sur des centaines de kilomètres, les États-Unis sont partagés quasiment en deux entre l'Est et l'Ouest. Les piges de bois marquent les bancs de sable, permettant la navigation.

CHAPITRE IV

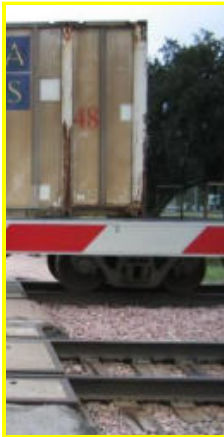
IL SUFFIT DE PASSER LE PONT

Le pont qui enjambe le Mississippi est à la fois ferroviaire et routier. De l'autre côté, c'est l'état de l'Iowa avec sa première ville principale, Fort Madison. La route n° 2, qui me semble la plus à même de remplacer la 9, me happe, longeant le fleuve ainsi que la voie ferrée.



À l'entrée de la ville, une superbe machine à vapeur noire étincelante, resplendit dans le matin ensoleillé, semblant être posée là, comme par magie. La gare de Fort Madison était extrêmement importante voilà un siècle. Depuis, la station est toujours là, mais comme dans tout le pays, depuis l'ère de l'automobile, les voyageurs se font rares. La ligne qui passe au travers de cette grosse bourgade s'appelle la Santa-Fe. Elle vient de Chicago au nord, descend sur Kansas City, s'en va tout au sud à Santa Fe au nouveau Mexique, puis pique plein ouest vers Los Angeles, remonte ensuite à San Francisco pour terminer son périple à Vancouver au Canada.

Je longe les quartiers bas jetant de temps à autre un regard sur la ville à flanc de coteau d'où émergent quelques églises parmi les maisons de briques ou de planches à deux étages. Parvenu à un carrefour, je m'arrête et déplie la carte afin de choisir la bonne direction. Un brave octogénaire vient alors spontanément à ma rescousse, pour me prodiguer ses conseils. Il se prénomme Paul et demeure juste à côté dans l'une de ces belles demeures de briques roses. Lorsqu'il remarque que je suis Français, il m'invite immédiatement à le suivre jusque chez lui. Sur la terrasse de sa maison, son épouse nous rejoint, portant une carafe d'eau où flottent quelques glaçons ainsi que deux verres.



Paul est aujourd'hui à la retraite, mais il fut conducteur de locomotive à la Compagnie Amtrak sur la justement célèbre ligne Santa Fe. Depuis bien des années, la vapeur a laissé place au puissant modèle à moteur diesel, mais néanmoins, dans sa jeunesse, il eut l'occasion de piloter ces drôles d'engins qui vous noircissent considérablement le visage à l'arrivée.

À présent, retraité, il coule des jours heureux, se donnant de l'oxygène grâce à une petite bombe qu'il tient toujours au fond de sa poche.

Il fut, après le débarquement, officier dans la Division Patton et, allez savoir pourquoi, puisque le hasard n'existe pas, fut blessé près de chez moi en France, à moins de vingt kilomètres du village où je n'étais pas encore né en 1944. En Lorraine, les combats avaient été fort difficiles à cette époque. Plus les alliés se rapprochaient de la stratégique Ligne Bleue des Vosges, plus les pertes étaient importantes de part et d'autre.

Après m'être désaltéré, je repris ma compagne de route, laissant sur le perron mes hôtes, tout émus d'avoir pu partager quelques instants avec un Français né sur le front de leur jeunesse.

Il n'était pas encore midi. Au motel, la chambre n'était pas encore disponible. Après avoir déposé mes bagages à la réception, je pris le chemin du restaurant avec un vélo extrêmement allégé qui me semblait voler littéralement sur la route.

Il ne m'est pas possible de visiter, en général, les sites et les musées, car le voyage durerait six mois. Mais compte tenu de l'avance, je décide tout de même, après déjeuner, de traverser la route pour me rendre au musée, dans les locaux de l'ancienne gare, juste en face.

La gardienne du lieu est une jeune maman, portant son bébé de quelques mois dans les bras. Elle fait office de responsable du Syndicat d'Initiative local. Elle est ravie d'accueillir un Français, d'autant que mes ancêtres, d'après elle, ont laissé quelques traces dans le passé. Des Québécois, lorsque ceux-ci étaient encore dans le giron de la mère patrie, ont eu l'occasion de s'unir à des Indiennes, après avoir descendu le fleuve sur des rafts, chargés de peaux et de fourrures. Un métissage s'est donc produit ici, avec des Sioux qui demeuraient dans cette région. Ces Français étaient accompagnés d'un frère Jésuite, ce qui donna de nombreux mariages officialisés par la Sainte Mère l'Eglise. Dans un lieu plus bas, sur le fleuve, l'endroit fut d'ailleurs baptisé Sainte Geneviève.

Pour la traduction, la serviable responsable du musée a trouvé Mary, accompagnée de sa fille Élisabeth et d'une amie française Cécile.

Aujourd'hui, c'est un jour de chance, car une reconstitution historique est présentée dans le fort attenant à la gare. Ce fort a été construit en 1808 et abandonné en 1813, le temps de dissuader les velléités françaises de s'installer à cet endroit.

De retour au musée, Madame Sallen propose que ce soir, à 17 heures, je l'accompagne à la messe car après, une petite collation est offerte pour clore l'année de catéchèse. J'accepte volontiers cette invitation.

Le prêtre, que l'on appelle Pastor, accueille les fidèles à l'entrée de l'église. Les vitraux qui laissent filtrer les rayons du soleil donnent à l'ensemble une douceur opaline. Le chœur est tapissé de couleurs douces, il y a de la moquette partout. Les peintures sont entretenues, le tout est d'une impeccable propreté. Ici, la poussière n'a pas, à l'évidence, le temps de se déposer.

Les enfants jouent un rôle important dans la célébration. Les flashes des appareils photos crépitent, les caméras tournent. Face au chœur, dos aux fidèles, ils écoutent attentivement le prêtre. Ce dernier dialoguant avec eux, ils répètent aux adultes la réponse que chacun d'entre eux confie à celui-ci à l'oreille. On rit souvent et les interventions sont chaudement applaudies. Je suis surpris par l'ambiance diamétralement opposée à la rigueur de nos célébrations à la française. Le Pastor se sert des enfants pour rebondir vers les adultes, les parents. Les enfants, en fait, servent de filtres communicateurs. La célébration est assez courte, je suis au côté de David, le mari de la responsable touristique qui tient toujours son bébé, accompagnés de leur autre fils Joseph.

Le sermon se borne à quelques explications techniques, puis tout le monde se retrouve de l'autre côté de la placette, dans une salle assez vaste où sont dressées des tables et dont la décoration a été conçue par les enfants.

Dans la file des affamés – de nourritures terrestres –, je me retrouve inséré entre David et le prêtre qui vient d'officier. Le Père Timothy Sheedy écoute David présenter le Français de passage en sa paroisse. En quelques mots, il comprend l'essentiel de ma mission. Le Pastor se retourne et, l'assiette dans une main, me pose l'autre sur le front entamant une prière visant à faciliter la suite de mon voyage au travers de son cher pays. Les couverts à la main, j'ai l'air un peu ridicule mais je ne doute cependant nullement de la conviction ni de l'efficacité de sa supplique. Je suis, à la file indienne, en direction des tables garnies, le prêtre qui précède David et son épouse. Comme c'est leur habitude, il mélange tout dans mon assiette en carton. Les fraises, les poireaux, les gâteaux, les saucisses. Tout cela étant à leur avis destiné à descendre au même endroit.

On me raccompagne au motel en voiture, c'est l'habituel échange des cartes de visites. Toutes les rencontres que j'ai faites jusqu'alors, ont été pour ce qui concerne la séparation, empreintes d'une chaleureuse émotion. On ne se connaît que depuis quelques heures, mais l'intensité des regards contre la barrière de la langue ne trompe pas, nous n'avons quasiment aucune chance de nous revoir un jour.

Les dictionnaires anglais et français sont rangés au fond des sacs, la poignée de main se charge de porter le message mieux qu'un long discours ; Good Luck.

Fort Madison - 11 heures - 24 juillet

Non ! je ne prends pas d'habitudes, mais je suis quelque peu en retard dans la rédaction de mon récit. Rentré en début de soirée hier, je m'octroie un peu de temps dans cette matinée pour mettre au clair les jours précédents.

Dehors, le temps est grisâtre et vers 10 heures il se met à pleuvoir. Je peux donc demeurer dans la chambre jusqu'à l'avant midi, j'en profite pour enregistrer sur mon magnétophone les pages noircies de ce matin couvert.

Je jette en même temps un coup d'œil sur la carte achetée dans ce nouvel État ce matin, étalée sur le lit.

La route traverse l'Iowa quasiment en longeant la frontière de l'état du Missouri. La grande direction est à présent Omaha, tout là-bas à l'autre bout de l'état. Mon passage à Omaha n'était pas nécessaire, mais répondait en fait à l'obligation commémorative du cinquantième anniversaire du débarquement en Normandie. Lorsque je serai là-bas, à l'autre bout de cette carte, je serai à moitié chemin avec Los Angeles en ligne de mire. Arrivé à ce point, la route parcourue sera plus importante que celle restant à parcourir.

Il suffit de passer le pont – comme disait le vieux Georges – pour se tromper. En effet, me voilà descendu trop au Sud, le long de la rivière Missouri, ratant à l'occasion la route n° 2 sur ma droite. À la vitesse où je circule, j'ai bien le temps de voir les panneaux à l'avance et donc, je suis en rogne contre moi, me répétant sans cesse à chaque tour de pédales ; quel con ! Afin de réparer l'erreur, je prends quelques routes dites raccourcies, qui m'entraînent dans des contrées aussi fleuries que perdues.



Tombé sur une sorte de route en réfection, abandonnée depuis longtemps par ses ouvriers, je dois marcher à côté du vélo pour ne pas glisser sur les cailloux et chuter immanquablement. Elle suit l'ancienne piste

des pionniers qui s'aventuraient alors vers l'Ouest. Cheminant à côté de ma bécane, je passe près d'une maison en bois où le propriétaire est planté devant la porte. Il répond à mon salut d'une main paresseuse qui n'a pas dû monter plus de deux centimètres dans les airs. Il y a devant chez lui, à moitié envahies par les hautes herbes, une demi-douzaine de voitures datant des années 60, où il a dû commencer à conduire, aux années 80, où son permis a dû lui être retiré. Nostalgie étant, elles sont rangées là, couvrant vingt années de construction automobile américaine. De l'autre côté de la maison, sous les mêmes hautes herbes, se trouve alignée l'explication de la faune extrêmement importante. Une douzaine de tondeuses, dont on ne peut apercevoir que le haut des poignées, trône à travers ce qui fut un gazon. D'année en année, il a sans doute acheté le magasin et faute de pièces détachées, il attend l'hiver pour foutre le feu à l'ensemble. Lorsque je parviens tout de même à rejoindre cette route n° 2 introuvable à Farmington, il est 13 heures 30, j'ai parcouru dans mon raccourci trois fois plus de distance que cette belle route où on lit : Fort Madison 9 kilomètres.

Un petit restaurant étant ouvert, tout près du pont qui enjambe la rivière des moines, je m'y installe une bonne heure.



L'après-midi m'offre la découverte de ce nouvel État. Il suffit en effet de passer le pont pour constater que de l'autre côté du Mississippi ça n'a absolument rien à voir en ce qui concerne le paysage.

Sur quarante kilomètres, je découvre des pâturages oubliés, des vaines pâtures, comme l'on dit chez nous, des arbustes qui poussent un peu partout de-ci de-là. Il y a aussi de petits bois, des bosquets, mais pas de cultures. Quelques vaches et quelques bœufs flânent nonchalamment dans les prairies qui semblent abandonnées. Il y a parfois aussi une porcherie, avec ses porcs noirs mais pas en raison de leur couleur,

mais par la saleté dans laquelle ils se baignent heureux. On cherche désespérément le rose, pour imaginer la tranche de jambon. Peu de fermes, les maisons de fermiers sont ici en piètre état, certaines menacent de tomber en ruines. Nous ne sommes plus du tout sur les terres riches et cultivées de l'Illinois

West Grove - 6 heures 45 - 25 juillet

Après cinq ou six kilomètres, je fais arrêt à Centerville, dans une station essence. Le ravitaillement est habituel, un verre d'orange au-quel je me permets d'ajouter deux cookies. Depuis mon départ, je me suis vite rendu compte que les petits garages attenants aux stations-services se sont tous transformés en minimarket, sorte d'épicerie où l'on peut trouver café, tabac, presse, boissons et victuailles d'urgence ou de dépannage. Les voitures fonctionnant de mieux en mieux, les petits garagistes ont disparu progressivement, laissant place à ces rentables garde-manger, installés à l'emplacement même du lieu de réparation des voitures. Selon la fréquence de passage des fermiers, le mini-drugstore est plus ou moins important. On y sert toujours de l'essence, ce qui en fait un passage obligé.

Voilà un certain nombre de jours que je remarque dans ces petits lieux de restauration des farmers et leurs dames, en semaine, déjeunant tranquillement et probablement pas très loin de leurs habituels lieux de vie. Nous sommes en fait dans une période d'attente. Les machines sont graissées, huilées, les fers affûtés, les tracteurs révisés. Tout est prêt pour les grandes récoltes.

Le fermier s'ennuie un peu en ce moment. Il tond deux ou trois fois sa pelouse, coupe l'herbe aux abords des chemins et des routes et attend patiemment. Quelquefois, il descend au chef-lieu de county se faire prendre dans une embuscade et rentre trois heures plus tard, avec une poignée de boulons, alibis achetés à la quincaillerie, mais la langue bien chargée.

La fermière fait la soupe à la grimace, alors que la vraie fume dans la soupière. Ce soir, chapelle blanche pour tout le monde, sans extra.

Après une nuit à la dure, sous ma toile, c'est aujourd'hui la journée motel. Faute de place à Corydon, il faut s'en taper trente-cinq pour espérer trouver un gîte dans le prochain bourg.

J'en profite, avant de reprendre la route, pour faire la lessive habituelle, sous-vêtements, chaussettes en six exemplaires. Les machines à sécher me permettent de me remettre en selle, un peu fâché de chausser les pédales. Le voyage, c'est pas toujours la joie.

Au gros village de Léon, je trouve le motel peu cher, tenu, une fois n'est pas coutume, par un Indien du pays. Celui-ci est décoré d'un totem à l'entrée, très bien entretenu, avec des masques de leur traditionnelle tribu accrochés aux parois de l'office. Ces propriétaires indiens sont d'une gentillesse qui change de la sympathie toute commerciale habituellement rencontrée dans ce genre d'endroit.

Léon - 6 heures 45 - 26 juillet

Malgré l'accueil de ces braves gens, la nuit dans un bon lit, les premiers coups de pédales offrent une résistance inattendue. Est-ce une fatigue accumulée ? Un moral en baisse ? Un plafond météorologiquement assez bas ? Je ne le sais ! Mais la manipulation du dérailleur ne trompe pas.

Depuis le passage du Mississippi, le vent a changé de direction, venant auparavant du sud-ouest, il souffle à présent du nord-ouest. Le frein qu'il occasionne est le même, mais la température est sensiblement plus basse.

Tout ceci me contraint à sortir la chemise à manches longues et supporter aisément le port du pull over. Je pédale donc ce matin au travers de ces friches découvertes à l'entrée de l'Iowa avec des villages à présent éloignés de quinze à vingt kilomètres les uns des autres.

Le rêve de cette nuit me conduit à fredonner une chanson de Serge Reggiani : – Je bois, aux femmes que je n'ai pas aimées, aux enfants que je n'ai pas eus. Dans mes songes, il y avait du bourgogne, du saucisson et une femme inconnue. Je tiens peut-être là l'explication de mes difficultés cyclo-touristiques de ce matin. Je quitte les bords tristes du Missouri pour remonter légèrement au nord afin de prendre peu à peu la direction d'Omaha. Des routes qui n'existent pas sur ma carte à d'autres qui surgissent avec des numéros fantaisistes, la sévère « courette » m'entraîne dans un endroit perdu où le distributeur à boissons est de plus en panne.



De vicinales en chemins creux, je finis tout de même par poser le pied tout près de Corning, où mon installation pour la nuit est toute trouvée. Cinq ou six balles de paille serviront de paravent, tout près de la route très peu fréquentée.

Corning - 6 heures 40 - 27 juillet

À l'entrée de la ville qui se présente à moi, je prends le premier café au lait depuis près d'un mois. Tout est à la disposition du consommateur ici, dans cette station-service. Micro-ondes, café chaud, cake. Appuyé sur mon randonneur, je descends assez vite ce petit et maigre déjeuner, puis je reprends la voie avec les mêmes difficultés que la veille. Cette fois, le vent froid me contraint à sortir le caleçon. Je n'ai que quarante-quatre kilomètres à faire, mais les cent vingt d'hier sont encore présents dans mes jambes.

Je crois en fait qu'avec un mois de vélo dans les mollets, et une alimentation ultra légère, la fatigue ne peut s'effacer en une nuit. À plus de quarante ans, la récupération est à l'évidence moins rapide qu'à vingt. La fatigue, qui plus est, n'est pas seule en cause, on pédale aussi avec sa tête. Le soir, en attendant la chute du soleil, on bâtit des châteaux en Californie que l'on finit par démonter le lendemain.

Alors que je m'étais arrêté un instant, un cycliste local, équipé comme un coureur du tour de France, s'arrête à ma hauteur. L'homme n'est plus très jeune, grand comme un Hollandais et fin comme un pistard. Sa bicyclette est d'une légèreté extraordinaire et, à une main, il ne parvient pas à décoller la mienne. A l'aide de mon dictionnaire de traduction, je tente une conversation avec Donohue, c'est son nom, et on

parle accessoires, itinéraire et je ne sais plus quoi. Après ce court intermède, je le vois s'enfuir avec une rapidité déconcertante, me laissant quasiment sur place avec mes 50 kilos de ferraille et de bagages.

La signalisation routière est tellement aléatoire en Amérique profonde, que j'en suis arrivé à inventer des moyens de savoir à quel moment je m'approche d'une grosse bourgade. En effet, les gobelets, bouteilles et boîtes sont tout simplement balancés après usage sur le bas-côté de la chaussée. De gros ploucs jettent après consommation leurs emballages, sans précaution pour l'environnement. Comme ils mangent très vite, j'en déduis qu'il n'y a plus beaucoup de kilomètres avant les stations distributrices et donc par déduction avant la ville.

Un second élément est avertisseur pour moi de l'approche d'une agglomération : les châteaux d'eau que l'on découvre sur les hauteurs et qui sont curieusement toujours peints en bleu très pâle, ou alors très sale, ce qui revient au même sur le plan esthétique.

Et un élément supplémentaire, les bus scolaires...



À Red Oak, les hôtels à l'américaine sont légion. Pas moyen de mettre la main sur ces baraques à bon marché qui constituent mon étape habituelle, en principe un jour sur deux. Ayant fait le tour des points cardinaux qui forment la banlieue de cette petite cité, je pénètre au centre-ville afin de me renseigner. Je retrouve mon cycliste de tout à l'heure à qui j'explique la situation. Il me conduit alors au Syndicat d'Initiative local, afin de chercher le précieux logement.

Une demi-heure plus tard, la solution m'est apportée par la présence de Faye qui vient se garer devant l'agence. Faute de lieu d'hébergement, on m'a trouvé une famille d'accueil pour la nuit. Ainsi, me voilà parti à la suite de mon hôtesse, à travers les résidences assez cossues, dans un parc bien entretenu sur les hauteurs de la ville.

Je rencontre là-haut Larry son mari, il est midi et j'arrive juste pour le déjeuner. Le couple qui m'accueille ne parle pas un mot de français. Aidé de mon habituel manuel, nous faisons connaissance.

Après l'opération ventre garni, on me fait monter une journaliste locale pour prendre une photo et prépare le papier d'usage. Jane, qui parle un peu français, reliquat de ses anciennes études, se joint à la petite équipe. À l'heure du thé, nous sommes réunis dans la salle à manger de Faye et Larry. Là, j'explique plus

facilement mon projet. Ma traductrice ne peut rester hélas bien longtemps, car sa fille atteinte d'une angine l'attend à quelques maisons de là.

Bicyclist Guy Gauthier of France stopped in Red Oak July 27 during his cross-country tour of the United States.

CYCLIST PEDALING HIS WAY ACROSS THE UNITED STATES

Story and photo by Jo Elwood of The Red Oak Express

A three-month bicycle journey across the USA brought Guy Gauthier, 45, of Nancy, France to Red Oak for an overnight stay July 27.

Larry and Faye Brandsetter were hosts and Jean Webb provided interpretive talents, since Gauthier speaks little English.

Gauthier's purposes (and challenges) during the long ride which started July 1 in Wilmington, Del., and is to conclude in Los Angeles, Calif., are three-fold.

(1) He is improving himself physically.

(2) He is gathering material for a book.

(3) He is expressing thanks to the USA.

Covering thousands of miles via a two-wheeler is, by nature, physically demanding. Add the weight of the baggage and necessities he carries with him and the physical demand heightens.

One concern expressed by Gauthier about the remainder of his trip after departure from Red Oak centers on travel across the desert prior to reaching Los Angeles. He hopes to have enough drinking water aboard as he pedals his way through the arid area.

Guy spends every other night in a tent on some kind property owner's lawn. The other nights he spends in a motel, bed and breakfast or with host families such as the Brandsetters.

During his bicycling, Gauthier keeps a log for the book he plans to write. He is also recording his journey in the form of many photographs.

His book will be called "Go West".

The third purpose for his ride, the expression of thanks, surrounds all the USA has done to assist France during and after WW II. His father was killed in the war.

Teaching is Gauthier's vocation in France. He is an instructor in an orphanage, where he said, children have experienced problems such as drug abuse. He is the father of two daughters.

Après le repas que nous prîmes debout, dans la cuisine, accompagné d'un excellent vin rouge de Californie, Larry m'emmène faire un tour dans sa grosse limousine, histoire de visiter les environs.

Nous avons débusqué quelques canards, un héron, pendant que le soleil écrasait les maïs. L'auto-radio distillait pendant ce temps une musique de Frédéric Chopin. J'arrive même à faire rire Larry, lui donnant mon point de vue sur la politique aux USA. La bagarre pour moi se résume par l'opposition toute relative des démocrates et des républicains que je qualifie de blanc bonnet et bonnet blanc. Pendant que la grosse Dodge ondule sur les petites routes qui enserrent la ville, je pense à ce voyage, à ces rencontres et ces petits moments de bonheur, après lesquels on court sans cesse et puis que l'on finit par dépasser. Ces deux jours-ci m'ont amené à me demander ce que je fais sur cette route, perdu au centre des États-Unis. Courir après je ne sais quoi ! où se situe l'utile et l'inutile, le challenge et la folie ?

Red Oak - 6 heures 15 - 28 juillet

Malgré l'excellent confort et l'environnement familial de mon abri, je fus réveillé à 4 heures du matin. Après avoir rempli les sacs doucement pour ne pas éveiller la maisonnée, je sors par l'arrière afin de reprendre mon vélo rangé dans le garage. La porte s'ouvre avant que j'actionne l'interrupteur, par Larry éveillé, venant me saluer. Il est là, planté dans ses claquettes, souriant, la conscience apaisée d'avoir pu rendre service. Une poignée de main vigoureuse me donne l'impulsion nécessaire pour dégringoler vers ma route abandonnée la veille.



La direction est à présent Omaha mais, pour la troisième fois de suite, je me perds, je ne prends pas la bonne route et me retrouve bien trop au sud. Je dois emprunter plusieurs petites routes pour me retrouver à la jonction dite du Pacifique. Il est presque treize heures, je n'ai parcouru que trente malheureux kilomètres, zigzaguant autour de la route principale.

Le drôle d'endroit qui ressemble à un restaurant garni d'une vieille pompe à essence est pour le moins insolite. La baraque, faite de bois, d'anciens bardages et de ciment mal coffré, tient debout par une sorte de miracle de la construction. Le parking du drôle de lieu est creusé par l'érosion, il y a d'énormes trous où pourraient barboter une douzaine de beaux canards.



Dès que l'on franchit la porte, une caisse enserrée dans un bric-à-brac invraisemblable est tenue par une mamie bienveillante. À droite, c'est la salle de restaurant pourvue d'une bonne douzaine de tables où déjeunent quelques couples de fermiers, deux veuves et un vieux. Une jeune fille, presque blonde, déambule entre les consommateurs pour apporter les commandes qu'un chef bien gros dans son tablier

blanc a rapidement confectionnées là-bas, tout au fond, dans sa cuisine. Cinq distributeurs dont trois sont en panne associent leur ronronnement à la petite troupe restauratrice. Je commande un steak et des frites. Classique me direz vous ! mais lorsqu'il n'y a rien d'écrit sur les ardoises et que les cartes sont inexistantes, on ne prend aucun risque.

Pendant que mon désir prend forme au fond de la cuisine, je regarde autour de moi la décoration hallucinante. Tout d'abord le piano, avec la méthode datant d'Abraham Lincoln posée sur son pupitre et qui sert aussi de buffet. Au-dessus, sur des étagères qui rehaussent le tout, sont entreposées des « bricoleries ». Deux chats en plâtre échappent à la poussière, protégés par une étagère et au milieu, dans son cadre en bois, le héros de la maison, le chef, lorsqu'il avait vingt ans, en sous-officier de l'US Air Force. Tout en haut, près du plafond, sont alignées des bouteilles de vin, de whisky et de champagne, preuve qu'avant les colas on servait des boissons civilisées pour les hommes.

Dans un encadrement de fortune, muni d'un verre, on a placé la page du journal avec la patronne en gros plan sous ce titre : Chez Suzy Richardson, sur la route de Barthett. Le journaliste, auteur de l'article, a sans doute déniché ce lieu par hasard lors d'une panne d'essence impromptue.

Ça y est, mon plat arrive. C'est le cas de le dire, car on mange directement dedans. Il déborde de frites, faites maison par une grand-mère centenaire que l'on doit cacher dans l'arrière-cuisine. Gorgées d'huile, elles ont quelques épiluchures en décoration involontaire, ce qui donne à l'ensemble une couleur locale. La viande se cache sous une tranche de pain de mie, c'est une sorte de bœuf bouilli.

L'endroit est plus que pittoresque, je dirais plutôt typique. C'est une sorte de boui-boui du Cantal français, lorsque celui-ci n'était pas encore un département. La différence étant ce murmure dans le tintement des fourchettes, ce dialogue de fermiers qui parlent de fermes, de fermages, de fermeture.

Pour trois dollars et demi, je rends l'assiette-plat propre à resservir de suite, boisson, service et café compris.

En sortant, un chien boiteux, poursuivi par une centaine de mouches, vient me donner trois coups de langue sur le mollet. Je pousse mon vélo entre les trous, tout en jetant un œil du côté gauche à une baraque penchée et un escalier ne trouvant pas de volontaire pour aller fermer la porte, là-haut, ouverte depuis très longtemps sans doute. En m'échappant, je lance un dernier regard à l'arrière de la cambuse qui est encore pire que la façade. Les friches font en quelque sorte force de loi.

Je crois qu'il faut prendre le voyage de manière philosophique. Déposer du positif un peu partout, ce qui n'est pas toujours facile ou commode, mais cependant nécessaire. – Ce qui est fait n'est plus à faire –, disait Gilbert Bécaud, – ce qui n'est plus n'est plus à prendre –, ce qui reste c'est l'avenir qui le dira.

De grands poètes de la route, de l'aventure, sont passés avant ma modeste personne et le jet de cette plume quotidienne : Steinbeck évoque le bruit d'un moteur qui chauffe ou celui d'un cheval qui martèle le pavé. Un frisson dit-il, la bouche qui s'assèche, les yeux tournés vers le vague, l'estomac qui se tord. Saint John de Crèvecoeur quant à lui, à la fin du XVIIIème siècle, évoque l'heure du départ : Je vois les retrouvailles, dépouillé de son arsenal de lois, de cotes et de contradictions.

Emerson écrit la prose de l'homme sage, qui reste chez lui, l'âme n'étant pas voyageuse, d'après lui, par nature.

Jacques Brel, en retraite aux Marquises, disait en substance : que ceux qui ne vont pas voir ont raison, mais que lui il allait voir.

Whitman s'envole dans une réflexion qui le conduit à Jésus, qui aurait pu dire, il y a deux mille ans sur les bords du Lac de Tibériade : Je crois que tous les faits héroïques sont décidés sous l'immensité du ciel. Je

crois que moi-même je pourrais m'arrêter et accomplir des miracles. Je crois que tout ce que je rencontrerai sur la route, je l'aimerai, quiconque m'apercevra ne pourra que m'aimer.

Dois-je croire que les milliers de mains qui se lèvent dans les voitures qui me croisent ou qui me doublent, que les coups de klaxon, sont autant de marques d'amour de son prochain ? J'avoue que je me suis longtemps posé la question. Pourquoi tous ces gens me saluent-ils ? Acclament-ils un exploit sportif ? Saluent-ils l'effort humain ? Ou disent-ils simplement bonjour ! Ne sont-ils pas seulement surpris devant cet homme, seul sur la route dépourvue de cyclistes ! Je n'aurai sans doute jamais la réponse. Il est vrai que je n'ai croisé que deux vélos depuis mon départ de New-York. Finalement, l'insolite est peut-être simplement ma présence. Je suis plus circonspect sur l'aventure des motards, que je rencontre souvent, très confortablement assis sur leurs engins à moteur ultra-puissant. Ils mettent une semaine pour traverser les États-Unis, ou prennent la célèbre route 66 qui va de Chicago à Los Angeles. Cela n'a, en effet, rien à voir avec mon échappée, aléatoire, fatigante, pleine d'imprévu. Mon voyage est tout autre, il est souffrance, obligation d'aller de l'avant, de ne pas se retourner, de ne rester que quelques heures avec les rencontres parfois attachantes. La bicyclette ne supporte pas l'arrêt prolongé. Les muscles doivent toujours être sans cesse en mouvement, pour que la souffrance de chaque jour demeure supportable.

Le motel qui sera mon étape est en banlieue d'Omaha. Je l'atteins vers quinze heures. C'est un gros établissement de plus de cent chambres, avec des tarifs plus élevés. La journée d'hier ne m'ayant strictement rien coûté, chez Larry et Faye, je ne fais donc aucune difficulté à lâcher la monnaie.

Aujourd'hui, d'ailleurs, n'est pas à double titre un jour ordinaire. D'une part, je suis à la moitié du voyage et, d'autre part, cela fait un mois aujourd'hui que je quittais la France.

À partir de ce jour, je descends doucement vers le Pacifique. Ce soir, dans ma chambre, seul, je vais faire la fête. Les ingrédients nécessaires à une beuverie solitaire sont posés sur la table de la chambre. Un litre de bière et une pizza. J'ai parlé longtemps à ma noire compagne posée en face de mon lit. La bécane n'ayant pas dit un mot, j'ai parlé pour elle. La bière et la fatigue aidant, je me suis endormi les lampes allumées.

Au matin, deux tasses de café bien chaud eurent toutes les peines du monde à me remettre sur pieds. La bière devait afficher les 9 degrés d'alcool.

Bellevue-Omaha - 8 heures 30 - 29 juillet

L'office du motel est pourvu d'un télécopieur. Pendant l'attente d'un journaliste local, j'envoie sur le vieux continent un fax de présence. En retour, les nouvelles ne sont pas séduisantes. Le bureau avec qui je reste en contact à Nancy, me signale à mots couverts, mais néanmoins pressants, une anomalie sur mon compte bancaire. En fait, le compte est inexplicablement poreux et la carte bancaire va dans quelques jours devenir obsolète.

Les banquiers sont tous les mêmes. Pourvus d'un brillant sens logique, ils font les yeux doux aux rentrées, demeurant bienvenues, mais s'affolent au découvert subit. Tapis rouge quand ça va, liste rouge quand ça cloche. Être employé de banque est un métier, il leur arrive même, à ces personnes, de se retrouver le samedi soir autour d'un barbecue avec des amis. On les surprend parfois en train de rire. Drôles de gens, comme les chiens, ça lèche mais ça peut mordre aussi.

Sans carte bancaire, pas moyen de retirer du liquide. Sans argent, il est impossible ici, aux États-Unis, de survivre. Là-bas, en France, mon banquier semble s'en fiche éperdument.

Bellevue est la banlieue d'Omaha comme Champigny est celle de Paris. Je n'ai que quelques kilomètres à faire pour m'y rendre. Mais auparavant, je reçois mon journaliste de la gazette locale. Mêmes questions, même surprise, même photo souriante à côté du vélo.

Mon tâcheron de service m'informe qu'il reste encore ici huit rescapés de la bataille d'Omaha.

Eugene Curtin / Bellevue Leader

Guy Gauthier is bicycling from New York to L.A. He said his family thinks the trip is "a little crazy", but the trip is for business as well as pleasure.

PEDALLING ACROSS U.S. GIVES TOURIST A BOOK

Frenchman Guy Gauthier checked out of the American Family Inn on U.S. Highway 75 Friday afternoon.

His destination was Los Angeles, but he didn't head for Eppley Airfield, or even for his car.

Instead, he got on his bicycle and headed for York, the next stop in his long, 5,000-mile bicycle journey across the United States.

Gauthier, 44, said his journey will honor the Americans who helped liberate his country during the Normandy invasion 50 years ago, and will help him put together a photographic travel book for a French publishing house.

His trek began in New York City July 1 and is expected to conclude Sept. 30 in Los Angeles. He will pass through Ohio, Indiana, Illinois, Iowa, Nebraska, Colorado, Utah and Nevada.

Le 6 juin 1944, ce n'était plus la guerre, c'était la fête à Nogent, où l'on tire les hommes comme on tire les pipes à tous les coups. Simplement, il y a cinquante ans, il s'agissait de jeunes hommes débarquant de péniches mouvantes dans les eaux froides de l'Atlantique. Ils s'étaient préparés depuis bien des mois aux États-Unis d'abord, puis en Angleterre ensuite, mais l'histoire les attendait sur une plage de la malchance. La mer qui les avait amenés à bon port, sans port, refusait de les reprendre. Ces grands enfants restaient là, gonflés par les vagues, dans leurs vêtements trop amples.

J'obtins quelques précisions de mon gratte-papier local sur le choix d'Omaha comme nom d'une des plages du débarquement. Un Général, né dans cette ville, aurait participé à la préparation du Jour J avec Eisenhower. Il proposa tout naturellement Omaha qui devint cette fameuse plage de Normandie qui prit ensuite chez nous en France, le nom d'Omaha-Beach.

CHAPITRE V

LONG WAY

En sortant d'Omaha, désormais entrée dans notre histoire, je pédalais comme un cyclo-pro sur les Champs-Élysées, je me sens comme poussé en avant par je ne sais quelle force invisible. Ma pédale se décroche brusquement et tombe sur la chaussée. Allons bon ! Je n'avais encore rien eu de grave depuis New York, mais cette fois, l'affaire paraît sérieuse.

Arrêté dans une station-essence, qui se trouve à proximité, les mécanos abandonnent leur grosse limousine et me font remarquer que le pas de vis où se trouve fixée la pédale est passablement usé, qu'il n'y a plus que quelques filets pour tenir. Ils me donnent néanmoins le tour de clé nécessaire à mon départ, je lâche un maigre dollar, puis je repars sur cette sortie de ville qui décidément n'arrête pas d'en sortir.

Le retard pris en milieu de journée, les incidents et la longueur de cette grosse cité m'obligent à passer la nuit à seulement 35 km à l'ouest.

Wahoo - 6 heures 55 - 30 Juillet

Je quitte le chemin sur lequel je m'étais éloigné un peu pour dormir et je reviens à la route provisoirement abandonnée la veille. À peine une centaine de mètres parcourus sur la belle chaussée, je surprends sur mon itinéraire, à l'arrêt, cinq cyclistes en balade, quatre femmes et un homme en pleine conversation. Visiblement l'homme est en colère. Il est en train de rédiger quelques lignes sur un morceau de papier qu'il glisse ensuite dans la boîte aux lettres de la belle maison située au fond, là-bas.

Il venait tout juste de se faire mordre par l'un des deux chiens qui nous observaient sagement couchés dans la pelouse. À quelques minutes près, c'était mon pied qu'il prenait pour casse-croûte.

Le garçon n'est pas content du tout. Il me laisse voir sa cheville mordillée par l'animal. Le groupe de filles casquées me fait remarquer que je ne porte pas le précieux accessoire sur la tête. Je m'empresse de souligner qu'à la vitesse où je roule je ne risque pas grand-chose et que le port du casque n'est pas nécessaire. S'il y avait une protection à prévoir, ce serait du côté des chevilles plutôt qu'elle se situerait.

Derrière le Mississippi, décidément tout change. Le long de la rivière Missouri, l'environnement est assez pauvre. À présent, nous montons en altitude vers le Nebraska et les cultures sont moins avancées.

Afin de rattraper le temps perdu, compte tenu du climat un peu frisquet, je décide de rouler toute la journée, record battu ! Cent trente-trois kilomètres, ce qui en soi est une performance avec une bécane de cinquante kilos et un vent de Pacifique qui ne joue pas le pousse-pousse dans le dos. Après un mois sur le vélo, les muscles se sont reformés, les chairs endurcies, la manipulation du dérailleur, enrichie par les 2 500 km déjà parcourus.

Je rentrais dans York à 19 h 30.

York - 9 heures - 31 Juillet

La route est encore longue. On me le rappelle assez souvent lorsque je précise la ville d'arrivée : Los Angeles. La réaction se temporise un peu lorsque mes interlocuteurs fugitifs apprennent que je viens de New York. Long way me répondent-ils avec un Oh ! exclamatif et un good luck amical.

Nous sommes en plein cœur des États-Unis, la plupart des gens, des ouvriers, des fermiers, des commerçants ne sont jamais allés dans ces grandes villes de la Côte Est ou celles de la Côte Ouest. C'est un peu comme chez nous, confessons-le, tout le monde connaît Lourdes, mais qui y est allé ?



À Lourdes, le bon père Jaurès ne s'y était certainement pas rendu. Ce républicain quelque peu anti-clérical sur les bords et socialiste au milieu, y avait toujours préféré les hommes à celui qu'ils adoraient. Ce matin, j'aurais bien donné une fortune pour humer une tasse de café dans laquelle j'aurais plongé le morceau pointu de la lune que forme un croissant. Mais voilà, ici, pas de pain, pas de croissant, et les cafés ne sont pas des expressos, mais des espèces de jus de chique au travers desquels on voit le fond de la tasse.

Le 31 Juillet 1914, on assassinait le père du peuple, il y a 80 ans aujourd'hui. – Pourquoi ont-ils tué Jaurès ? – chantait Brel. Pourquoi ? Éviter la guerre, peut-être pas, mais quelques mois de transactions lui auraient peut-être permis de faire rentrer les belligérants derrière leur frontière. Les plaques typographiques étaient déjà composées, les affiches s'entassaient dans des centaines d'imprimeries à travers le pays. Les responsables politiques, ainsi que les états-majors n'avaient nulle envie d'en faire des cornets à frites. Le Général Boulanger et l'écrivain Maurice Barrès avaient fini par l'emporter. Quand le

sabre et la plume coïncident, il n'y a plus qu'à prier. Quelques discours cocardiers et patriotiques à l'Assemblée, repris dans les journaux de Paris et de province, réussirent à galvaniser une jeunesse prête à en découdre avec les locataires de l'Alsace et de la Moselle.

Aujourd'hui, il y aura du monde au bar du croissant. Quatre-vingts années et quatre guerres nous auront-elles transformés en militants d'Amnesty International, en pacifistes, en hommes de bonne volonté ? Beyrouth, Sarajevo et Kigali prouvent que non. Le bon père Jaurès est parti avant le lever de rideau. Il ne verra pas l'insoutenable, son bourreau lui aura au moins rendu ce service.

Ma montée vers un nord tout relatif, est achevée avec l'étape d'Omaha. À présent, je grimpe sur la nationale 6 qui va, si tout va bien, me conduire à l'autre bout de l'état, tout là-bas.

À Fairmont, une intersection très importante joue la symphonie de la rose des vents. Il n'est pas l'heure du déjeuner, de ce fameux repas unique, mais plutôt que de poursuivre sur une incertaine route dépourvue de restaurants, je décide de rester là, sur cette aire de repos relativement vaste et ombragée. Comme l'on dit chez nous, il vaut mieux tenir que courir.

À quelques centaines de mètres de cette intersection en forme de points cardinaux, se trouve un restaurant. J'avais simplement oublié que l'on était dimanche. Malgré l'heure précédant le coup de feu de midi, le food est complet. Sortant les mamies boudinées dans leurs robes légères, les vétérans du comté se sont donné rendez-vous là après la célébration religieuse de leurs églises respectives. En fait, les vieux sont les mêmes ici ou en France, ils sont toujours dans les magasins aux heures de midi et dans les restaurants pressés, pour rien, mais pressés tout de même, d'aller faire rugir leur huit cylindres à 90 kilomètres à l'heure sur l'asphalte d'une autoroute ensoleillée. Ils pourraient se rendre au restaurant un jeudi, un soir, mais non c'est un dimanche à 11 heures 30. Heureusement pour moi, les personnes âgées ou les jeunes mangent très vite. Les tables, occupées lorsque je suis rentré, se vident pour faire place à d'autres, qui surgissent dans la même tenue légère pour madame et la même chemisette blanche à manches courtes pour monsieur.

Avant de décider de passer en caisse, les deux couples installés en face de ma table et arrivés un bon quart d'heure après moi, sont déjà dehors. Pressés comme leurs enfants le sont, ils vont avaler deux cents bornes, histoire de ne pas rentrer sans avoir fait tourner le compteur, la route pour la route.

Le réceptionniste au comptoir joue l'impatient avec ma fiche de repas. Je ne vais pas le faire attendre plus longtemps, je sors pour rejoindre paisiblement mon aire de repos repérée tout à l'heure.

Bien mangé, bien bu, encore que le vin et la bière en soient exclus, merci petit Jésus. Je pensais tout à l'heure qu'il y aurait peut-être là quelques clients du repas dominical, mais le lieu est aussi désert qu'il y a deux heures. On comprend aisément pourquoi les pouvoirs publics à l'évidence ne souhaitent pas en construire davantage. Les toilettes sont dans un état épouvantable, confirmant par la présence des araignées, l'assiduité de la fréquentation.

Au-dessus de ma tête, ça roule dans toutes les directions, aucun client ne semble disposé à me tenir compagnie.



Assis à une table, je réfléchis aux perturbations possibles dues à mon incident bancaire détecté avant-hier. Il me faut limiter autant que faire se peut les dépenses. Les motels utilisés un jour sur deux sont évidemment des parts importantes dans le budget dépenses. Ils sont néanmoins indispensables pour le confort du sommeil et de la toilette. C'est de plus, pendant quelques heures, une sorte de chez soi où l'on peut se laisser aller tout à son aise.

Je vais tout de même, par précaution, limiter les petites gâteries désaltérantes, en ne conservant qu'un seul repas et encore peu cher, à midi. S'il s'avérait que l'aventure financière aléatoire devait se poursuivre, le toit protecteur pourrait devenir un jour sur trois, voire un jour sur quatre, le repos compensateur. Ma santé physique et psychologique ne me semble pas altérée, mais je commence tout de même à percevoir dans les miroirs des motels l'alignement de mes côtes. Je ne les avais pas vu poindre sous ma peau depuis au moins une bonne trentaine d'années. Lors de mon passage sur l'autre moitié des États-Unis, une inquiétude due à mon ignorance totale du terrain me laisse penser que je vais tout de même dans la direction des difficultés.

soleil, Colorado, désert, Californie, tous ces mots me laissent quelque peu circonspect. Si la route est dépourvue de cyclistes ou de randonneurs, elle l'est aussi d'auto-stoppeurs. Ici, aux États, on roule en voiture ou bien on reste à la maison. Les autocars jaunes marqués du sceau des écoles circulent encore, mais beaucoup moins nombreux. Les universités accueillent, comme chez nous en France, des étudiants étrangers ou des universitaires du troisième âge. À partir de la mi-juillet, les super-marchés proposent déjà les fournitures scolaires. Selon les États, de mai à septembre, les fermetures et les réouvertures se font de manière fédérale.

Tout près d'une maison abandonnée, un beau tapis d'herbe mi-haute était à peine couché par les roues d'un tracteur. En ce dimanche soir, les quelques dizaines de mètres qui me séparent de la grande route ne forment pas un handicap suffisant pour me permettre de me reposer. Mais néanmoins, lorsque je dresse la toile, je la place toujours de la même manière, face à l'est. Ceci offre deux avantages : le premier consiste à me débarrasser assez vite du soleil couchant afin de dormir le plus tôt possible. Le deuxième est d'être réveillé par le même, après avoir fait son tour de la terre, revenant inmanquablement à l'endroit où il s'était levé la veille.

Inland - 7 heures - 1er août

Malgré le temps clair du soir précédent, ce matin, les nuages s'amoncellent et donnent quelques soucis au soleil pour les traverser. Le vent déjà levé, lui, souffle, chaud, dans la bonne direction, semblant m'attendre afin de me pousser doucement dans le dos. Je ne mets pas longtemps à ranger mon barda. Ça roule comme une bille sur une route, c'est fort agréable de se sentir poussé tel un voilier, sans véritablement faire d'efforts. Cette force naturelle est bienvenue mais fait bien vite place à la pluie. Cependant, ce matin, la chance est avec moi car un abri avec un banc m'ouvre les bras comme un gigantesque parapluie bienvenu en la circonstance.

Trois quarts d'heure plus tard, les éléments incontrôlables semblant s'être calmés, je reprends la route. Mais hélas, la pluie revient, me contraignant à sortir de mon sac le grand imperméable qui couvre en partie le vélo et qui ne m'avait, jusqu'alors, jamais servi.

À Hastings, une station-essence me tend ses pompes, je m'y réfugie pour me mettre à l'abri dans le mini-market attendant. Les employés d'un silo voisin commentent, sans que je puisse y comprendre grand chose, les activités du week-end passé devant un café.

Je fais de même, ne commentant rien avec personne. La pluie ne cesse pas et mon café fait un peu figure de parent pauvre. Je dois en tirer un second afin d'alimenter le tiroir-caisse, évitant de passer pour un Hollandais.

N'ayant rien à faire d'autre qu'à attendre, je circule dans les allées de ce bric à brac hétéroclite. C'est une sorte d'épicerie, de restaurant, de bar mais aussi un endroit où l'on trouve quantité d'objets n'ayant rien à voir entre eux. De l'outillage aux cartes postales, des bières, des chaussures de chantier.

La pluie n'avait cessé que partiellement, je me devais tout de même de continuer si je voulais parvenir à mon point de chute distant encore de cinquante kilomètres. Le vent ayant soudainement changé, la pluie ne s'étant pas arrêtée, je n'atteignais Miden qu'à 13 heures 30. Tout au long de la route, des panneaux très larges indiquent la présence d'un musée historique assez exceptionnel, du moins si je me fie à la hauteur des lettres peintes sur les supports. Il s'agit du Pioneer Village Foundation.

Hormis le camping, le motel, le restaurant somme toute classiques, un musée s'appuie à l'ensemble. Placé sur l'axe New York/San Francisco, à proximité de l'autoroute 80, l'endroit est apparemment très connu.

Deux petits aérodromes se situent tout près, ce qui dessert parfaitement ce coin du centre des États-Unis.

Je me dirige évidemment aussitôt vers le restaurant. Au préalable, je fais un brin de toilette avant d'accéder aux gourmandises. Ce détail me tient particulièrement à cœur. En effet, il me faut toujours rester correct, je représente après tout la France, un coup de peigne et un tee-shirt propre ne sont pas de trop.

Dès que je fus assis devant ma table, dans cette salle vide compte tenu de l'heure avancée, je parcourus très vite la carte dans la rubrique tarifs. L'endroit n'étant pas très bon marché, mon choix se porta rapidement sur le moins-coûtant culinaire. Une salade, cela me permit d'avoir des morceaux de viande, de fromage, d'œuf, de légumes, ce qui, en fait, forma un assez bon équilibre.

Je pose toujours la même question, le vin ! Cette fois, est-ce l'endroit à vertu cosmopolite ? Il y en a. Oh ! Certes, pas du bordeaux, mais un vin élevé en Californie, sur des plants français de chardonnais. Au retour de la serveuse, les surprises se succèdent.

Tout d'abord, c'est du chablis, du moins par la couleur et par l'odeur que je me colle sous le nez. À la bouche, il est visiblement trop chambré. Faisant remarquer cet élément extraordinairement important pour nous, Français, la température, mais complètement secondaire pour eux, on me ramène carrément la bouteille dans un seau à glace sur pieds. La seconde surprise fut le prix, 7 dollars, tarif peu élevé, mais tout de même pour le repas, bien supérieur à mes habitudes financières. Un deuxième verre me mit en position de l'interrogateur qui se pose une question : le chablis ou le motel ? Le troisième verre eut raison

des ressorts doux du matelas que devait offrir cet excellent motel. La fin de la bouteille me conduisit sans bien distinguer le passage, du côté du camping. Le vin a cet avantage sur les eaux de régime, l'on monte la tente en un laps de temps assez long et les bosses du terrain se modèlent à vos côtes sans que cela ait une quelconque importance. Depuis New York, je n'avais pas avalé une goutte de vin, sauf celui de Larry, il y a quelques jours, et ma chute arrière dans la toile se transforma en un sommeil profond, puis en sieste, la main accrochée après la roue de mon vélo afin qu'un malfaisant n'emportât pas mon moyen de transport. À 18 heures, je sors enfin de mon sommeil et me dirige vers la baraque de bois qui enferme les douches. Vers 19 heures, j'étais dans le musée. Les yeux encore colorés de chablis, je découvre un véritable lieu extraordinaire d'authenticité. Un dixième de cet endroit, un des multiples thèmes déployés sur des centaines de mètres carrés suffirait à lui seul à faire en France un excellent musée.



Eliot Ness et Al Capone surgissent de ces limousines d'un poids considérable. Des charrettes de pionniers, époque garantie, des avions suspendus au plafond, des diligences qui, dans la poussière, font resurgir mes films de jeunesse qu'on projetait dans la salle paroissiale. Plus loin, des vitrines alignent sur leurs consoles des calibres de toutes sortes, des flèches, des balles d'une grosseur à vous projeter un bonhomme à cinq mètres en arrière. Dans un autre endroit, on a trouvé ingénieux de reconstruire une petite église, démontée puis remontée là, datant de 1884.

Les années cinquante arrivent à présent avec les machines à sous, les téléphones. Il serait bien sûr trop fastidieux, voire impossible, de détailler un tel endroit. Néanmoins, s'il vous arrive un jour d'aller aux USA., ne manquez pas ce musée fantastique en plein centre du pays.

L'infrastructure restaurant-motel-camping peut accueillir un demi-millier de personnes. À l'heure où je termine d'écrire ces mots, la lumière de l'un des réverbères du camping ne produit guère de puissance. Les

moustiques s'y collent et je dois ranger ma plume. Autour de moi, des campings-cars longs comme des wagons SNCF, des caravanes gigantesques tirées par des berlines de 200 CV. On regarde paisiblement la télévision, dans un confort tout proche de celui que l'on a laissé dans son immeuble. Les moustiquaires sont descendues, on boit frais, c'est les vacances. Monsieur est plongé dans sa carte routière, madame dans un magazine de mode.

Minden - 7 heures 45 - 2 août

Il y a quatre-vingts ans, mes deux grands-pères étaient mobilisés, ainsi que des centaines de milliers d'autres Français et Anglais, pour la guerre que les deux gouvernements venaient de déclarer à l'Allemagne. Comme partout en France et notamment en Lorraine, les affiches appelant à la mobilisation générale étaient placardées sur les façades des mairies et aussi dans les couloirs des établissements publics. La moisson était rentrée, les regains aussi, on attendait les mirabelles que seules les femmes, les vieux et les enfants ramasseraient après le 15 août.

En Lorraine plus qu'ailleurs, l'esprit de revanche souffle, car nos voisins alsaciens et mosellans sont sous domination allemande depuis 43 ans. Chacun rejoint donc son régiment et l'ambiance n'est pas du tout à la morosité. On se sent plus fort que jamais. Les plus optimistes pensent être rentrés pour les vendanges. Les plus pessimistes préfèrent parler de la Noël. En tous cas, ce sera, disent-ils, une guerre éclair, on l'écrit. 1870 reste dans les mémoires ; vengeons nos morts.

Le conflit, je ne veux pas, là, le commenter. Quatre années de guerre, des conditions épouvantables, une cruauté sans nom, une guerre d'usure qui commence comme tous les conflits par des règles entre soldats pour finir par des règles entre soudards.

La suite, c'est la revanche, la haine, les gaz, les cadavres, les rats et les baïonnettes. Cette affreuse arme, ce vil morceau de fer, qui a pour but de coller sur la paroi l'autre, tel un papillon sur une planche. Les politiques, relayés par nos officiers, transforment ces braves garçons en brutes sanguinaires, en drôles de bonshommes tuant pour ne pas l'être, des êtres qu'ils ne connaissent pas, mais à qui on attribue le nom d'ennemi. En face bien entendu, c'est la même chose, pas d'oies blanches sur l'horizon de la ligne bleue des Vosges, même système, même mécanisme, même résultat. On l'écrira plus tard sur les tableaux noirs des écoles, trois millions de morts et autant de blessés dont un tiers ne s'en remettront jamais.

Aujourd'hui, je pédale libre, mais le Lorrain, dont la généalogie se rattache depuis la fin du XVII^{ème} siècle, à la région de Toul dans le Nord Est de la France, est particulièrement attentif aux monuments. Les monuments aux morts, je les connais en France, mais ici les dates de la One Word ne sont pas tout à fait les mêmes, 1917-1919. La lecture de tous ces noms, dont la plupart sont originaires des pays de l'est du Rhin, fait jaillir en moi un sentiment de gêne.

Les Américains ont été au plus fort de la bataille 250 000 hommes sur les champs d'horreur de Saint-Mihiel et de Verdun, 83 000 sont restés sur le sol français, que de sobres croix blanches symbolisent aujourd'hui.

Pour ce qu'on appelait à l'époque le Corps Expéditionnaire venu du Nouveau Monde, pour renvoyer l'ascenseur à La Fayette, ce n'est qu'en avril 1917 que les opérations débutent. La montée en charge se fait avec l'arrivée des troupes et du matériel à Dunkerque. On installe des camps, on entraîne vite les soldats et ce n'est seulement qu'au cours de l'été 1918, au plus fort de la dernière contre-offensive, que les Américains mordent la poussière de ce pays étranger.

Le Commandant en chef est le Général Pershing, d'origine française, alsacienne, lorsque celle-ci était encore dans le giron national. Son grand-père s'en alla chercher fortune aux États, d'abord en Pennsylvanie, puis au Missouri avec son père. Rien ne prédisposait pourtant cet instituteur, qui aidait de temps en temps aux travaux de la ferme, à rentrer dans son pays d'origine, en chef de la première guerre mondiale. Sa bravoure et son sens de la stratégie exercés sur les dernières tribus indiennes du Dakota au Nord, en firent un candidat sérieux pour ce poste de hautes responsabilités. Le Général Pershing avait à remettre debout son arbre généalogique, couché par les Allemands en 1870. Il fit tout pour être retenu, il le fut. Le 4 juillet 1917, il se recueillait sur la tombe de La Fayette au cimetière de Picpus à Paris, prononçant en anglais ces mots, restés depuis célèbres, en anglais : – La Fayette, nous voici !.

Un combattant sur trois ne revit jamais les plaines des États-Unis. Si les Français, encore debout le 11 novembre, fêtaient Noël en famille, les camarades combattants américains, eux avec leur dizaine de milliers de tonnes de matériels et leur légendaire lenteur au déballage et au rechargement, durent attendre le printemps 19 pour embrasser les leurs.

Aujourd'hui, je porte à la ceinture une sorte de symbole de cette guerre. Un morceau de harnais prélevé sur un animal amené aux combats par les Américains, et récupéré par un paysan de mon village. Il s'en est servi pour son propre cheval pendant de nombreuses années. L'ayant retrouvé dans ma ferme, je l'ai fait coudre sur une ceinture et le porte chaque jour à ma taille. Je pense à tout cela aujourd'hui, pédalant le long de la voie ferrée qui mène de Minden à Holdrege. Le ciel est plombé, le vent ne donne pas de souci, la température est très agréable. Sur les extérieurs des bourgs traversés, même en pleine campagne, d'immenses silos dressent leurs silhouettes métalliques. La récolte sera bonne cette année, de la pluie, du soleil et pas d'incidents naturels qui réduisent à néant les productions tant attendues. Les usines ressemblent à des Beaubourg aux USA., enveloppées de tuyaux de toutes les couleurs, faisant travailler des centaines d'ouvriers aux casques jaunes. Les fermiers sont heureux, je le vois sur leurs visages, mais pour nous, Français ou Euro-péens, cela va être plus dur. Les prix seront imbattables, les discussions âpres.

Dès mon entrée dans Holdrege, je me rends dans un magasin qui arbore les indications fax et copies. Je vais essayer d'obtenir de mon bureau nancéien des nouvelles de mon compte en banque. Pendant le laps de temps nécessaire à la réponse du vieux continent, je me rends au journal local afin de raconter, une fois encore, mon histoire à un journaliste, qui va tirer la tête habituelle de l'homme à qui on annonce une histoire incroyable et qui va, comme ses collègues précédemment rencontrés, faire ses choux gras de cette information tombée du ciel.

FRENCH BIKER - This picture shows Guy Gauthier of Nancy, France. The message "Go West" signifies the book he intends to write. He stopped in Holdrege on his trip from New York City to California on a bicycle.

D-DAY INSPIRED FRENCHMAN'S TRIP

By Amy Schmoker

Guy Gauthier of Nancy, France set out on June 29, 1994, with a mission. He WANTED to go from New York to Los Angeles on a bicycle.

Mr Gauthier started his journey by flying from France to New York. He purchased a Chinese-made bicycle there and set out for California. "I started the journey in observance of D-Day. I thought about Americans suffering and felt I should do the same", Mr Gauthier said.

The 44 year-old biker was moved by the fact that more American men lost their lives on Omaha Beach than the Frenchmen did throughout the four-year German occupation.

He has spent the last four years working on a painting expedition so he hasn't seen the sunlight of summer. "One reason I'm biking is for the physical challenge-seeing nature", he said.

He stopped in Holdrege briefly on Tuesday, Aug. 2, and plans to travel through the state in five days. He's allowing 15 days to complete his journey throughout Colorado due to the mountains. He plans to be in Los Angeles by the end of August and he will return to France in October to begin writing a book about his experiences. Being an author and editor, he plans to write about his journey and give tips to people planning to try this in the future. "I want to call it "Go West to New York to L.A. on a Chinese Bicycle". It's meant to make people laugh", he said. He did not train for this adventure nor is he athletically inclined, "I just got inspired by D-Day, my writing and the physical challenge of seeing the sunlight", he said. "I haven't even ridden a bike for 17 years, but you can only go forward not backwards".

He only spends an average of \$ 25 a day with meals and lodging. Every other night he stays in a motel and the other nights he sleeps in a tent. "Life here is less expensive than life in France. I can spend up to \$ 50 on a nice meal in France", he said.

About every third day he finds someone who can speak French. "I am amazed that more Americans don't speak French", he said. Pat Peterson and Judy Schrock helped him translate while he was in Holdrege.

Le magasin est assez vaste, clair et sert d'officine pharmaceutique, jouxtant une vente de chocolats. Je ne sais si les hasards me poursuivent ou si je leur tombe dessus, mais ma voisine attirée par mon accent où se mêlent quelques mots d'anglais, que j'essaie de prononcer comme un cow boy d'Aubervilliers, m'interpelle :

— Vous êtes Français ?

Elle se prénomme Pat, charmante et bien charpentée, elle est professeur de français dans un collège de la ville. Elle m'annonce que le français est peu usité ici, qu'elles ne sont que deux à le parler à peu près correctement dans la grosse bourgade. Nous nous asseyons sur une banquette installée à cet effet, et je lui explique, en français, le périple que je suis en train de réaliser. Je lui demande également de bien vouloir m'accompagner au journal parce que la succession de yes prononcés par le journaliste me laisse penser qu'il n'a rien compris.

Il est midi passé et Pat m'invite à la suivre dans un restaurant au milieu d'un parc où elle a rendez-vous avec d'autres femmes de son âge pour fêter l'anniversaire de l'une d'entre elles. Je fais là la connaissance de Judy, la seconde passionnée de la langue de Rousseau, qui se trouve entourée d'une bonne demi-douzaine de féminines quinquagénaires. Tout le monde est ravi de ma présence et l'on m'entraîne vers une large table où l'on s'empresse de rajouter un couvert.

Une poupée gonflable habillée en homme, à la-quelle on avait barbouillé des moustaches, faisait partie, sur sa chaise, de la tablée. Comme elles en ont un, en chair et en os, elles débarrassent la baudruche et je prends la place de l'objet inanimé qui n'avait sans doute pas d'âme.

L'heureuse élue de cette petite fête est l'animatrice de la communauté protestante de la ville, restée célibataire.

La conversation qui émane des deux rangées de dames bien mises est traduite dans les deux sens par Pat et Judy.



L'ambiance est très détendue, très agréable, on évoque bien sûr le voyage au travers des États-Unis, mais aussi la France, la tradition française. À la fin du repas, où j'ai dégusté un bœuf qui n'a pas son égal en France, chacune de mes interlocutrices met spontanément la main au porte-monnaie pour payer ma part. Ensuite, c'est la distribution des petits cadeaux que chacune sort de son sac. N'ayant pas prévu cette péripétie inattendue, je ne peux qu'offrir modestement à la distinguée jeune femme une pièce de monnaie française de 5 francs qui semble lui faire extrêmement plaisir.

Mon vélo est déposé chez Pat. Elle demeure dans un coquet pavillon, séparée de son époux. Judy, quant à elle, qui nous suit avec son énorme limousine, n'est autre que la femme du sénateur de la contrée. Comme il n'est pas tard, elle me propose de les accompagner chez une sorte de fou de la bicyclette, au moins j'en connaîtrai un autre, qui tient une espèce de bowling bar à la sortie de la ville.

Cet homme, à l'occasion du bicentenaire de l'Indépendance, a couvert à vélo près de 12 000 km. Il joignait les États entre eux comme une sorte de tour des États-Unis, se repliant à la fin sur le centre dans une spirale gigantesque. Son épouse le suivait avec un camping-car, lui offrant le gîte et le couvert préparés à l'heure où ses jambes ne pouvaient plus appuyer sur les manivelles. En connaisseur du parcours, il me dessine sur ma carte la route à suivre qui, par la grâce de sa rencontre, va m'éviter de m'embourber dans le désert d'Utah, sous le soleil écrasant, sans point d'eau et sans abri.

Je l'observe, dessinant avec son stylo et suivant la bonne route, une sorte de parcours étonnant pour moi. L'ouest encore un jour, puis une chute vertigineuse de 200 kilomètres au sud. Le petit vélo trotte dans sa tête et les souvenirs de son expérience envahissent ses pensées.

J'avais bien tracé une ligne directe pour rejoindre Los Angeles, mais son coup de crayon à lui quitte le mien rapidement formant une longue boucle qui arrive au même endroit mais sans le désert, la montagne, le soleil.

Imaginez trois cents kilomètres sans un arbre, sans une seule station-essence, sans maison ni village, il va sans dire que j'allais droit au suicide. En fait, j'imaginai assez bien un vélo complètement rouillé et un squelette à côté, mangé par les fourmis.

La ferme de Judy et de son mari se trouve à l'écart du village à deux bons kilomètres. Le chemin qui y mène n'est pas bitumé et la poussière derrière ne laisse aucune chance aux poursuivants éventuels.

Edward, le mari de ma charmante convoyeuse et ses deux fils nous accueillent dans la cour de la ferme, au hangar haut comme une maison de quatre étages. Des engins de toutes sortes y sont rangés, dont la couleur de la peinture ne laisse aucun doute sur la nouveauté.

Je suis un peu gêné d'avoir retenu Judy une bonne partie de l'après-midi, laquelle me laisse entendre qu'elle est de sortie ce soir. Elle me confie tout le rez-de-chaussée où se trouve un bar immense avec distributeur de Coca Cola.



Car ici, en zone républicaine, c'est le Coca Cola, chez les démocrates ce serait plutôt le Pepsi. La salle est large et peu haute, construite en dur. Au-dessus, c'est la maison proprement dite, édifiée en bois. Des objets, gadgets de toutes sortes, sont posés un peu partout à l'effigie de la marque d'Atlanta. Une chambre, prête, celle du fils avant qu'il se marie, m'est offerte avec un lit d'une admirable douceur. Une salle de bains est à ma disposition et un grand billard occupe le milieu de la pièce.

En haut, les salles de bains coulent à gros bouillons. Côté cuisine, on confectionne, avec les deux belles-filles, les gâteaux que l'on emmènera tout à l'heure à la réception. Judy descend me retrouver et me demande une fois encore si je ne veux pas les accompagner. Mais je n'ose accepter l'invitation, mes vêtements étant communs, fripés, je prétexte donc la fatigue et le départ matinal pour la décliner.

La grosse limousine s'en va et me voilà seul dans cette grande maison aux locataires envolés. Tout ici est luxe, malgré le désordre assez important qui règne dans toutes les pièces, dû au départ précipité de tout à l'heure. Deux énormes réfrigérateurs ronronnent dans la cuisine très fonctionnelle et l'ouverture de l'un de

ceux-ci permettrait de me nourrir jusqu'à l'hiver. Ne voulant rien déranger, je descends quelques tranches de pain de mie avec un peu de beurre et une bouteille de l'habituelle liqueur pétillante.

J'inscris sur mon bloc les informations emmagasinées ces deux jours passés, puis je m'endors comme un bébé dans un lit dont le matelas est moelleux à souhait.

Aux États-Unis, il y a deux sortes de sénateurs. Les grands, qui siègent au congrès et les autres, qui restent dans les country et qui ont à leur charge 30 à 35 000 personnes, sorte de super conseillers généraux. Ils se nomment néanmoins sénateurs, en fait, une sorte de sénateur rural, de conseiller général chez nous. C'est donc chez l'un d'eux que je trouve, sans vraiment l'avoir cherché, le sommeil.

Holdrege - 8 heures 55 - 3 août

Judy me reconduit à la ville pendant que son mari a l'oreille collée au poste de radio qui diffuse la météo. Il me salue de la main. Nous rejoignons ainsi la maison de Pat en prenant le chemin à l'envers. Malgré la journée d'hier, et la soirée où je n'ai entendu rentrer personne, Judy est fraîche, souriante et éveillée comme si rien ne s'était passé. Cette femme a une santé de fer.

Pat nous attend sur le perron de sa maison, Judy entre boire un café au lait avant de partir. La pluie se met à tomber, fine mais conséquente. Les tasses de café se succèdent et j'attends dans la petite cuisine que le temps me permette de repartir.

Dès la première accalmie, je descends au garage, enfile mon imper et m'apprête à décoller. Pat me glisse dans les sacoches une banane et un sandwich entouré d'aluminium.

Un peu avant 10 heures, je quitte cette bonne ville ainsi que mes deux protectrices avec regret. Au bout de quelques dizaines de kilomètres, la pluie cesse et je dois abandonner tous mes habits protecteurs, ranger mes sacs et partir sous un soleil franc avec une fraîcheur tout de même posée sur les maisons, les buissons et les chemins.

En moins de 2 heures 30, je parcours les cinquante kilomètres me séparant du restaurant qui se présente à l'heure de midi. Le vent dans le dos donne une explication à ces vingt bornes à l'heure de moyenne, ce qui paraît invraisemblable juché sur ce drôle d'attelage d'un poids total roulant de 120 kilos.

Ces deux jours ont tellement été bénéfiques pour l'estomac et surtout pour le moral que je vole littéralement sur la route. Cette bicyclette qui semblait d'un poids considérable et qui zigzaguait à mon départ tant j'allais lentement, à présent, se fait oublier. Je me suis finalement fondu avec elle. Les sacoches très basses et l'équilibre du chargement adapté par l'expérience de la route en sont vraisemblablement la cause.

La fin de l'état du Nebraska approche, je le devine à la configuration du terrain, aux vallons profonds, aux longues mais douces montées, aux paisibles et agréables descentes ainsi qu'aux villages qui disparaissent du paysage. Le motel de Mac Cook, qui se trouve à l'entrée de la ville, met un point final à cette journée de cent dix-sept kilomètres, ça suffit.



Dans le même ensemble, se trouve un restaurant. Pas question d'y prendre repas, le repas unique du milieu de journée reste de rigueur. Néanmoins, comme l'on dit parfois chez nous, je m'en jetterais bien une, une bière s'entend. Une bonne pression par exemple. Ici, on ne sert ni vin ni bière, de l'eau que je ne supporte pas, du jus d'orange ou du Cola qui contient de la caféine et qui m'empêche de trouver, malgré la fatigue, le sommeil. Je tourne donc les talons pour rejoindre ma petite chambre, mon vélo, ma solitude et mes habitudes. Télé sans le son, douche et détente sur le lit, méditation, lieu clos, réflexion, voyage de quelques minutes en Lorraine aller-retour.

Mac Cook - 7 heures 45 - 4 août

J'ai rendez-vous ce matin avec une journaliste de la gazette locale, la sœur de Pat, prévenue de mon passage et qui m'attend devant le journal. L'entretien que nous aurons viendra par fax à la ville où Judy et Pat ont bien expliqué les choses. Ma journaliste fait la photo et me voilà reparti vers l'Ouest.

Je suis sur la route des Pionniers. Je dirais la fin de la piste car la ruée vers l'Ouest ne s'est pas faite en un jour et je suis ici au bout du Nebraska, au point ultime de l'avancée. Tout au long de la route, des indications en anglais mettent l'accent sur les faits qui se sont passés à l'époque. Avec mon dictionnaire, je réussis à comprendre le sens des brefs messages. Là, une famille anéantie, ici un massacre dans le canyon situé plus loin. Dans ce bourg, un minuscule musée. Les Américains prennent de plus en plus en compte leur histoire. Ils mettent tout dans le mot story. Ils commémorent les massacres, les exactions diverses, les

abus des premiers pionniers, la sauvagerie de certaines tribus, la construction des églises, la poste, l'opiniâtreté aux combats des sudistes, la détermination des autres, ceux du Nord, les limites d'états. Ils mélangent un peu tout, la pacification avec la Bible dans la main gauche et le revolver dans la main droite. Tout est à présent l'histoire, leur histoire.

Aux côtés des monuments érigés à la fin du XIX^{ème} siècle, se sont succédé ceux du XX^{ème}, 14/19, 44/45, le Vietnam, la Corée et l'Irak.

Les Américains aiment leur armée, les présidents qui se succèdent, qu'ils soient Démocrates ou Républicains, l'ont très bien compris. Lorsque l'armée bouge pour aller quelque part dans le monde guerroyer où fermente une révolution qui ne leur est pas favorable, elle bouge comme un rouleau compresseur avec des mois de préparation et une garantie de réussite d'au moins 95 %. Mis à part le Vietnam qui reste une plaie béante, l'armée s'en tire plutôt bien et le pays est derrière leurs hommes politiques républicains ou démocrates formant une foule de bonnets blancs et de blancs bonnets.

Cela fait pas mal de nuits que je suis réveillé par ce hurleur, ce train qui semble me poursuivre dans mon trajet. En fait, c'est exactement le contraire, il s'agit de la route qui suit de près ou d'un peu plus loin la voie ferrée du Santa Fe. A présent, je le vois. Il est même à mes côtés. Un bon kilomètre de longueur avec des wagons chargés de remorques de camions. Ici, la guerre du rail n'a pas eu lieu. Les tracteurs abandonnent leurs remorques que d'autres collègues reprennent en Arizona. Toute bonne ou mauvaise compagnie ne se quitte, le Santa Fe s'en va vers Danvers alors que je descends vers le sud pour éviter les difficultés décrites précédemment. Un petit village tranquille se trouve sur mon passage, rues désertes, carrefour, avec une minuscule pancarte : BAR. Je décide à 19 heures 30 de m'y arrêter.

L'étranger ne passe pas inaperçu, surtout en short. Mais je traverse la salle saluant de la main à la casquette les occupants des tables. La ligne directe c'est le bar. Les deux accoudés de part et d'autre ont le nez dans la mousse, pourtant je ne vois pas de distributeur au zinc. Je commande néanmoins une bière comme si je connaissais la loi en vigueur et le patron file derrière la cloison me remplir un grand verre accompagné d'une canette vide, le prétexte étant en place, je peux descendre la moitié du bock sans problème. La pression étant théoriquement interdite, il transgresse la loi, d'ailleurs le shérif ne doit pas être le dernier à connaître l'existence du petit tuyau de caoutchouc surmonté de son robinet qui se situe derrière le bar.

La seconde partie du récipient n'ayant pas eu le temps comme le premier de toucher les bords de ma cloison, je reprends le chemin à l'envers, saluant comme un cow-boy habitué à l'assistance.

Ce type de bar est tout à fait celui des films hollywoodiens. Simplement, les chevaux sont là, de grosses Ford pick-up, et mon vélo fait piètre bobine, adossé à la façade.

Je ne fais que deux petits kilomètres pour me blottir dans le méandre d'une rivière et planter ma toile sur les bords de l'Arikarée.

Laird - 7 heures 05 - 5 août

Le Nebraska est une sorte de trait d'union entre l'Est verdoyant aux cultures abondantes et le Nevada plus aride à l'herbe rare, aux mamelons caressés par le vent du sud-ouest où la terre forme la moitié de la superficie visible de la surface.

Le premier bourg n'est qu'un minuscule village que les silos gigantesques semblent écraser de leur présence. La bourgade suivante, la plus importante, est perchée à 1100 mètres d'altitude, Wray, avec de nombreux hôtels et quelques supermarchés.

C'est dans cette ville que le virage au Sud annoncé par mon ami US/tour se fait. Au carrefour, plein Sud pour éviter les fameuses montagnes du Colorado toujours impressionnantes sur les cartes postales et qui sont redoutables, à n'en pas douter.

Changement d'itinéraire, de route, mais aussi de braquet. Je dois passer sur le petit à l'avant que je n'avais pas encore utilisé depuis les montagnes de Pennsylvanie. En effet, un fort vent de face me contraint à cette manifestation cyclo-touristique. Sur un voilier, on tire des bords afin d'éviter l'affrontement avec Éole, mais là, pas question d'en faire l'expérience, il faut baisser la tête, dans le cintre comme le disent les coureurs et avancer. S'opposer avec les seules armes de ses cuisses, au vilain qui, hier encore, était câlin pour devenir aujourd'hui carrément chien.

Ce fut si laborieux que je fis six kilomètres à l'heure. De plus, comme si ce n'était pas suffisant, la vue se perdait dans des collines où les perspectives de facilité semblaient complètement invraisemblables. De part et d'autre, ce ne sont qu'herbes rases, quelques plantes vivaces conservant leur eau et qui donnent une touche verdoyante à cet ensemble désolant. Les bœufs, par petites troupes clairsemées dans cette immensité, cherchent le brin d'herbe salvateur.



Arrivé à Idalia, j'avais parcouru 46 pauvres kilomètres en cinq heures, épuisé, dégoûté. Par chance, il en fallait tout de même une, une installation de nuit et un restaurant étaient au bout du calvaire.

Dans l'après-midi, pendant que je rédige mon carnet de bord, le vent souffle encore de façon assez constante, couchant les arbustes qui entourent mon havre venteux de paix. D'après ma carte, dépliée sur le lit, il faut descendre encore deux cent cinquante km le long de la frontière du Kansas avant de retrouver ma direction habituelle vers l'Ouest.

Idhalia - 6 heures 40 - 6 août

Si à 2 heures du mat', la porte du bungalow brinquebalait encore, à 6 heures j'étais surpris à l'ouverture des rideaux. Plus un poil de vent. Julien Clerc chantait dans l'une de ses ballades : – ça commence comme un rêve d'enfant, on croit que c'est dimanche et que c'est le printemps. Plus une feuille ne bougeait sur les arbres qui longent la route tout là-bas. Le vent s'était tout simplement volatilisé au cours de la nuit.

La route à prendre à présent est simple, toute droite, suivant la frontière, ne me faisant pas progresser à l'ouest d'un centimètre. Bref, compte tenu du pauvre paysage, de l'intérêt limité des bourgades traversées, deux cent cinquante bornes pour rien.

La première partie s'allonge sur quarante-six kilomètres, il fait bon, le soleil découpe mon ombre à ma droite qui, comme un compagnon, épouse toutes les aspérités du bas-côté. Le soleil du matin n'a rien à voir, même si c'est la même boule, avec celui de midi, qui plombe et qui file les coups de soleil. Il a la faculté de mettre en valeur, d'éclairer toute chose, là un arbre, là une petite bande de bœufs, là une ligne électrique sur ses poteaux de bois de part et d'autre de la route rectiligne que des gravillons martèlent et qui font chanter les pneus. Au reflet du sun, les arbres morts qui courbent l'échine dans les prairies reprennent un peu d'âme. J'ai traversé Burlington sans vraiment être surpris par quoi que ce soit. Ville sans personnalité, plantée là sur la voie du sud, pourtant, chef-lieu de canton de Kid Garson. La vue de ce symbole me file une odeur de bouquins mal imprimés de ma jeunesse dans les narines.

La prochaine étape de cette longue descente annoncée sur la carte en milles, couvre cinquante neuf kilomètres sans rien. J'hésite un instant puis j'achète tout de même au cas où, deux sachets de fruits secs et me voilà parti.

Les fermes sont à présent des ranchs qui se rattachent à la route par des chemins de terre. De temps en temps, un nuage de poussière laisse deviner une jeep invisible. Selon le county de son appartenance, elle se dirige sur la droite ou sur la gauche. Les deux rivières annoncées sur la carte sont complètement à sec. Néanmoins, je me dissimule sous le pont de l'une d'elle pour manger quelques raisins à l'abri du plombant. Peu fatigué, je reprends mon trajet une demi-heure plus tard, avec une légère brise dans le dos, ce qui accélère ma progression et adoucit le poids du soleil. Je me trouve à présent dans l'ancien territoire indien des Cheyennes. La ville s'appelle d'ailleurs Cheyennes Wells qui rappelle le nom de cette tribu. La ville est encore plus petite que la précédente.

Jusqu'à présent, la moyenne a été plus que raisonnable. Après m'être désaltéré de Coca à la station-service, je repars pour la troisième partie, qui doit me projeter à quarante-trois kilomètres sur cette même route peu fréquentée. Les ranchs se trouvent plus près cette fois de la route et les bœufs sont parqués dans les enceintes classiques de planches et de poteaux. En effet, les prairies sont vraiment très pauvres, il faut au bétail des aliments de complément. Ils sont donc en période d'engraissement avant de rejoindre les grands espaces.

Au début de l'automne, ils s'en iront sur les marchés alimenter de leur chair tendre les fast-foods régionaux.

Maintenant, la tête de cheval métallique fait son apparition de part et d'autre de la chaussée, dissimulée dans les étendues, accompagnée de citernes dont des camions, lors de des tournées régulières, pompent le contenu. Un panneau indique sur ma droite la Sand Creek, un lieu de massacre avec une tribu Cheyenne.



Plus je file vers le sud, plus les villes sont ridiculement petites. On sent bien que l'on est au sud du sud de l'État d'une part, mais aussi sur la frontière du Kansas, en quelque sorte abandonné dans l'angle de l'État voisin.

Le tout petit village de Sheridan, du nom de ce célèbre chef, est au rendez-vous, mais sans magasin ni station essence. Heureusement pour moi, de gigantesques silos dressent leurs structures mal peintes et permettent une petite activité que deux ou trois soiffards fait vivre. Un café est, en effet, posé entre les voies ferrées et les cylindres métalliques.

Je souhaitais m'arrêter plus tard, mais finalement ce petit vent du nord-ouest et cette route qui n'en finissait pas me chahutaient les méninges. Le quatrième rendez-vous est à quarante-quatre kilomètres.

Le soleil est encore bien haut et ne voulant pas patienter trois heures, afin qu'il veuille bien se coucher, je décide de repartir, après m'être enfilé tout de même une bière car là, au moins, on sert des boissons d'hommes. Me revoilà juché sur ma bécane avec ce ronronnement particulier dû aux pneus sur la route granuleuse.

Je viens de charger un compagnon, plutôt une compagne devrais-je dire. Une sauterelle de sept bons centimètres s'est posée sur ma toile de tente placée devant mon guidon. Elle doit sans doute s'y trouver bien car elle ne bronche pas de ce taxi occasionnel. De longs faux plats précèdent de minuscules descentes.

J'ai tout de même présumé un peu de mes forces, poursuivant au-delà des limites raisonnables. De plus, je ne vois vraiment pas le bout arriver et je me penche de temps en temps sur ma compagne pour lui demander si tout va bien, si la température photosphérique lui convient, si le petit vent qui doit lui passer sur les ailes n'est pas trop dur à supporter.

À la pancarte Bristol, l'invitation à l'arrêt sonne comme un ordre écrit sur un carton. Je venais de pulvériser mon record, cent quatre-vingt-douze kilomètres. J'étais en bas, dans l'angle extrême. La descente vers le sud était à présent terminée, je pouvais me reposer, l'esprit serein, avant de prendre le cap vers l'ouest. Je fis encore deux petites bornes et m'installai au bord de la route dans un beau pré d'herbes mi-rases.

La maîtresse des lieux vint me saluer, perchée sur sa pétrolette à trois roues qui lui sert de tondeuse à gazon et de moyen de transport en même temps.

C'est une jeune femme, sans doute d'origine mexicaine, très dynamique, qui parle anglais et qui m'indique que, là, je ne risque rien et me sert vigoureusement la main. Elle me fait comprendre également qu'elle possède deux maisons distantes de trois cents mètres et que je suis en fait sur son terrain habituel de transit. La famille doit donc habiter l'une et travailler dans l'autre.

En décrochant le tendeur qui retient ma toile de tente, ma copine la sauterelle saute dans une herbe qui est à cinquante kilomètres de la sienne. Elle va devoir jouer des coudes avec ses collègues pour y faire sa place, un coude de sauterelle quoi.

La rivière Arkansas coule tout près et va grossir, au Kansas, l'autre rivière pour finir à l'opposé de ma direction.

Bien qu'installé correctement, avec le tacite accord de la propriétaire, j'ai du mal à trouver le sommeil. Sans doute que la hargne de ce parcours m'a rendu nerveux. Les quelques plaisirs trouvés au fond de mon sac et un demi-litre de lait chocolaté ne jouèrent pas malgré tout les endormeurs. Toutes les conditions étaient pourtant réunies pour que le sommeil m'empoigne, mais non, je reste là, sur mon sac, allongé, attendant que la nuit tombe.

Bristol - 4 heures - 7 août

Assis sur le bord de ma tente, les pans de celle-ci grands ouverts, j'attends paisible et songeur que mon soleil quotidien fasse son apparition au bout de l'horizon. Six heures, départ. Je glisse au passage un petit mot dans la boîte aux lettres de mes fermiers sympathiques, dont d'ailleurs j'ignore le nom. Lamar est à vingt-sept kilomètres. Je m'y dirige, content de retrouver dans la fraîcheur de ce matin la route, la bonne, celle de l'Ouest.

Les kilomètres de la veille n'étaient pas effacés. Au contraire, la selle me faisait mal comme dans les premières semaines de mon voyage. Les quarante-six autres kilomètres qui devaient me conduire au motel furent un cauchemar. J'ai bien cru un moment jeter l'éponge et charger cette bécane de merde dans une camionnette à qui j'aurais fait signe d'arrêter. Les vingt petites bornes qui me restaient étaient insupportables. J'appuyais avec la paume de la main sur la cuisse pour faire descendre la pédale, puis j'inversais ensuite. Si je n'ai pas répété cent fois – bordel de merde, qu'est-ce que je fous dans ce pays de cons –, je ne l'ai jamais dit une fois. Il y avait quelque chose, ce matin-là, qui me poussait à jeter la bécane dans le fossé et à pleurer jusqu'à vider une citerne de larmes.

À 11 heures 45, je fondais, comme une motte de beurre dans une poêle, sur le premier motel qui, cependant, n'était pas bon marché. La facture était lourde et affichait 40 dollars, alors que les deux nuits

précédentes je n'en avais versé que 18. De toute façon, effondré, je ne pouvais même plus faire un mètre de plus. Après avoir rangé la bécane dans une des petites salles du rez-de-chaussée où l'on avait entassé les tables de ping-pong, je rejoignais ma chambre et tombais sur mon lit en me demandant si je n'étais pas déjà en train de dormir avant de rencontrer la douceur de la couverture.

Vers la fin de l'après-midi, je pris une plume et rédigeai les textes de mon récit de voyage. En début de soirée, j'étais le premier client du restaurant. Cinquante-trois heures de quasi jeûne suffisaient.

Lorsque la route est belle, que ça roule bien, on a tendance à ne pas respecter les repos, c'est une leçon à retenir pour la suite. Qui plus est, ces deux cent cinquante kilomètres au sud ne m'avaient pas fait avancer d'une encablure sur la route de Los Angeles, sorte d'effort pour rien, si ce n'est pour éviter les fameuses montagnes dont on m'avait souligné les difficultés. J'ai finalement commencé par tirer les leçons de cette mésaventure en restant au plus profond de mon lit jusqu'à huit heures du matin.

Lamar - 10 heures 30 - 8 Août

Les pancartes, les villages, les publicités sont écrits en espagnol. Le Nouveau Mexique est en vue et ce territoire fut l'objet d'âpres batailles entre le Mexique et les jeunes États-Unis. Je rejoins le county voisin à midi, il n'était distant que de vingt kilomètres. Le repas fut salutaire.

Après Las Animas, ce fut Lajunta qui était en ligne de mire. Trente kilomètres mais tout de même rendus peu aisés par un méchant petit vent de face. J'y parvins enfin pour midi et demi.

La fatigue, le manque de repas, le vent, ne sont pas les essentiels freins à mon moteur cyclo-touristique. Le moral n'est pas au plus haut. Les jours passent de l'anglais à l'espagnol et on n'a pas trace de français qui réchauffe l'âme plus que tout. L'effondrement est physique mais aussi moral.

J'ai réussi à trouver, dans un petit supermarché, une minuscule cafétéria où l'on sert avec rapidité un repas peu cher. J'en suis encore à la saisie de mes couvertes que les plats passent dans les allées à une vitesse extraordinaire. On n'entend que la sonnerie du tiroir-caisse et la sonnette de la sortie des clients. On sert au moins cinq à six tables pendant que je finis doucement mon plat.

Ayant repéré tout à l'heure une boutique qui vend la même marque de vélos que celui que j'utilise, j'y vais après le déjeuner, afin de vérifier un peu l'état de la bécane. Nous avons échangé quelques détails techniques, puis trinqué à l'eau fraîche pendant que l'on mettait un coup de graisse sur la chaîne et le dérailleur. Sympa cette petite boutique tout en bois qui me rappelle en bien plus humble celle de New York

Joey's regarde admiratif mon parcours sur la carte épinglée au mur de sa boutique. Il me met en garde par gestes à l'aide de mon petit livre de traduction pour la suite du chemin. Entre ces deux grosses villes Las Animas et Trinidad, il y a cent vingt kilomètres, qui sur le papier ne laissent présager aucune difficulté, mais il me précise qu'il n'y a ni village, ni station, ni ravitaillement possible. Les points que l'on remarque sur la carte et que je lui fais voir ne sont, d'après ses observations, que quelques baraques d'Indiens, abandonnées depuis belle lurette. Le tableau est peu réjouissant, mais tout dépend du vent

Pourtant pas de village, pas d'arbre, pas de pont, bref rien pour s'abriter du soleil, la partie semble difficile à jouer. Je prends le ravitaillement nécessaire et le moins cher, un paquet de céréales et deux litres de jus d'orange que je laisse pendre à une sacoche et qui déséquilibrent un peu mon vélo. Je déguste un petit encas à l'ombre de grands arbres dans un parc très bien entretenu en haut de la ville.

Puis à 16 heures, je prends le guidon, mais je comprends de suite que cette fin de journée ne pourra emmagasiner que quelques kilomètres. Finalement, le vent de face balayant sans retenue cette plaine aride

ne me permet pas de faire ce que j'avais escompté. La journée de demain me laisse craindre le pire. Cent kilomètres tout rond sur cette petite route rapiécée de toutes parts.

Sur le bas-côté, les conditions ne sont pas plus agréables car les gravillons y sont nombreux. Les voyageurs étant complètement inexistant dans mon sens, je pourrais facilement rouler au milieu sans gêner personne. Mis à part la voie de chemin de fer qui longe à droite la petite route, rien à l'horizon, ni végétation, ni âme qui vive. Le vent, redoublant de puissance, me contraint à m'installer le plus vite possible entre route et rails.

Deux heures du matin n'étant pas encore arrivé, nu comme un ver, je dus faire le tour de mon îlot protecteur, afin de vérifier si les points d'ancrage tenaient bon. De la toile, il ne manquait aucune sardine, les fixations résistaient. Malgré le vent chaud et lourd, le ciel n'est pas couvert et je peux rester, toujours aussi nu, sous les étoiles, qui me font un parapluie gigantesque pendant quelques minutes. Aucun bruit, aucune voiture susceptible de me déranger, l'impression d'être sur la lune dans cet extrême sud du Colorado.

Plus tard dans la nuit, le vent souffle encore davantage. La toile bouge tellement que je dois opter pour une posture peu agréable, mais efficace. Les deux pieds et les deux mains tenant les quatre points d'ancrage principaux, ce qui me met dans une position écartelée, jambes et bras tendus comme le Christ sur la croix, priant le dieu des toiles de tentes de me préserver de l'envol, accroché aux piquets.

Au matin, elle était toujours là et moi dedans.

Timpas - 6 heures 30 - 9 août

Hélas, mille fois hélas, le vent n'avait pas viré d'un degré. Calme de bonne heure, plus la matinée s'avancait, plus il prenait de l'ampleur. Sur mon vélo, le calvaire recommençait. Le sacré wind dessèche la bouche et fait tomber ma moyenne à dix kilomètres à l'heure. Le désespoir d'aller aussi peu vite accentue ma déprime. Je me demande bien comment m'en sortir. De plus, quelques voitures me croisent dans l'autre sens, mais aucune ne me double. À croire vraiment que j'ai pris la route du bout du monde et que les quelques véhicules qui fuient à l'envers de mon sens de circulation y sont allés.

Sur la carte, il y avait effectivement bien trois points, vraisemblablement quatre, mais le premier, totalement abandonné, ne se compose que de quelques baraques, deux ou trois voitures avachies dans les herbes, à tel point qu'on aurait pu clouer les deux pancartes de début et de fin dos à dos, ce qui eût évité un poteau.

Seul habitant, un chien, bien maigre, qui erre entre les baraques disloquées, les bungalows déglingués. Le village construit pour les Indiens était bel est bien désert. Dressé là pour les Comanches, réservé avec délicatesse par les États-Unis, mais dont les rivières sont à sec, les arbres refusant obstinément de pousser. Les locataires se sont alors rapprochés des villes, l'Indien est à cheval sur une tondeuse pour le compte de la ville voisine et son épouse pousse la serpillière dans une grande surface. Ils ne rentrent jamais, occupent un petit appartement dans la ville en question.

Le second village est encore pire. En dehors de deux pancartes fringantes, ce n'est plus qu'un tas de bois et de panneaux, de tôles et de débris informes.

Le troisième est aussi cyclonique que les autres.

Le quatrième Thatcher, possède un ranch sur la butte tout là-haut, à plus de deux bornes et l'Indien qui réside dans l'une de ces bicoques surveille le bétail, le niveau de l'eau dans les abreuvoirs et le fonctionnement des éoliennes.

Ces quatre ombres de villages passées, je commence à me demander à quel moment une eau fraîche va abreuver mon gosier. Je me rends à l'évidence du désert dans lequel je me trouve. Les ranchs sont à deux ou trois kilomètres de la route, monsieur est au travail, madame aux dépenses, de plus je n'ai nulle envie, compte tenu de ma fatigue et du soleil, de me taper, sur un chemin poussiéreux, quatre kilomètres aller-retour pour rien, si ce n'est la rencontre d'un vilain chien jaune pour lequel je ne me sens pas la main caressante.

À la limite de l'écroulement, sur le bas-côté, j'aperçois une maison, enfin, qui, peut-être, sera mon oasis. Je pénètre dans la cour où sont rangées deux grosses berlines et j'attends que quelqu'un sorte, pour que le gros chien noir qui me fait face barrant l'entrée se décide à rentrer ses dents. Je vois alors apparaître une sorte de Gloria Lasso américaine et lui fait comprendre que j'ai soif, en lui indiquant que mon bidon est vide. Elle me fait signe de rester là, puis revient quelques minutes plus tard avec une carafe d'eau et un verre. Je descends le contenu de la carafe si vite que je m'en étonne moi-même. Le verre repart tout propre pour être rangé à nouveau dans le placard, il n'a pas eu le temps de servir.

La dame, d'origine mexicaine, me fait comprendre qu'à 24 kilomètres il y a une station-essence. Elle crut bon d'ajouter pour me sonner davantage qu'il lui faut dix minutes pour s'y rendre. Détail inutile si l'on imagine que cette distance va être parcourue par moi en deux heures au moins.

Reparti comme un professionnel de la « zig-zagation » cyclo-touristique, dont je vous épargne les qualificatifs, je roule à cinq kilomètres à l'heure sur un asphalte brûlant et sous un soleil de plomb. La cadence limitée par ma fatigue m'évite bien sûr de profiter du vent qui à cette vitesse n'a aucune chance de fouetter mon visage rougi.

Après avoir passé encore un hameau ou deux, dépourvus de pompes à essence, remplacées par des arbustes, je parviens enfin à Model vers 15 heures.

Je distingue de loin, compte tenu de ma vitesse extrêmement lente, l'étoile qui symbolise la station-service Texaco et je fonds sur celle-ci comme un aigle sur un lapin. Fermée pour cause de sieste, elle est en état et le coup d'œil au travers de la porte grillagée laisse penser qu'elle fonctionne seulement le matin et le soir. Le ronronnement des congélateurs l'accrédite. De toute façon, je ne décollerai pas de cet endroit sans m'être désaltéré. Je pose mon vélo contre le mur du vétuste bâtiment et me mets à l'ombre d'un arbre plus loin, évitant les émanations de carburants.



Cet avant dernier relais, avant la grande ville, entoure le garage de mobil homes et de vieilles caravanes sans roues qui sans doute ne reverront jamais les campings. Un hangar portes ouvertes, laisse apercevoir de vieux engins agricoles d'un autre âge. Un peu à l'écart, une sorte de baraque faite de palettes, de camionnettes enchevêtrées, constitue une sorte d'endroit habitable mais pour le moins hétéroclite. Le tout est réuni par des traverses de chemin de fer qui, d'année en année sans doute, ont agrandi le domaine et ajouté des éléments n'ayant habituellement rien à faire ensemble.

Le baroudeur aux cheveux longs, penché sur sa moto, me salue d'une poignée de fer. Je me présente et explique rapidement mon parcours dans une sorte de jargon moitié anglais moitié français. La grosse moto trois roues qu'il est en train de réparer est montée sur un moteur Volkswagen. Je tente de converser à présent avec lui et à l'aide de mon manuel anglais/français. Mais hélas, le pauvre ne sait pas lire. Le langage des mains va devoir faire des prouesses. Ce baba-cool est très sympa, mais dans un état de pauvreté évident. Six chiens enfermés dans un enclos se battent avec le dernier sac d'alimentation vide. Il me fait comprendre qu'il n'a pas d'argent pour mettre de l'essence dans son engin afin d'aller en ville. Le vieux, qui tient la station, ne veut pas lui faire crédit, les ardoises s'étant bien entendu accumulées durant les années dans un coin du garage. Il alla tout de même, à ma demande le réveiller, après que je lui fis comprendre que je paierais le plein afin qu'il puisse se déplacer. Tous les moyens sont bons pour ouvrir cet antre. J'ai faim, j'ai soif, je dois m'asseoir constamment pour ne pas tomber à la renverse.

Le grand-père arrive enfin, lentement et fait sauter le cadenas pour entrer dans la station. Les congélateurs s'ouvrent. Je donne une bière à mon chevelu et explique avec un billet de vingt dollars à la main qu'il peut remplir le réservoir de sa pétrolette qui se trouve d'ailleurs déjà garée devant la pompe à essence. Le motard peut enfin partir chercher à becqueter pour ses chiens qui auraient fini par le bouffer faute de nourriture.

Lorsque je repris mes esprits, j'étais assis sur une chaise à trois pattes, appuyée au congélateur afin qu'elle ne verse pas. Pendant que j'entamais mon deuxième demi-litre de jus de citron, je regardais autour de moi. Expliquer en détail l'endroit où je me trouve ferait l'objet d'un chapitre. Aucun studio Hollywood ne pourrait restituer un tel décor : à gauche, l'appareil à Coca, puis le comptoir avec une montagne de

papelards, cartons, crayons, plus un centimètre de libre. Devant celui-ci, des casiers en bois ouverts laissent découvrir dans l'un, des pommes de terre, dans l'autre, des livres d'école, dans le troisième du maïs. À ma droite, une vitrine congélateur, dont les vitres sales peuvent laisser penser que la viande est fumée. Des courroies pendent très haut, ce qui les rend invendables et donc invendues. Derrière le vieil homme parkinsonien, se trouve un peu de tout, mais sous la poussière depuis plusieurs années. Le tiroir caisse est toujours ouvert pour la simple raison qu'il y a belle lurette qu'il ne ferme plus. Il est rempli de pesante ferraille. Les « biftons » doivent certainement quitter l'endroit le soir, en même temps que le propriétaire. Des fils électriques pendent du plafond, se croisent en tous sens, alimentant tous ces appareils réfrigérants. Une grosse moitié de la boutique demeure dans l'obscurité quasi totale, de sorte que seul le maître de céans connaît l'itinéraire.

Le pauvre homme, de par son infirmité, passe son temps à affûter les crayons de papier qu'il a en grand nombre dans un pot. Il note et calcule à la main les comptes de ses clients, crayon dans une main, taille-crayon dans l'autre.

Il est le propriétaire, le pompiste, l'épicier de ce drôle d'endroit pour une rencontre où survivent une vingtaine de personnes aux alentours. Ce lieu est unique, indescriptible, mais bien imprimé dans ma mémoire, du pittoresque comme ça, on en redemande.

Je ne parvenais pas, après une heure passée sur ma chaise bancale, à décoller. Je n'avais vraiment pas envie de parcourir les trente quatre petits kilomètres qui me séparaient de Trinidad. J'eus l'idée, finalement, de demander à mon papy un endroit pour planter ma tente. Il n'était que 16 heures 30, mais je refusais d'aller plus loin. Le vieil homme sortit une boîte en carton, remplie de clés, retenues par de petits morceaux de ficelle et une étiquette. Il me tendit, sans que je puisse y comprendre quelque chose, deux petites clés au bout desquelles le carton indiquait blue travel. Il venait de me confier, en fait, les clés d'un paradis de squatter matérialisé par une grosse caravane d'un bleu sale.

Je pris un paquet de saucisse en tranches, un lot de pain de mie, deux boîtes de jus d'orange et un gallon d'eau. Je réglais tout cela et partais dans la direction du gros monstre bleu, les victuailles dans une main, le vélo dans l'autre.

De l'extérieur, c'était triste, mais de l'intérieur, un ouragan était passé ne laissant qu'une vieille paille et un divan avachi qui ne pouvait plus sortir.

Une saleté épouvantable, des rideaux trop courts, pas d'eau, pas d'électricité, mais un toit tout de même avec quelques trous par endroits.

Je mangeai de bon appétit, étendis le sac de couchage sur la paille et dus attendre plusieurs heures dans le canapé que le sommeil m'emporte au paradis des rescapés.

CHAPITRE VI

LE PASSAGE

Model - 10 heures 45 - 10 Août

C'est avec un jour de retard que je parvins au pied de cette colline noire d'où il y a un siècle on y arrachait encore du charbon. La ligne de chemin de fer de Santa Fe abandonnée à Fort Madison, traverse la grosse bourgade. La limite d'état doit se trouver en ligne de crête de ce monstre sombre qu'une verdure luxuriante entoure.

Je passais trois quarts d'heure pour tenter de joindre la France, par téléphone, mais quand celui-ci fut libre, c'était occupé au magasin à l'autre bout, là-bas à l'Est. Mes amis n'ont sans doute pas à penser qu'à moi. Lorsque j'essaie de nouveau, avec le système PCV mais où toutes les opérations se font en anglais, y compris l'énoncé du numéro de téléphone, 19 heures ont sonné à l'autre bout de la terre, mon point de chute ne répond plus.

La ville semble relativement touristique, puisqu'elle a un syndicat d'initiative. J'achète, comme je le fais habituellement, une carte du nouvel État qui m'attend, en l'occurrence le Nouveau Mexique.

Les montagnes du Colorado réputées depuis des siècles pour différentes raisons, touristiques à présent, commencent tout là-haut au nord du Montana pour descendre jusqu'à la frontière naturelle d'El Paso.



Après renseignements, le passage est une longue route à la pente régulière qui permet le basculement de l'autre côté. Quatre voies. Il existe bien d'après la légende un chemin de mulets, dont on nous dit qu'il est carrossable et qui longe la voie ferrée, mais les premiers cent mètres m'y font renoncer. Les cartes, une fois de plus, ne sont pas à jour.

Suite au déjeuner, je réussis à trouver un peu d'ombre près d'un gymnase. En effet, le parc de loisirs annoncé à grand renfort de panneaux indicateurs, n'est encore qu'un vaste chantier dépourvu de verdure. Je n'avais nullement l'envie d'attendre un demi-siècle afin que ces frêles arbres me prodiguent de la fraîcheur.

Je parvins en milieu d'après-midi à trouver un motel, perché sur les hauteurs de la ville. Je pus faire ma lessive et grâce à cette buanderie la faire sécher dans une grosse centrifugeuse.

Trinidad - 10 heures 30 - 11 Août

Après avoir fondu sur la ville de la hauteur d'où se trouvait mon gîte, j'entame la douce montée, puis ensuite douce rampe régulière à quatre voies jusqu'au col à 2 570 mètres. Je ne suis pas sans remarquer le télé-siège, qui fonctionne en hiver, ce qui confère à cette grosse ville du sud le titre de station de ski.

En basculant par le passage frayé dans la noire montagne, les pancartes invitant le voyageur à visiter le Nouveau Mexique s'accumulent sur le bas côté, décrivant ce New Mexico comme une sorte de Côte d'Azur, sans la mer.

La descente, bien qu'aussi longue que la montée, n'est pas ce qu'on appelle vertigineuse car si j'arrête de pédaler, le vent me stoppe dans cette rampe pourtant inclinée. Me voilà tout de même parvenu à Raton, de l'autre côté de la montagne.

La ville n'est pas importante mais agréable avec sa grande avenue bordée de maisons de bois ou de briques.



N'ayant pratiquement plus aucun dollar, je pensais naïvement que l'incident bancaire avait été arrangé et que, à dix mille kilomètres de la France, ma carte bancaire passerait comme une lettre à la poste.

L'employé de banque m'explique que celle-ci est périmée. Mes banquiers français, croyant qu'elle était perdue, l'avaient tout simplement supprimée. Ils avaient d'un coup de ciseaux coupé net le seul cordon financier qui me permettait de vivre, de manger du moins.

Un fax me parvint disant que je pouvais retirer de l'argent, seulement dans cinq endroits compatibles avec ma banque. Bien sûr, ils ignoraient mon moyen de transport, car il y avait deux endroits à New York et trois à Los Angeles. Les deux banques de Raton n'étaient malheureusement pas affiliées à ces cinq argentiers.

Ceci me place dans une situation plus que précaire avec 25 dollars en poche. Appelée par mon gros mexicain de caissier, une petite Française arrive en courant. Sophie est là pour traduire et essayer de dénouer les nœuds. Elle travaille à cent mètres, pendant la période de vacances. Tout en perfectionnant son anglais et son espagnol, elle apprend le français à son patron. Malheureusement, nous ne pouvons rien faire avec ma carte bancaire qui ne se décide pas à jouer les distributeurs de billets.

Notre Eddy Mitchell, qui se trouve comme chez lui ici, au cœur des États-Unis, avait chanté il y a quelques années une chanson qui parlait de cimetière des éléphants. Si ces pachydermes ont un lieu de repos éternel, il est ici un autre cimetière, un cimetière à chapeaux.

Ce symbole du cow-boy américain, que l'on conserve parfois toute sa vie, ce chapeau est tellement important dans l'histoire des pionniers, qu'ici dans ce paradis à bottes, vêtements et harnais, il a sa place. Les chapeaux anciens de toutes couleurs, de toutes tailles que leurs propriétaires ont laissé ici pour en commander un neuf, sont accrochés sur le pourtour du magasin, ce qui en fait une bonne centaine.

Laissés là depuis des années, ils sont l'âme des paysans, comme les croix celle des boys. Biscornus, poussiéreux, cabossés, ils rappellent à l'acheteur qu'un chapeau, un Stetson, ne s'abandonne pas à l'échoppe d'un brocanteur, il a sa place ici, sous les lumières des néons, face aux jeunots neufs qui attendent leur chef pour en faire la couverture.

Ces célèbres chapeaux qui doivent leur notoriété au cinéma et aux productions de Los Angeles, sont fabriqués dans le Missouri, à Saint Louis. Ils sont façonnés sur des feutres en peau de castor. Ils arrivent tout clinquants et tout nets dans de grosses boîtes arrondies. C'est ensuite la main de l'homme, en l'occurrence celle de Raphaël, qui les tortille, les manipule, aidé de la vapeur pour donner la forme choisie

par l'acheteur. Le couvre-chef doit lui aller parfaitement, l'essayage est long, chaque tête est différente, la façon de le porter aussi. Cette touche finale fait qu'un Stetson passe du standard au chapeau personnel. Après ce sont les intempéries et les saisons qui terminent la tâche ébauchée par l'homme. Il faut tout de même déboursier près de 2 500 francs français pour obtenir l'une de ces merveilles.

Après avoir cassé une petite croûte dans un café tout proche, je retourne au magasin de Raphaël, car un journaliste de la gazette locale veut immortaliser la scène du cycliste au chapeau Stetson prêté par la maison.

Range photo by Kevin Anthony

BONJOUR, AMERICA

Frenchmann Guy Gauthier made a stopover in Raton Thursday night on his trip from New York to Los Angeles. Gauthier is making the marathon bike trek in honor of the American soldiers who marched across Europe in World Wars I and II. Gauthier, who speaks on a little bit of English, is avoiding the larger metropolises in favor of smaller cities and towns. He is chronicalling his journey for a book and plans to finish his trip in early September after starting it June 29.

À l'intérieur du paradis aux chapeaux, on s'affaire afin de boucler la journée. Deux Français font d'ailleurs le plein d'un tas d'éléments vestimentaires introuvables chez nous. Raphaël me demande si cela me ferait plaisir de dormir à la maison. Sophie n'avait pas osé me le proposer, mais elle n'est pas surprise de l'initiative de son sympathique patron. Marié, avec deux garçons, il vit sur les hauteurs de la ville dans une grande maison, séparé de son épouse.

Ma bicyclette est entreposée avec les accessoires de sellerie. Nous partons ensuite tous les trois dans sa vieille Chevrolet pick-up bleu pâle.

Le chemin est tortueux et en mauvais état, c'est la montagne. Tout là-haut, deux braves chiens nous accueillent, un fox et un labrador avec des foulards rouges au cou.

La maison est tout en bois, sorte de chalet et la palissade qui l'entoure est faite de deux bons mètres cinquante en planches afin d'empêcher les ours de venir visiter les réfrigérateurs. La nuit tombée, ces gros animaux descendent fouiller dans les poubelles, manger les restes de pizzas et s'accrochent souvent avec les chiens qui les sentent de loin.

La soirée commence avec quelques bières puis se termine autour d'une guitare. La musique est universelle, les morceaux sont communs et nous sont connus des uns et des autres, repris dans les années 60 par Hugues Aufray en particulier, mais aussi des tubes de Johnny Halliday et d'autres dont la musique vient tout droit des studios américains. À l'époque, des paroliers de talent mettaient tout cela en forme. Cela fait dix ans que je n'ai pas joué sur une guitare. Les accords sont là, bien placés, mais l'extrémité des doigts me fait très mal à cause des cordes métalliques.

Un peu plus tard, deux amis Arehi et Cherry viennent nous rejoindre sur la grande terrasse du chalet américain.

Avant 11 heures 30, tout le monde va se coucher, Raphaël à l'étage, Sophie au rez-de-chaussée et moi au deuxième sous-sol autour d'une grosse cheminée circulaire éteinte, qui forme le centre du salon.

Il y a des moments où dans l'espace d'un instant, on est le maître d'un palais qui ne nous appartient pas. Dans le calme de cet endroit, seule une goutte d'eau s'échappe d'un robinet et égrène un temps que l'on voudrait immobiliser encore quelques minutes. Les maisons américaines sont très souvent construites en bois et le moindre bruit y est amplifié.



Il est 6 heures, je suis attablé devant la baie de cette immense demeure, face à l'Est, où le soleil tarde un peu pour apparaître, tel un prince du matin qui ne voudrait s'étendre. La ville est à mes pieds. Les lumières de la nuit n'éclairent plus que les poteaux qui les soutiennent.

J'ai toujours l'impression qu'en quittant un endroit, je ne retrouverai plus rien derrière que la poussière qui tourne dans le soleil et l'herbe jaune des bas-côtés. Chaque fois, c'est la même sensation et chaque fois c'est faux. Les gens formidables sont toujours remplacés par d'autres gens formidables.

Depuis mes deux francophones féminines du Nevraska, il s'était passé une semaine, huit jours sans rencontre positive. Huit journées sur cette atroce bécane que j'aurais bien parfois prêtée au diable. Mais les difficultés ne naissentelles pas pour nous faire mieux apprécier les meilleurs moments, pour déguster avec plus de gourmandise le bonheur ?

Tout à l'heure, j'empoignerais le guidon de mon vélo chinois, noir comme le deuil mais brillant comme la vie, et j'affronterais la route de l'Ouest, celle qui mène en Californie. Je m'en irai en cette direction dont j'ignore les embûches, mais où je sais qu'elles ne manqueront pas d'apparaître au bas d'une côte, dans une ville, sur une route solitaire.

Cette fois, le soleil fait jaillir sa lumière à l'est de ma plume, dans une demi-heure une nouvelle journée va s'animer.

Raton - 8 heures 30 - 12 Août

Les problèmes bancaires réapparaissent à présent que je quitte cette ville moyenne. En effet, sur la carte, les bourgades suffisamment grosses pour contenir plusieurs banques n'ont pas l'air d'être sur mon parcours. Les 25 dollars qui me restent pour couvrir les cinq jours qui me séparent du monde civilisé et qui se divisent facilement en cinq dollars par jour, interdisent le motel et limitent les repas à quelques provisions peu chères.

Après deux ou trois kilomètres de Raton, je tombe sur un automobiliste à l'arrêt, la cinquantaine bien portée, les cheveux blancs. Il essaie désespérément de faire entrer dans son infâme Toyota une pièce de bois, récupérée sur le bord de la route, pour, sans doute en faire une décoration intérieure.

Steve Fox c'est lui, accepte mon aide, il est professeur de sociologie dans la deuxième ville du Nouveau Mexique. Il me donne de l'eau, me tend un fruit et bourre dans mon sac des raisins secs. Lui ayant expliqué mes difficultés d'homme perdu en plein Ouest avec vingt-cinq dollars pour seule fortune, il me tend un billet, mais je ne l'accepte pas, sa gentillesse me suffit.

Il prend alors une photo, puis nous nous séparons après un échange rapide d'adresses.

La route sur laquelle je me trouve est posée sur une vaste plaine que des montagnes basses ferment de part et d'autre. Sur ce No Man's Land, passent les lignes téléphoniques, électriques, le chemin de fer et un ruisseau. Le panorama se trouve complètement changé. Les prairies sont vertes, les montagnes sont couvertes de petits conifères et d'arbustes résistants, le ciel passe en une heure du bleu pur au noir orageux. On raconte d'ailleurs qu'ici les éclairs sont les plus violents des États-Unis. On dit aussi qu'un fermier de la contrée aurait été foudroyé dix fois de suite – si les Juifs cherchent toujours le Messie, qu'ils viennent prendre celui-ci, il devrait faire l'affaire.

Je parviens à Cimaron dans la soirée puis j'attaque la montagne comme une souris le ferait face à des sacs de sable obstruant un couloir. Ayant suffisamment peiné, je bivouaque dans une forêt de pins, après quelques kilomètres de grimpe.

Cimaron - 6 heures 45 - 13 Août

Je reprends ma petite route de montagne interrompue la veille pour cause d'obscurité. Ce matin, il fait bon, frais, un petit torrent, que des ponceaux enjambent, bouillonne soit d'un côté, soit de l'autre.



Avant 9 heures, c'est l'apparition de roches rosies par le soleil, immenses, dressées vers le ciel comme de multiples bras avec des milliers de doigts. La route monte très régulièrement, pas trop, suffisamment pour légèrement peiner sans forcer. On dirait qu'elle est dessinée pour la bicyclette. Je chantonne les jolis coquelicots, je braille comme un ténor pour que l'écho fasse l'effet de réverbération acoustique. Néanmoins, je dois descendre de quelques octaves, les pêcheurs de truites sont à l'œuvre et le torrent n'est pas loin.

Parvenu en haut de tous ces lacets, les superlatifs se bousculent au portillon de mon texte. Je pénètre dans un véritable nid d'aigle, Eagle Nest qui porte bien son nom. Nous avons en France des cirques de verdure dans le Jura ou en Haute-Savoie. Ceux-ci sont toujours ouverts d'un côté comme un immense fer à cheval. Mais ici, à Eagle Nest, c'est totalement fermé, comme un nid, avec un petit lac qui lui sert de berceau naturel.

À deux ou trois encablures de cet endroit magnifique, l'aigle a été apprivoisé par le docteur West-phall. L'honorable médecin, vétéran de cette atroce guerre qui dura vingt ans, celle du Vietnam, a perdu son fils en 1968. En effet, la guerre s'est étalée de 1961 à 1985. Il a donc décidé, un jour, de tout laisser et de trouver des capitaux pour bâtir un Mémorial, un musée et une petite chapelle où brûle éternellement la flamme du souvenir indéfectible de l'Amérique des soldats de toutes races et confessions.

L'aigle américain qui accompagnait les soldats du Général Pershing en 1917, ceux du Général Eisenhower en 1944, a pris du plomb dans les ailes en Corée, réussissant en 1953 une semi-défaite ou une demi-victoire. Mais, au Vietnam après notre Indochine, l'aigle avait bien du mal à rejoindre le pays depuis le toit de l'ambassade des États-Unis, là-bas au pays des rizières.

L'aigle s'est finalement posé à Washington pour y inscrire les noms des 58 000 soldats morts au combat sur un vaste monument de granit noir. Il a ensuite poursuivi son vol pour venir se poser dans ces prairies d'Angel Fire.

J'inscris sur le cahier ouvert à l'entrée, mon nom et ma nationalité. Mais, pendant que je notais quelques détails assis sur un banc, devant des photographies accrochées aux murs du musée, une gentille personne, allant de temps en temps voir ce qui s'inscrivait sur le cahier noir, me pris par le bras, comme un visiteur de marque et m'entraîna dans un couloir au fond duquel se trouvait le célèbre docteur. Là, je lui explique le sens de mon voyage, grâce à la complicité d'un visiteur qui parle les deux langues.

Le bon grand-père ému, me raccompagne avec difficultés à la porte de son bureau, me tenant par les épaules. C'est la vénération sans doute de ce grand garçon, qui aurait eu mon âge aujourd'hui, en photographie derrière son bureau, sa mémoire, celle de tous ces morts de l'inutile, qui le tient encore debout et le fait réagir ainsi. En me saluant, je ne sais pourquoi, il me sert très fort contre lui et je pars sans me retourner, je crois bien que je pleure.

Reprenant ma bicyclette, l'aigle était tout là-haut tournant au-dessus de l'endroit. J'entame alors une nouvelle montée dans les pins. Trois jeunes garçons, juchés sur des vélos de dix kilos, me prennent en chasse, mais la côte est trop dure pour eux. Avec mon « biclou » de cinquante kilos, je suis intouchable, je grimpe avec la hargne de l'ancien combattant que je ne suis pas. Tout là-haut, c'est le long soupir du bon travail accompli d'une seule traite, sans qu'il fût besoin de poser pied à terre.

Il est 14 heures 30, j'entame immédiatement la longue descente vers Taos.

À trois kilomètres en amont de la ville, je m'arrête devant un lieu dit de pique-nique où coule une rivière nonchalante. Il me reste quelques provisions, il faut tout de même manger un peu, depuis 6 heures 45 un petit creux s'est établi, de plus il y a un point d'eau symbolisé par une grosse pompe à bras.

Alexandre, un jeune Américain en fin de vacances chez ses grands-parents, converse avec moi et mon livre de traduction. Un long dialogue de part et d'autre de la table en ciment, s'instaure. Cependant, une averse subite me contraint à m'abriter sous les gros arbres qui s'avèrent efficaces et dès que le soleil revient, je poursuis la descente.

Taos est une fort jolie ville de type mexicaine, crépie aux couleurs ocre vif où ressortent des poutres de différentes couleurs. Les rues qui forment le centre sont en arcades sous lesquelles de petits magasins proposent des tas de souvenirs, restaurants, galeries, hôtels, un tas de choses inutiles pour un budget de cinq dollars. Je vois tout cela du haut de ma bicyclette, pensant un instant aux banquiers français qui m'avaient fait sauter ma carte, comme une crêpe le jour de la Chandeleur.

Déjà, les baraques constituant la banlieue indiquent par leur vétusté, la catégorie sociale qui s'y trouve abritée. Sur l'aéroport à côté, un crash a eu lieu, les pompiers sont sur la brèche.

L'orage menace, c'est noir au sud et au nord, seul l'ouest où je vais, conserve une ouverture dans les nuages. Je pédale très vite, avec un fort vent dans le dos, mais finis par stopper net sur le bord de la route, il vaut mieux camper avant l'orage que sous les éléments déchaînés. Le terrain est horrible, trous et bosses, qu'importe il faut aller vite. Si le ciel me prête trois minutes, c'est suffisant.

Le grand barbu qui fait rouler les tonneaux dans le ciel a dû m'entendre car quatre minutes plus tard, deux heures de pluie incessante crépitent sur la toile. Lorsque la pluie cesse enfin, j'éponge avec du linge sale les fuites du tapis de sol. Je m'endors ensuite, blotti entre les bosses du terrain.

Rio Grande - 6 heures 50 - 14 Août

Je ne dus mettre que cinq grandes minutes pour fuir cet endroit biscornu, pourvu d'une bosse au décimètre carré.

Le Rio Grande, cette rivière en forme de banc-titre, ne coulait qu'à cinq cents mètres de mon campement. Tout en bas, au fond d'une immense crevasse de plusieurs centaines de mètres, la minuscule rivière ne ressemble pas à son nom. Un court pont enjambe la brèche qui, venant du Colorado, s'en va vers le Mexique à plusieurs centaines de kilomètres, ce ridicule courant d'eau devient ensuite un immense bassin fort large qui sépare les U.S.A. du Mexique à El Paso.



Passé cette gigantesque merveille qui fait gigoter les méninges des cinéphiles, le panorama n'est pas franchement folichon. Le ciel est bas, les prés qui s'étendent de part et d'autre de cette petite route sont oubliés des hommes, des bêtes et des éléments. Il se trouve comme ça des endroits qui n'intéressent personne, des déserts sans sable. Les bruyères qui forment de petites touffes inconsommables et qui couvrent ce paysage lunaire, en font un drôle d'endroit où un faux plat de dix kilomètres réussit à me mettre en rogne.

Enfin, à 10 heures 30, le premier village est atteint. Je prends là un café au lait, quelques bricoles, le tout pour trois dollars afin de rester dans le budget. Le prochain point d'arrêt que la carte m'impose dans le circuit est à quatre vingt dix-sept kilomètres, ce qui n'est déjà pas mal pour une perspective d'étape.

Midi. Réglé comme un fonctionnaire, je m'arrête pour m'alimenter dans un joli petit coin. Les herbages pauvres et vilains ont fait place aux petites montagnes, aux arbres et aux maisonnettes de planches qui n'ont pas vu une goutte de vernis depuis cinquante ans. Je n'ai pas grand chose à manger, mais je le fais extrêmement doucement, histoire de faire croire à mon estomac qu'il s'agit d'un repas copieux.

J'en profite pour étendre ma toile, rangée mouillée tout à l'heure devant le Rio Grande, mais à quinze heures il faut très vite la rouler car l'orage menace. Je couvre le vélo avec le grand imperméable acheté en France et je reste torse nu pour éviter d'avoir à faire sécher mon maillot qui dort au fond de ma sacoche. Sous les arbres, c'est là que la foudre tombe, mais c'est aussi là qu'on est à l'abri. J'opte donc pour cette solution. Seize heures deuxième averse, pas moyen de décrocher de cet endroit.

Je parviens tout de même à partir, à grimper ce petit col, tout là-haut une troisième averse m'attend à nouveau. Je dois patienter sous les larges branches d'un sapin qui ne me couvre que partiellement.

La première accalmie, sera la station nocturne., Rapide, un peu humide, mais cette fois sur un sol confortable. La nuit fut couverte en alternance de pluie fine et de vent. La fraîcheur fit alors son apparition. Je ne l'avais pas rencontrée depuis les averses de Pennsylvanie. Ici, par contre, c'est vraiment la montagne.

Les nuits sous la tente sont toutes différentes. Si ce n'est pas le sol, c'est le temps, si ce n'est pas l'insécurité, c'est l'aspect précaire qui réjouit les hommes de vingt ans, mais qui, passé quarante, ne les fait plus rire du tout. Quoiqu'on dise, malgré le côté sauvage de l'aventure, rien ne vaut un bon lit.

Jawbone - 6 heures 55 - 15 Août

Le vélo chargé, il ne me reste que quelques kilomètres pour parvenir au sommet et découvrir là, à mes pieds, ce merveilleux panorama que la pluie a nettoyé comme les verres d'une paire de lunettes.

Je suis sûr que la plaine du Nouveau Mexique qui se trouve là, faite de villes et de villages, à une profondeur d'au moins deux cents kilomètres à vue. Le soleil de 9 heures éclaire l'ensemble du tableau débarrassé de toute obstruction au panoramique que ma tête fait pour embrasser tout ça. Je vais l'enfourer, l'engranger au fond de ma mémoire, afin qu'il réapparaisse à chaque fois que je le souhaiterai.

La descente n'est pas vertigineuse, mais très agréable, longue, fraîche, jusqu'à Tierra Amarilla.

Dans un restaurant mexicain, je réussis à me faire servir un repas à 5 dollars tout compris. N'ayant rien mis dans mon estomac la veille au soir, ni le matin, je pouvais tout de même me permettre de faire grimper de 1 dollar l'ardoise angoissante et quotidienne du voyageur égaré sans le sou.

Pendant le repas, qui ne tient sa longueur que pour favoriser le repos, prendre l'ombre qui s'y trouve et boire plus que de raison une eau gratuite, je me souviens avoir souscrit avant de partir une assurance chez Mondial Assistance. Dès que je me trouve à l'extérieur de l'établissement, je saisis le petit opuscule qui se trouve au fond de mon sac et je le compulse fébrilement. Lorsque j'avais opté pour cette solution, c'était surtout dans le cadre d'un événement grave : une hospitalisation, un rapatriement ou pire, un décès pour lequel l'éternité ne s'accommoderait pas de mes prévisions. Aucune envie de laisser pourrir mes os sur le sol américain, ma place était ailleurs, chez moi, là-bas en Lorraine. En feuilletant donc ce petit livret rouge, je m'aperçois qu'il y a des solutions pour des cas similaires au mien : perte de papiers. De plus, la communication se fait en PCV, ce qui permet au moins un renseignement. Le téléphone adossé au mur du restaurant va faire l'affaire.

Bien que nous soyons jour férié à Paris, on m'assure de faire au plus vite le nécessaire et de donner le nom d'une ville suffisamment importante pour qu'il s'y trouve une banque. La carte m'apporte la réponse que je

communiqué à mon correspondant de la rue Fragonard à Paris : Chama, j'y serai aujourd'hui. Je donne le numéro de téléphone du poste de police, afin qu'il puisse là-bas à Paris me retrouver et prévoir les modalités de transfert d'argent. La bourgade est sur mon trajet, à vingt kilomètres à l'ouest.

L'ayant rejointe dans l'après-midi, je prends les contacts nécessaires et signale, au cas où l'on me demande, mon endroit d'implantation sur le terrain communal tout près de la mairie, sous les pins.

Dans les salles de la mairie-école, se trouve une bibliothèque et je m'y rends pour enregistrer les quatre jours couchés sur papier, à l'aide de mon magnétophone. Je rejoins ensuite ma tente à cent mètres de là pour y passer une nuit paisible, attendant l'ouverture des différents bureaux le lendemain.

Chama - 6 heures 55 - 16 Août

Je me dirige à pied vers la cabine téléphonique au centre, je dis la, car il n'y en a qu'une, afin de joindre les bureaux de Mondial Assistance, à Paris. Si le soleil se lève lascivement ici, dans mon dos, là-bas il est quinze heures et le temps, me dit-on, est couvert. Les contacts sont pris, Washington cherche un correspondant dans mon secteur, sans doute à Santa Fe, je n'ai plus qu'à attendre.

Je m'en vais prendre un petit-déjeuner à deux dollars, il m'en reste six, puis je rejoins ma tente, là-bas sous les arbres. Je profite pour envoyer quelques lettres à mes correspondants, je remets à jour mon cahier de bord, je fais un brin de lessive. Ensuite, je me rends à la poste pour envoyer tout cela, essentiellement des lettres à traduire en anglais, pour mon arrivée à Los Angeles. Je ne suis pas encore là-bas, mais le temps que les courriers partent, soient traduits, frappés puis reviennent par fax, quinze jours ne sont pas de trop. Au moment de sortir, je bouscule légèrement une personne et m'excuse en français. Deux secondes suffisent pour que les êtres se croisent, ce fut encore une fois le cas.

Arthur est un sacré gaillard, il doit bien faire 120 kg. Pour avoir passé 23 ans au Québec, il lui reste un vieil accent de ce français du Nord de l'Amérique

Afin de se soustraire au service militaire en 1968, et éviter de partir au Vietnam, il a fui les États-Unis, puis il est de nouveau rentré lorsque le Président Carter a fait voter une loi d'amnistie. Arthur du reste parle très bien français et nous bavardons ainsi aisément dans le sas de sortie. Il est informaticien, avec son bureau à son domicile.

Dans le Space Chevrolet, je fais la connaissance de son épouse et de sa fille. Tout en roulant vers sa demeure, à deux km du centre, je lui fais part de mes préoccupations financières afin que, dès que nous serons chez lui, il signale ma position et son numéro de téléphone à la mairie. Il fait toutes ces démarches en anglais, ce qui m'évite le baragouinage habituel.

Vers 10 heures 30, Arthur téléphone au poste de police, qui lui répond que l'argent se trouve à la banque de la ville, qui s'avère être également la sienne. Vérification faite, il n'y a plus qu'à passer là-bas avec mon passeport et les billets providentiels vont descendre dans ma sacoche. Moins de vingt-quatre heures ont suffi à cette compagnie d'assistance pour régler les problèmes ; chapeau !

C'est vers midi que mon compagnon me ramène en ville, afin que je plie ma tente, charge mon vélo qui était déposé au poste de police, puis passe à la banque juste à côté. Là, tout est en règle dans l'établissement qui, grâce à la supplique de mon Québécois, m'évite les frais inhérents à ce type de transaction. Je glisse dans ma sacoche les 953 dollars et nous repassons par la maison pour y déjeuner. Madame nous a confectionné un repas de fête. Qui n'a pas connu la faim, ne peut savoir quel plaisir l'on peut avoir à se trouver devant une table bien dressée, couverte de victuailles.

J'avais auparavant, le long de mon périple, eu l'occasion de manger à la table de républicains, de démocrates, de catholiques, d'adventistes, de protestants, cette fois-ci je suis chez des témoins de Jéhovah. Ils sont extrêmement gentils. Dès que j'évoque la France, madame se jette dans un ancien livre de géographie et pose le doigt sur ma région d'origine. Elle aime beaucoup la France, souhaite pouvoir s'y rendre un jour, elle parle du Midi, je lui indique les villes dites internationales, Marseille, Cannes, Nice, Grasse. Nous parlons de Dieu, des hommes, de leur famille religieuse. Antimilitaristes, nous évoquons les guerres, mais utopie naïve ; qui aime les faire ? Pourtant elles se font ! On dresse des monuments et on s'assoit à la même table de négociations quelques années plus tard. Des milliers de tonnes de Bible n'arrêteront jamais le fanatisme.

Le soleil descend peu à peu de son aplomb torride et il faut partir.

— Prends donc une pomme !

— Mets donc de l'eau fraîche dans ton bidon !

J'embrasse tout le monde, un petit signe de la main, un dernier regard vers cette petite maison avec la famille réunie, souriante, heureuse. J'ai la tête à l'endroit, le portefeuille gonflé, la route paraît étonnamment facile.

Dulci est un village apache dans la réserve qui leur a été attribuée. Maisons sans nom, sans famille, sens dessus dessous, voitures sans roue, ruisseau sans eau, pâturages sans herbe, enfants souriants sans avenir, hommes saluant sans espoir. Les Américains reconnaissants d'avoir bousculé tant que faire se peut le territoire, leur ont donné des chapelles pour les femmes et des cafés pour les hommes. Allez vivre là-dedans.

Les voitures qui me doublent remontent de Chama, avec des Indiennes en majorité à chevelure noire lisse qui viennent, après un petit job, reprendre leur place dans la tribu. Dans l'autre sens, les mêmes voitures déglinguées redescendent de Farmington, ville-étape plus haut sur mon parcours. Elles sont japonaises et roulent plus vite qu'elles ne le devraient, dû sans doute à l'abus d'alcool.



Plus haut, des chevaux magnifiques gambadent dans une herbe cette fois haute qui atteint leurs ventres. Plus loin encore, dominant le tout, de petits préfabriqués neufs prouvent qu'une réforme agraire a fait quelques heureux. Pour combien de temps, mon passé routier m'a prouvé que ça ne marche pas très bien.

La route ne cesse de monter, mais j'ai une pêche d'enfer et je roule facilement jusqu'à 20 h 30. J'ai fait néanmoins halte quelques secondes à mi-côte, car un sioux appuyé sur son pick up m'a fait signe de m'arrêter. Ayant le portefeuille rempli de dollars et l'ayant fait voir par mégarde à la supérette en bas, je commençais à me demander si les petits nuages ne lui auraient pas indiqué ma traversée du territoire. Il m'invite à venir boire et manger avec eux autour d'un feu de camp à quelques kilomètres. J'ai refusé et je ne saurai jamais si ma version est pure imagination ou si j'ai raté le plus beau feu de camp de ma vie. Lorsque j'installe la toile, il fait nuit. Pendant mon sommeil, je n'en mène pas large. Les Indiens sont là, tout près, et les coyotes se font entendre dans les montagnes à moins de cinq cents mètres. C'est la cinquième nuit consécutive sous la tente et j'en ai un peu assez, j'ai hâte, à présent que je suis plein aux as, de trouver un bon lit et des douches. De cette période de vache maigre, sans compter la manne providentielle venue de France, il me restait purement et simplement un dollar et demi, c'était vraiment juste !

Réserve Apaches - 5 heures - 17 Août

Il fait bon, les voitures et les camions ont encore leurs phares allumés, c'est la montagne mais avec une route respectueuse du laborieux « pédaleur ».

Il ne faut pas manquer ce spectacle incompréhensible et pourtant. Un géant s'est amusé à empiler d'énormes dés de pierres de plusieurs milliers de tonnes les uns au-dessus des autres. Celui d'en haut est souvent le plus gros. Mais comment cela est-il possible ? Seule la nature se débrouille apparemment pas mal avec les lois de la pesanteur pour faire tenir l'ensemble. J'ai une carte postale magnifique sous le nez.

Ma route dorénavant se promène, c'est le mot qui convient, entre deux canyons de cent mètres de haut, distants l'un de l'autre de deux kilomètres. De nouveau les bruyères reprennent le pas sur la végétation généreuse qui précédait les hauteurs de cette sorte de plateau. De multiples petites rivières se déversent avec parcimonie dans un grand réservoir appelé Navajo.

Du pétrole est pompé également du sol, car un incessant manège de camionnettes ne fait que me doubler ou me croiser. Puis c'est Bloomfield, la banlieue de Farmington que j'aurai bien le temps de traverser demain. Le coco là-haut donne tout ce qu'il peut, le premier arrêt sera le bienvenu. Pas vraiment jolis, les faubourgs de cette grande ville qui marque la fin de l'état New Mexico. La zone industrielle des deux villes fait la jonction avec ses hangars, ses baraques, ses montagnes de ferrailles, ses calicots de toutes les couleurs.

Bloomfield - 7 heures 10 - 18 Août

Une route à quatre voies me jette comme c'est l'habitude sur la bande d'arrêt d'urgence, sur laquelle je roule pour ne pas être heurté à gauche et éviter les morceaux de vieux pneus, les boulons, les trucs, les machins qui vous arrangent un pneu en rien de temps. Il faut tout de même que je rappelle que ce sont les pneus d'origine et que je n'ai crevé que deux fois, ce qui est une performance en soi. Schbrock est une réserve Navajo, qui se prononce Navaro, pour l'ultime bifurcation au Sud. Cent vingt cinq kilomètres me mettront en phase avec l'Arizona et la Californie au bout, je l'espère...

Ici, maintenant, c'est carrément le désert, plus question d'arbustes ou de touffes d'herbe sauvage, c'est la terre sablonneuse, c'est tout. Pas un arbre, encore moins une forêt à l'horizon.

Des sortes d'icebergs de pierres ocres crèvent la plaine, que les Américains appellent Roch, ils sont là de part et d'autre de la route, comme des sentinelles plusieurs fois millénaires. L'un deux, qui d'ailleurs a donné son nom à la ville, se fait appeler depuis la nuit des temps Tsebedahi, montagne sacrée qui culmine à 500 mètres d'altitude.

Ces immenses blocs qui saillent de manière incongrue dans le paysage, ressemblent à ce village indien qui semble posé là comme de petits objets sur un jeu de Monopoly. Tous les bungalows sont ocres, comme la montagne, semblables les uns aux autres, avec leurs coffrets d'air conditionné sur le toit. Le village Navajo n'est ni en zone urbaine, ni dans le désert. Il est sur ce croisement de routes, ni chez eux, ni chez leurs colonisateurs. Bien sûr, on leur a collé des écoles, les marchands de bon dieu ont fondu sur ce peuple incrédule, chacun avec sa bannière, sa chapelle.

Lui, l'Indien ne s'y retrouve pas. Il est comme un zombie. Il va du garage au fast-food, du fast-food au supermarché, du supermarché au bungalow. On le sent dépassé par le blanc, las.

Les jeunes vont en auto-stop à Farmington, les vieux divaguent entre les baraques, les vieilles Indiennes réalisent encore un tas de breloques faites à la main, mais on les sent fatigués, épuisés, désabusés par ce monde fait autour d'eux, mais sans eux.

Échaudé par ma dernière descente vers le sud, je me suis renseigné. S'il n'y a pas de villages, il y a au moins trois stations-essence sur le parcours. Pour 9 heures 15, je décolle.

Je m'arrête à midi, à la première, afin de me mettre à l'ombre et de me désaltérer. Il y a des tables, de quoi manger, l'établissement est géré par un amerloque mais le service est assuré par des Indiennes.

À l'intérieur, on y trouve légumes, glaces, viandes, café, distributeur à coke et une petite pièce qui tient lieu de musée indien. Là, on trouve toutes sortes d'objets fabriqués par les femmes et vendus aux touristes.

Il y a devant les pompes à essence et sur le mur de façade des boîtes aux lettres pour les fermes isolées.

Là-bas, le boss a fait son bureau. On y trouve le tout-venant certes, mais aussi de petites merveilles à des prix défiant toute concurrence. Le ricain tient la compta' et note sur un cahier les ventes et les références de la famille qui les a fabriquées. Tout à fait correct le mec ! Il semble ne pas abuser de la situation d'ailleurs, un tas de gens font noter au comptoir le montant des achats qu'ils régleront plus tard en échange des pièces artisanales mises en vente.

Finalement, je reste dans cet endroit assez longtemps, observant le va et vient tout en attendant la chute du soleil. Pendant que je rédige mes notes, le battement de la porte rythme le temps de son claquement agaçant. Le client lui l'entend deux fois, mais moi qui suis là depuis deux heures environ, j'aimerais bien qu'il y en ait un qui la laisse ouverte. Et v'lan, encore un ! Ajoutez le ronronnement de cinq à six congélateurs et vous aurez l'ambiance. Et v'lan ! encore la porte. J'observe à présent une vieille Indienne, accompagnée de sa petite fille, qui achète et porte les commissions. L'ancienne boit, dans un verre en carton surmonté d'une paille, un coca. Ne sachant pas à l'évidence aspirer par le petit tube, elle boit comme dans une bouteille et en répand sur ses vêtements. Je l'observe discrètement afin de ne pas la gêner. S'il fallait décrire les personnages qui pénètrent dans ce lieu insolite, un chapitre, ou du moins plusieurs pages, n'y suffiraient point. Les Navajos sont des Indiens dociles qui fabriquent un tas d'objets complétant leurs revenus et assurant la subsistance de la famille.

Tout au long de la réserve, deux petites élévations d'une cinquantaine de mètres forment les limites de part et d'autre de la route. Dans ces monticules jaunâtres, les ancêtres de ceux qui ont dressé des maisons en bois ou qui ont planté des préfabriqués demeuraient abrités sous la pierre. Ces petites demeures de l'ère post espagnole subsistent encore de-ci de-là. Quelques paysans sont installés à plusieurs dizaines de

mètres de leurs antiques demeures habitées par leurs ancêtres. Là, ils ont quelques poules, deux ou trois bœufs et un cheval, parfois un porc.

Cette fois, l'orage menace, mais je roule encore un peu dans cet air chaud pour que demain ne soit pas trop long. Vers 19 heures, je suis contraint à l'abandon, les premières gouttes m'alertent. J'ai tout de même le temps de bien installer la toile, de suffisamment enfoncer les sardines dans le sable et dans un terrain très meuble.

Quand l'orage arrive, le vent se lève brusquement et couche littéralement la toile. Je suis encore obligé de jouer au Christ et m'accrocher aux piquets afin d'éviter le voyage en ballon. Je crains surtout que le double toit ne s'envole, me laissant sans protection pour la pluie, mais celle-ci calme le vent et je m'endors finalement.



Réserve Navajo - 7 heures 05 - 19 Août

Sur Naschitti et sur Tohatchi, les installations scolaires sont quasiment neuves. Je suis surpris par tant de prévenances pour ces pauvres Indiens, mais le gouvernement démocrate a dû concrétiser ses promesses électorales. Un gymnase, des petits stades avec gradins, des salles de classes flambant neuves. Les autocars jaunes qui stationnent sur le parking indiquent au moins par leur nombre mille élèves. La première école est sans doute primaire, quant aux autres, elles doivent correspondre à nos collèges. La rentrée des classes est dans quelques jours.



L'administration a enfin compris que le remède à l'oisiveté et l'alcool passe par l'éducation des jeunes, l'instruction publique est gratuite. Si dans les grandes villes, les noirs sont parfaitement intégrés, il n'en va pas de même pour les Indiens qui étaient pourtant là bien avant eux. L'éthylisme latent cause de nombreux accidents surtout chez les plus de trente ans.

La ville de Gallup, la big city Navajo, est au bout de mon parcours et de ma descente au Sud. Peuplée uniquement de ces Indiens ou d'individus d'origine mexicaine, on a bien du mal à dénicher un blanc parmi la population qui gravite et grouille dans les rues, sur les trottoirs.

C'est finalement au journal local l'Indépendant que je les trouve ces blancs, dans la grande salle de rédaction, affairés derrière leurs ordinateurs.

Dans cet état de l'extrême Sud, depuis cinq jours, je n'avais pas entendu parler français. On me conduit à Malcolm qui vient d'arriver au journal, venant de Farmington au nord. Depuis 1968 où il se trouvait en France, il a quelque peu oublié notre langue. Néanmoins, en quelques minutes, les mots lui reviennent, puis les bouts de phrases, des commencements de conversation. L'article terminé, la séance de photos a lieu en mouvement cette fois. Malcolm au volant d'un pick-up accompagne le photographe dans le plateau où il est assis sur la ridelle, et moi sur mon vélo qui suit derrière. J'avais demandé à ce que l'on fasse preuve d'imagination cette fois, je serai demain certainement en couverture du journal non planté debout à côté du vélo, mais en mouvement.

Don Armstrong/Independent's

Equipped with only a tent and a smile, French cyclist Guy Gauthier traverses Gallup Friday in his search for "deep America".

By Malcolm Brenner

Staff writer

GALLUP - An unusual visitor blew into town Friday on the coattails of a storm. Guy Gauthier, 44, came to Gallup from the Lorraine region of France.

What makes this newsworthy ? He is seeing small town America - coast to coast - by bicycle. And Gauthier doesn't even speak English.

Interviewed at The Independent's offices Friday, and later with the aid of Gallup High School French teacher Teresa Mueller, Gauthier admits that the notion for his trip might seem, at first, un peu fou (a little crazy).

He doesn't mind.

At home, Gauthier, married with two kids, runs Musartois (loose translation : "mouse on the move") and publishes county-by-county guidebooks to Lorraine, where, by the way, real men DO eat quiche.

"My wife didn't have a choice", he said of his desire to make the trip.

Practically, he hopes to produce a book about what he calls "l'Amerique profond" - "deep America".

Except for his July 29 arrival in New York and planned departure from San Francisco on Sept. 3, he is avoiding urban centers in favor of rural routes.

"I'm centering on the small cities, the particulars of the regions, the change of terrain", Gauthier said, "the different brands of stores, state-to-state.

"The book will be a guide for travelers, but also a sociological and political study as well as just a book about touring, a huge country where I don't speak the language".

The fact that he doesn't have a publisher doesn't seem to concern Gauthier, who is confident enough to be spending his own money on the trip.

The idea, he said, sprung from the lyrics of the David McNeil song "Hollywood", covered by the famous French actor Yves Montand : "From New York to L.A. on a stolen bike".

Gauthier bought, rather than stole, his Chinese-made 18 speed model in New York City for \$ 240. He loaded it down with 100 pounds of camping supplies and set off.

"I hadn't been on a bike for 17 years", he said. "I had non training. I've noticed the difference ; when I started out I could only do 20 miles a day. Now I can do 80 to 90 miles a day". The back roads have taken him through New York, Pennsylvania, Ohio, Indiana, Illinois, Iowa, Nebraska, Colorado, Utah and New Mexico. He is surprised by the lack of pedestrians and other cyclists - only five since he began, he said. He didn't see any hitchhikers until he got to Farmington.

He camps for two nights in a tent, then spends the third night in cheap motel. Avoiding breakfast, he lunches and dines at fastfood restaurants "because they're cheap", he said.

Not knowing English, he orders from the pictures by the numbers.

Some observations : "Americans eat too fast. While I'm sitting enjoying my lunch, three others will come and go. And I can't get my mouth around your hamburgers. French mouths are too small".

Up at 6 A.M., he bikes until noon, knocks off in the afternoon for four hours, then picks up again until about 8 p.m.

The fearless Frenchman pitches his tent alongside the road wherever he happens to stop. He has no worries about his security.

"Americans adore the French", he said.

Camped by an old Texaco station near Newcomb. Thursday night, he had to grab his tent with both hands to keep it from being blown away in a violent thunderstorm.

Gauthier writes up his observations each night. When he stops in a motel he records them on a micro cassette and airmails it back to France, then throws away his notes to save weight. So far he has 12 hours of tape.

One of his biggest problems has been water. He only carries a small bottle on the bike. A long stretch without stores between Junta and Trinidad in Colorado caught him without food or water for two days. He spent one afternoon staying out of the sun under a bridge.

"In your convenience stores, water costs three times as much as gasoline", he said. "In France, it's exactly the opposite".

His trip has brought him into contact with North American wildlife, seeing eagles and hearing coyotes howling in the night.

He recounts with amazement how, on the outskirts of Raton, he watched a bear lift the lid off a garbage can, remove a pizza box, replace the lid, sit down on it and eat the pizza - box and all.

On the whole he has found Americans helpful and friendly. In Cocherton, Iowa, the local sheriff helped him fix a flat tire on his bike.

Il est déjà midi et nous déjeunons ensemble au fast-food du coin où mon journaliste d'origine irlandaise termine la rédaction de ses notes. À la fin du repas, qu'il m'offre gentiment, il me conduit dans un établissement scolaire afin de rencontrer un professeur de français qui lui expliquera quelques termes, quelques mots qu'il n'est pas sûr d'avoir bien saisis.

C'est finalement Thérèse, petit bout de femme professant notre langue, qui comble courtoisement ses lacunes. Dans sa salle de classe, qui ne va pas tarder à rouvrir ses portes pour une nouvelle année, ça sent bon le français. Les gravures, les cartes postales, la carte de France région par région, tout ici est français. Enfin de journée, le vent s'est subitement levé, chaud, venant du Pacifique. Je renonce à partir pour l'Arizona, dernier état avant la Californie.

Je trouve par hasard un motel vétuste où la climatisation a été remplacée chichement par l'absence d'un carreau. Strict minimum à l'intérieur, ni mobilier, ni décoration, un lit, une douche triste, c'est tout. Ça ne vaut que vingt dollars, qui me sont réclamés à l'accueil.

CHAPITRE VII

CROSS WAY DANS TOUS SES ÉTATS

Gallup - 6 heures 45 - 20 août

Il y a cinquante ans, à peu de chose près, à cette heure-là, les Allemands de la Gestapo en zone sud à Vichy arrêtaient le Maréchal Pétain. Les Felds-gendarmes évitaient aux maquisards ou aux alliés la délicate tâche d'arrêter ce vieillard de 88 ans.

Les deux modestes chaises qui bloquaient les portes de l'hôtel du Parc ne tinrent pas longtemps sous les coups de barre de fer du major Detering. Le tapis rouge du grand escalier étouffait le bruit des bottes de l'envahisseur. La débâcle allemande était totale à l'ouest, au nord, mais Hitler songeait encore à faire un otage de plus. Ce triste pépère en aurait-il fait pleurer quelques-uns dans une quelconque réunion ? Il n'existait déjà plus politiquement, l'histoire se chargera du reste dans quelques mois.

Le soleil brille pour tout le monde et dans le Midi de la France, il donne pour le débarquement franco-américain de Provence. Cette fois, les troupes issues jadis du territoire national sont importantes, l'Afrique, elle aussi, a encore répondu présent à l'appel des autorités de Londres. De nouveau, Sénégalais, Algériens, Tunisiens, Marocains, Malgaches, se retrouvent sur le sol de leur seconde patrie, la France. Les noirs n'ont entendu parler de ce pays lointain qu'au travers des témoignages d'anciens de Verdun, qui égayaient le Front avec leurs danses tribales et leurs chants particuliers.

Si le soleil a avantageusement remplacé la pluie de Normandie, le débarquement n'en est pas moins difficile. Les cigales baignent dans le sang et le sifflement des rafales d'armes automatiques remplacent, hélas, leur chant.

Le soleil brille pour moi aussi qui, cette fois, me trouve en phase sur la bonne pente, dans la bonne direction, avec le Pacifique en ligne de front. Mon coursier sent l'écurie, la route est large, très large, quatre voies, une bande d'arrêt d'urgence de deux mètres et un terre-plein central. Une interstate. En principe, celles-ci sont interdites aux vélos, mais comme il n'y en a pas d'autre, la loi ne me concerne pas. La big route n° 40 traverse l'état de part en part, les réjouissances s'annoncent particulièrement alléchantes, car si le panorama ne permet pas de distraire le routier, que vais-je bien pouvoir observer du haut de ma bécane ? Je roule sur la ligne jaune, à côté, la circulation est très importante. De temps en

temps, je m'en vais faire un tour sur la voie de gauche comme un utilisateur régulier. Mais, une corne de brume me rappelle, au cas où je l'aurais oublié, que je suis indésirable sur l'asphalte.

Même de rien, avec des vents favorables et une route sur laquelle on « bille » à plaisir, j'ai couvert quatre-vingt-dix-huit kilomètres pour treize heures. Décalage horaire oblige, pour changer de faisceau, je retarde ma montre d'une heure, c'est la quatrième et dernière fois depuis New York.

L'environnement n'a guère évolué, ce qui m'évite de trop me disperser dans les enregistrements visuels panoramiques dont j'ai besoin pour noircir mon cahier. Seul point vert sur la carte, Petrified Forest, devenu parc national, contenant mille merveilles pour chercheurs de toutes sortes. Fossiles d'animaux préhistoriques, d'arbres, de pierres précieuses que les Indiens taillent et transforment en perles, bagues et bijoux. Point vert, mais point d'arbre, ceux dont on nous parle, là, ont deux ou trois millions d'années et je puis vous assurer que les feuilles ont disparu depuis bien longtemps.

Il est difficile d'éviter les drugstores indiens sur le bas-côté qu'une petite route dessert. En effet, les pancartes gigantesques de couleurs vives interpellent le touriste en mal de verroterie. Panneaux de huit mètres sur trois qui se succèdent comme un journal immense, avec Exit, sortie bien indiquée. Je dis verroterie, ce qui est, en fait, il faut le confesser, exagéré. En effet, les Indiens déploient une imagination débordante pour faire revivre leur passé sous formes de souvenirs à des prix relativement corrects.

Dès le passage dans le nouvel état, les Navajos du nouveau Mexique deviennent Arizoniens.

Je sors à l'entrée du parc qui jette de petites routes vers les gorges du Colorado et où se trouve un restaurant. Dès qu'il y a profusion de gogo, il y a problème. La restauration est mal organisée, mal servie, chère, de plus, l'endroit est bruyant. Évidemment, avec un désert à cinquante bornes à la ronde, on ne risque pas d'aller chercher ailleurs. Je reste un moment à l'ombre et je constate la présence de Français avec d'autres nationalités. Ceux-ci ont piqué sur l'entrée du Colorado directement et s'en retourneront les pellicules pleines du rouge de ces roches que je ne verrai jamais. Passant inaperçu dans ce peuple de Yankees, je constate que même ici, le Français râle, grogne, pour je ne sais quel motif bénin. Je suis amené à constater que c'est la troisième fois depuis mon départ que je croise des compatriotes. L'endroit est intéressant, à une journée de Los Angeles faubourg, à quatre heures du grand canyon, tout près de Las Vegas et de Phenix.

J'ai beau chercher sur la carte une autre voie possible, il n'y en a vraiment pas. Je dois me colleter cette autoroute avec ses ponts en béton relativement nombreux jusqu'au bout du périple. J'espère simplement que la verdure viendra donner une teinte, un signe de vie.

Côté indien, il n'y a pas que des Navajos. On peut trouver des réserves Hopi, Zuni, sans compter les Hualapai et de nouveau des Apaches, mais là, bien plus au sud.

Les nuits se passent comme toujours en alternance, le motel ne venant que tous les deux jours, sauf cas de force majeure, les villes sont des endroits difficiles surtout lorsqu'elles sont grosses, pour le campeur sauvage. Finalement, faute d'espace susceptible de m'accueillir, je finis sous un pont, les dernières des dernières, sur le sable, entre les souches d'herbe rude, quelques vieux matelas et des restes de véhicules inidentifiables.

La nuit ne fut pas des plus agréables, avec le mouvement des voitures là-haut sur le pont métallique et le clapotis de l'eau en bas. Ajoutons à cela, le Santa Fe de l'autre côté et le tableau est complet. Par conséquent, dès l'aube, je ne perds pas de temps pour me projeter sur la 40, moins fréquentée à cette heure.

Holbrook, 6 heures 05 - 21 août

Ce qui est surprenant sur l'autoroute, du moins sur la partie qui m'échoit, ce sont les animaux. Moi, le solitaire, silencieux, je leur fiche une frousse terrible lorsque je les rencontre. Lièvres, marmottes et oiseaux de toutes sortes se sont habitués au brouhaha de la route, cela fait partie de leur quotidien comme le vent, le soleil ou la pluie. Mais, ce drôle d'oiseau qui leur arrive dessus sans bruit les fait gicler dans leur repaire.

Finalement, l'autoroute a du bon tout de même. Cette petite route qui doit bien faire deux mètres cinquante de large et qu'on appelle bande d'arrêt d'urgence m'appartient. Je suis le seul à l'emprunter, comme le paysage n'est pas des plus passionnants, je « mate » la chaussée, contournant tous objets bizarres non identifiés, je zigzague légèrement évitant ces petits choses envoyées là par le flot de la circulation.

N'ayant pas mangé hier soir, ni déjeuné ce matin, je m'arrête à Winslow. Cet endroit est le rendez-vous des poids lourds, nous sommes dimanche, ici pas de week-end ni de jours fériés, ça bosse tant qu'il y a du boulot. Les missions durent trois à six jours, peu importe l'ordre des jours, il faut les accomplir. Sur l'immense parking se trouvent réunis presque quatre-vingts camions, tous plus balèzes les uns que les autres. Pas de place pour les minis, il n'y a que des semi-remorques. Cette fois, je les vois de près. Ces grosses bêtes qui me côtoient depuis mon départ sont enfin devant moi. Ça rentre ou ça ressort, les femmes ou les compagnes de ces forçats de la route, comme c'est sunday, sont venues déjeuner et prendre une heure avec leurs compagnons. Elles en profitent pour échanger le linge sale pour des effets bien repassés.



Les Trucks (c'est comme cela qu'ils se nomment là-bas), sont équipés de toutes sortes de gadgets. Air conditionné bien sûr, quelquefois des téléviseurs qui sont posés sur le tableau de bord et orientés vers le chauffeur. Les cabines sont très spacieuses. Une véritable semi-caravane avec tout le confort miniaturisé. Les moteurs tournent en permanence pour alimenter toute l'énergie réclamée. Le pays est tellement vaste que les rencontres de routiers, que l'on connaît en France, ne sont pas possibles ici. On lie connaissance avec son voisin de restaurant et on le revoit parfois deux ans plus tard. Les conversations tournent autour du diamètre des pneus, de la puissance des moteurs, de la qualité de l'asphalte. J'observe assez longuement le trafic. Lorsque le monstre arrive, on s'attend à voir en descendre un malabar de 120 kilos. Mais en fait, avec les directions super assistées, les gringalets et les minus sont aussi de la partie. Je remarque également quelques femmes. Sur la route, le comportement du Drive Truck est en général bon. Respectant les limitations de vitesse, il conduit bien, prend des distances, des marges de sécurité lorsqu'il faut dépasser.

Hormis quelques fondus qui klaxonnent juste à ma hauteur, ce qui me fait faire un écart en les faisant se marrer dans la cabine, leurs réactions me sont plutôt favorables. Il est vrai que je suis l'exception, l'incongru sur leur terrain de prédilection, la route. J'ai, en effet, intérêt à rester sur ma bande, à ma place quoi !.

La reprise, sur les coups de 16 heures, est assez dure because the wind. Le résultat, c'est un arrêt à 40 kilomètres du point de chute indiqué sur ma carte, en plein désert, près du canyon du diable. Mais les perspectives catastrophiques ne sont que des perspectives, la nature décide toujours et, finalement, a le dernier mot. Le problème, c'est que le bivouac est isolé de tout ravitaillement, il est 18 heures, j'ai une de ces soifs, due au vent chaud et sec du sud, je n'ai pas une larme d'eau dans mon bidon et rien à manger. Le terrain est plat mais très dur, à tel point que je ne peux enfilez mes petits piquets métalliques que de deux cours centimètres dans le sol. Des arbrisseaux de deux à trois mètres réussissent tout de même à pousser sur ce plateau rocailleux. Là-bas, sur l'autoroute, ça défile toujours.

Autoroute n° 40 - 5 heures 45 - 22 août

La première station fut celle de la soif. Pas une goutte dans le cornet depuis la veille à midi et encore deux jus d'oranges en boîte. Winoma arrive à point, petite station d'essence, avec un mini-marché souvenirs.

Flagstaff est la seconde station que je n'avais pu joindre la veille. Ce fut fait à 9 heures 15. J'ai la surprise de découvrir enfin les premiers panneaux indicateurs où il est inscrit : Los Angeles. Ce n'est pas le fait d'atteindre une ville et de ne vivre que pour cela, ce serait faire injure aux autres, au voyage commencé le 29 juin. C'est simplement, pour moi, la ligne d'arrivée, le mot fin que je vais pouvoir écrire sur mon carnet de bord.

Flagstaff n'est pas ce que l'on peut appeler une ville sympa, accueillante, ouverte. Malgré son université, sa situation sur la route historique n° 66, Chicago/Los Angeles, balayée des cartes pour faire place à l'autoroute, il m'a fallu chercher pendant près d'une heure le journal local. Les gens, ici, sont peu loquaces, pas très ouverts aux étrangers. Ils s'expriment avec difficulté, la plupart s'en fichent éperdument.

En fait, au Daily Sun, Don Rowey se fait le plaisir de me donner la réplique en français. Nous échangeons quelques mots, je crois qu'il a bien compris le sens de mon voyage, il promet un article dans quelques jours.

Un peu plus tard, assis dans un fauteuil de la bibliothèque, je regarde au travers des vitres les arbres qui courbent l'échine pour faire révérence au Dieu Éole. Le sens de la courbe ne donne pas envie de prendre la route ce soir.

Après le repas de midi, je me réinstalle dans la superbe bibliothèque afin de rédiger mes notes, mais aussi pour attendre que le changement d'orientation des vents indique, aux arbres du parc, le signal du départ. Sur ma droite, une vingtaine de drapeaux flottent gaiement dans le sens inverse à mes souhaits. Je me donne jusqu'à 16 heures pour prendre ma décision.

Je suis un voyageur, pas un touriste, la nuance pour moi est importante. Mes trois missions depuis mon départ n'ont pas varié : un challenge, deux anniversaires, un livre à écrire. En dehors de ces trois motifs, je m'interdis les lunettes de soleil, la sieste et les doigts de pieds en éventail. Je me couche pour dormir, je mange pour m'alimenter, je regarde pour écrire, je parle pour communiquer, je pédale pour avancer. Combien de merveilles me sont passées sous le nez. Faute de temps, trop éloignées de mon itinéraire ou trop chères. Combien de fois ai-je dû refuser des invitations, pour reprendre la route. Une route parfois difficile, quelquefois agréable. Des températures à la limite du supportable dans les froids ou dans les chauds. Des averses abondantes, des jours de vent fort, des périodes de découragement total. Des solitudes salvatrices ou excessivement démoralisatrices. Le voyage, c'est la porte ouverte sur l'aventure, mais aussi par définition, l'inconnu, qui parfois surgit brusquement. Pas d'habitude, comme le disait notre maître, Michel Audiard : – l'habitude c'est une façon de mourir sur place.

À 44 ans, je n'avais pas eu mon compte d'imprévus et avant de monter les couleurs de la cinquantaine, j'en redemandais. Cette fois, j'avais mon lot. J'avais fait le plein et même si je devais m'arrêter ici, je crois que j'aurais eu mon compte. Peut-être me fallait-il toute cette souffrance, toute cette démarche, cette décision un peu folle pour me prouver que j'étais encore en vie. Elle n'est qu'un passage et tant qu'on a encore ses jambes pour pédaler, on n'est pas tout à fait éteint.

Flagstaff - 5 heures 20 - 23 août

Lorsque je me mets en route, il fait vraiment nuit. Les jours baissent plus on va vers la fin août. L'ami des planeurs et des lavandières étant resté couché ce matin, j'en profite pour filer à l'anglaise afin de ne pas le réveiller. Je retrouve mon autoroute 40, qui n'a pas changé et qui passe à quelques centaines de mètres de la ville. On a planté des petits conifères sur la terre-plein central, parfois les deux sens de circulation s'écartent de deux cents à trois cents mètres, puis reviennent côte à côte.

Depuis ma ville étape, il n'y a pratiquement plus de camions. Une immense gare embarque les remorques et les tracteurs reprennent leur route dans l'autre sens avec un nouveau chargement.

Les bas-côtés sont vert pâle, mais verts tout de même. Les "collinettes" sont tapissées par cette minuscule forêt d'arbres nains décrite précédemment. À la mi-journée, j'ai couvert presque cent kilomètres.

Je m'arrête à Seligman, pour déjeuner dans une station-service. La route historique 66 réapparaît soudain pour rejoindre Kingman à l'ouest. Cette célèbre route qui commence à Chicago, descend par le Missouri jusqu'au nouveau Mexique et prend l'Arizona pour s'en aller à Los Angeles.



De nombreux colifichets, plaques et autres babioles s'accumulent sur les rayons des boutiques, des drugstores et des pompes à carburant que l'on trouve sur le bord de la voie sacrée. Celle-ci est, à présent, mangée quasiment entièrement par l'asphalte autoroutière, néanmoins il reste çà et là quelques kilomètres préservés.

Dans cette station, j'en profite pour acheter la dernière carte, celle de l'état de Californie. Je constate à la lecture de celle-ci que jusqu'à la ville d'arrivée, les bourgades sont très espacées. De plus, il y a une sorte de désert à traverser.

N'étant pas fatigué, je redémarre à 12 heures 30 sur cette belle et unique voie de circulation. Compte tenu de la chaleur, je décide de boire moins, mais de boire frais. Après tout, je peux me payer ce luxe, même si ce n'est pas le meilleur moyen de s'abreuver. Entre l'utile et l'agréable, je choisis le second qualificatif.

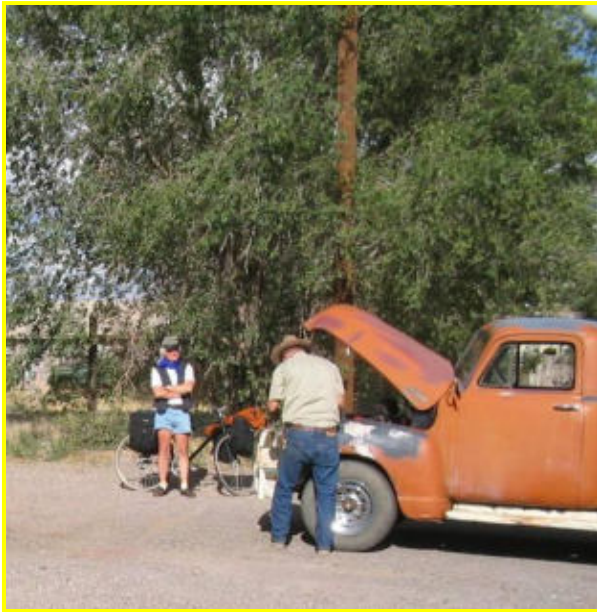
Erreur, les points indiqués sur la carte ne sont que des ponts s'ouvrant sur des chemins de terre qui s'en vont à leur tour vers des ranchs perdus en plein désert. Ayant fait halte sous les deux premiers, je pique un petit somme en guise de repas sous le troisième. Il était 15 heures 30 et un peu d'air circulait sous les pattes du gigantesque et inutile ouvrage bétonné lorsque je fus réveillé par le bruit d'une vieille Dodge sur ce qui restait de la 66 passant derrière.

— He ! baby !

Un grand et mince individu se déplie en sortant de son drôle d'engin. La porte ferme mal, il s'y reprend à trois fois pour y parvenir. La couleur pâle et délavée laisse penser qu'elle fut rouge dans sa jeunesse. Angelo est d'origine mexicaine, il plonge immédiatement sous la voiture dans un étonnant monologue où les mots sont répétés plusieurs fois.

— No good, No good !

Je relève la visière de ma casquette, que j'avais laissé tomber sur mon front pour la sieste et m'avance vers lui. Sa roue de secours s'est décrochée, coupant la durite d'essence et emportant l'amortisseur dans son élan. Elle a ensuite dépassé la voiture pour se planter dans le terre-plein central.



Angelo, qui n'est pas idiot, a bien senti qu'il se passait quelque chose, surtout quand il a reconnu sa roue, filant plus vite que lui. Il a tout balancé à l'arrière de la bagnole et s'est arrêté à l'ombre sous le premier pont qu'il a trouvé sur son passage.

La voiture est un immense fatras où se mêlent des outils de maçon, des caisses, des glacières, des piquets et autres ustensiles de chantier.

Je lui passe les outils par dessous la voiture pendant qu'il continue à jurer des no good à tour de phrases. Il essaye de raccrocher un peu tout ce qui pendouille çà et là en dessous de la caisse. J'arrive tout de même à lui placer entre deux no good que je suis Français et que je me rends à Los Angeles, fin de mon périple.

Ça y est, il a enfin fini. Il range les outils et jette le tout à l'intérieur du break, sort une glacière et en retire deux bières bien fraîches. La vision de ces rafraîchissements inattendus me redonne une certaine vigueur. Deux bocks en fer blanc arrivent à ma hauteur que je remplis rapidement pour éviter d'y voir le fond. La mousse cache les bords et nous buvons de bon cœur. Angelo m'indique sur ma carte le prochain point Pomp Store à 35 kilomètres. Il semble me faire comprendre moitié en espagnol et moitié en anglais, que le paysage est no good que mon vélo pourrait très bien se retrouver en deux tours de mains sur la galerie.

— Long Way, no good, sun, no good !

Ces explications brèves mais convaincantes eurent raison de ma détermination à faire la route entièrement à vélo. J'ai déjà 160 bornes aux fesses, dedans aussi, pas vraiment de honte à avoir. De toute façon il refuse d'entendre et empoigne la compagnie de mes jours avant que je puisse réagir. Nous plaçons les quatre sacoches sur le dessus de son amas informe à l'intérieur et le vélo solidement arrimé sur la galerie au-dessus.

Enfin, l'objet non identifiable se met en route à grand renfort de pétarades. Un morceau de pot d'échappement est dans doute parti avec les pièces manquantes lors de l'incident. Enfoncé dans mon siège, qui a dû supporter avant moi des générations de derrières, de caisses à outils, de serre-joints de maçon et

des compresseurs, j'ai les pieds sur un tas de bricoles. Le tableau de bord, qui devait à l'origine posséder quelques accessoires, se trouve percé de trous dans lesquels devaient se loger jadis un voyant, un bouton, un allume-cigare, un poste de radio. No good, sans doute aussi !

Juste avant de décoller, de dessous le pont, alors qu'une fumée blanche semble nous faire signe de partir avant qu'elle ne devienne noire, Angelo s'en va cacher furtivement sous une souche d'herbes, les deux bouteilles de bière vides. Ça y est, je tiens enfin mon explication, qui me turlupine depuis deux mois.

Une bouteille ou une boîte de bière dans une voiture ou dans un camion, c'est les pneus ennuis garantis en cas d'arrêt par les forces de l'ordre. C'est donc pour cette raison que les bas côtés de la route sont jonchés de ce genre de débris avec une forte proportion de containers à bière.

Angelo me fait voir également les chewing gum prêts au cas où les perdreaux feraient du zèle à une entrée de ville. Une barre est dégagée de son emballage prête à être mâchée. Il pense à tout, pas con l'oiseau mexicain !

Maçon de son état, il passe trois jours à Oklahoma et trois jours à Los Angeles. Il a deux résidences distantes de mille huit cents kilomètres où il travaille pour deux patrons différents. Il fait la route toutes les semaines, ce trajet énorme qui couvre la moitié des États Unis et traverse cinq états.

Nous voici enfin arrivés et deux bières tombent encore pendant qu'il fait le plein à une pompe Fina.

Autoroute 40 - 6 heures 30 - 24 août

Kingman est la grosse ville aux confins des trois états que sont l'Arizona, la Californie et le Nevada. L'autoroute 40 traverse tous les États-Unis, de Wilmington en Caroline du Nord jusqu'à Barstow dans la grande banlieue de la ville mythique sur le Pacifique.

Une descente au sud sur quatre-vingt-dix kilomètres m'entraîne sur le pont qui passe par dessus la rivière Colorado à Toccock. C'est ensuite l'entrée en Californie enfin, à Needles.

Mais nous sommes toujours sous la bannière du cinquantième anniversaire. Or, comment ne pas évoquer le 24 août 1944 à 8 heures où un télégramme du Général de Gaulle dit ceci : La division Leclerc rentre à Paris aujourd'hui, j'y serai ce soir, la capitale semble en bon état, les Allemands tiennent encore certains points, mais leur situation est désespérée. Je demande à tous les membres du gouvernement d'Alger de me rejoindre sur Paris sans délai.

En réalité, depuis les grèves des cheminots le 12 août et des policiers le 15, les choses sont allées très vite. Le combat qui s'engage fera, dans cette courte période, 1 500 tués parmi les Français et plus du double du côté allemand.

De part et d'autre de cette satanée autoroute 40, ce ne sont que rares prairies où poussent des sortes de cactus parmi les herbes jaunâtres. Plus loin, bien plus loin encore, là-bas ce sont des montagnes pelées. Ce désert se nomme Mojave et s'étend du Mexique au sud jusqu'à Barstow sur près de sept cents kilomètres de long. Les montées sont très longues, en pentes douces certes, et font deux à trois kilomètres, tandis que les descentes en font tout autant. Le paysage est strictement identique sur cent quatre-vingts kilomètres. Les bourgades posées là, comme des cubes, sont littéralement écrasées par le soleil. On ne peut tenir dans cet endroit qu'avec l'air conditionné qui se trouve installée sur les maisons et dans les voitures.

Désert Mojave - 6 heures 30 - 25 août

Cette route n'en finira t-elle donc jamais ? J'ai en fait du mal à trouver de l'émotion dans cette Californie si convoitée comme le but d'un voyage. Je ne l'imaginais pas si aride, si plombée, si peu attrayante, si peu accueillante.



Je songe au discours du Général sur le perron de l'hôtel de ville, tout en pédalant. Pour lui, c'était aussi le bout du voyage : Pourquoi voulez-vous que nous dissimulions l'émotion qui nous étreint tous, hommes et femmes qui sommes ici, chez nous, dans Paris debout pour se libérer.

Les petits cafés brossés par un léger vent du sud ne doivent pas désempir aujourd'hui, pendant que je pédale dans ce désert de merde comme un con. Paris n'est plus outragé, Paris n'est plus brisé, Paris n'est plus martyrisé. Paris est libéré par lui-même, le Général de l'ombre et de Londres conclut : La France rentre à Paris, chez elle, elle y rentre éclairée par l'immense leçon, mais plus certaine que jamais de ses devoirs et de ses droits.

Malgré l'histoire, celle d'il y a cinquante ans, je retombe dans le sillon de ma roue avant, un demi-siècle après, dans un pays qui ignore ce qu'est un piéton ou même un cycliste.



Est-ce bien raisonnable ? Raisonnable, ce mot que je hais par dessus tout ! Les gens raisonnables sont bardés d'assurances, d'idées toutes faites, de fantasmes inavoués, de challenges éternellement repoussés. Mais en fait les gens raisonnables ont toujours raison, car dans le mot il y a raison, toutes les raisons du monde de ne pas dépasser la dose prescrite, écrite, dite. Je pense que dans ma vie, maintenant, ou du moins dans quelques jours, il y aura l'Avant Amérique et l'Après.



J'ai redécouvert l'effort inutile, la souffrance inexplicable, la mission dont on est le seul dépositaire et le seul penseur à penser qu'elle est juste et honnête. S'il n'y avait pas eu cette chanson interprétée par Yves Montand : Et puis un jour on lui a dit Go West et il a pédalé de New York à Los Angeles sur un vélo volé. S'il n'y avait pas eu cette opportunité, ces deux mois devant moi qui depuis vingt ans n'avaient pas de but, n'avaient pas de programme, pas de définition, serais-je parti ? S'il n'y avait pas eu ces anniversaires, ces guerres d'il y a cinquante et quatre vingt ans, avec leur cortège d'inutiles pertes humaines, ces cimetières d'Omaha Beach en Normandie ou de Saint-Mihiel chez moi en Lorraine ?



S'il n'y avait pas eu cette envie de porter, solitaire tous ces mots sur du papier, redictés ensuite sur un magnétophone, ce récit au jour le jour, à la peine la peine, s'il n'y avait eu ce goût du plongeon dans le vide, l'inconnu, dans un pays neuf avec une langue étrangère et des gens qui sont bien éloignés des habitudes françaises, serais-je parti ? S'il n'y avait pas eu une douleur profonde, celle d'avoir 44 ans et de courir encore après l'amour comme on s'approche d'une bouée qui ne cesse de s'enfuir, y serais-je allé ? Si finalement, il n'y avait pas eu cette frousse de l'avenir, du temps qui passe, de l'arthrose et des maladies cardio-vasculaires, y serais-je vraiment allé ? Enfin, s'il n'y avait pas chez moi cette idée de toujours se mettre en danger, l'aurais-je fait

ÉPILOGUE

Barstow - 8 heures 30 - 26 août

Une chaleur qui vous étouffe dès que vous mettez le nez dehors. Je n'aurai vu de la ville que les rues qui, du haut de mon entrée, m'ont projeté sur l'El Rancho. C'est le nom du motel que je n'ai pas eu le loisir de choisir. Il faisait nuit, c'est heureux qu'il y soit resté des chambres.

Des motels, j'en ai rencontrés tout au long de cette curieuse balade entre guillemets de 58 jours. Celui-ci n'est pas différent, qu'ils soient très luxueux ou que les couvertures comportent des trous, ils sont tous calqués sur la même réglementation, les mêmes usages. On y retrouve toujours les six serviettes empilées dans la salle de bains, de trois dimensions différentes, les deux petites savonnettes et les deux verres en plastique transparent au-dessus du lavabo. Les deux poubelles, les téléviseurs anciens, parfois le téléphone, les annuaires, les bibles à proximité. Une table, deux chaises, l'air conditionné. Les clenches de

portes et les robinets sont de la même marque de l'est à l'ouest. Enfin le lit avec les draps toujours usés, très fins, très propres. Un dessus de lit que j'appelle cache-misère, souvent joli et qui dissimule les trous de cigarettes et les couvertures de la dernière guerre. Une moquette toujours très épaisse, le tout dans un état relativement correct et propre. Il ne manque jamais rien, ni les miroirs, ni les prises de courant de 110 Volts.

Les réceptions que l'on nomme ici offices sont strictement les mêmes, où l'on inscrit son nom sur de semblables cartons. Les tarifs sont variables de 20 à 40 dollars selon la situation géographique ou l'intérêt touristique de la région.

En prenant mon ravitaillement – un litre de jus d'oranges de Californie –, c'est la première fois que je remarque une eau française : Perrier. On imagine l'essor considérable de cette pétillante si elle était disponible dans les distributeurs à Cola. Mais si, chez nous, on joue la carte des boissons américaines, l'inverse est complètement impensable. Les eaux plates sont absentes des rayons, du moins dans la partie du territoire que j'ai traversée. Je n'y ai vu qu' Evian.

Je prends au business, en face du motel un petit déjeuner. Il propose des croissants, les premiers remarquables. Je fais donc une entorse à mes habitudes et traverse rapidement la rue très fréquentée, écrasée déjà par le soleil de 10 heures. Sur le petit muret qui soutient la vitrine à l'extérieur, une petite vieille se dissimule sous une sorte de serviette pour prendre un café à l'abri des regards. À l'intérieur, un vieux cowboy, blouson de cuir et bottes assorties, est assis à l'une des tables. Plus loin, un jeune homme, déjà emporté par la boulimie des consommations rapides, s'envoie son paquet de pop corn. Deux petits noirs entrent rapidement et ressortent aussi vite avec des croissants, croisant un livreur, les caisses empilées sur un diable. Le chocolat est des plus classiques, les viennoiserie un peu boursouflés, mais mangeables tout de même.

Il y a peu de villes autour de Los Angeles. J'entends, peu de villes séparées par un grand nombre de miles de sable. Barstow quatre-vingts kilomètres.

Cent dix pour Bakersfield, quatre-vingt-dix pour Santa Barbara et moins de quatre-vingts pour San Bernardino. Ces villes sont la très grande banlieue de la ville gigantesque qui m'attend. Les autoroutes ne sont pour moi depuis Gallup que les seuls moyens de circuler. Il me faut donc faire avec. Le point à atteindre ce matin est Victorville, soixante-huit kilomètres.

Si jusqu'alors je n'ai eu à faire qu'à une police très sympathique, celui qui m'intime l'ordre d'arrêter et qui s'occupe de verbaliser un camion n'a pas l'air du tout de rigoler. Il me fait entendre de manière ferme que les bicyclettes sont interdites sur l'autoroute, ce que d'ailleurs je savais. À mon tour, je lui fais remarquer qu'en l'absence d'autre voie de circulation, je suis obligé de rouler là. L'homme de loi, à la chemisette à manches courtes et à la lourde étoile qui pèse sur le tissu, saisit ma carte et me fait voir un cheveu qui, parallèle à cette autoroute, rejoint Victorville par le désert. Autant dire dans le désert !

J'ai l'habitude de leurs cheveux sur la soupe, dans cet immense territoire qui se transforment toujours en routes abandonnées ou du moins très mal entretenues. De plus, il me faut rebrousser chemin jusqu'à un échangeur placé à six bornes derrière moi. Alors, je persiste à vouloir poursuivre et enjambe le vélo, mais l'homme, qui doit bien faire son mètre quatre-vingts, glisse la main sous son étoile et me la colle sous le nez. Dans la Ford qui stationne derrière moi se trouvent plantés verticalement un fusil et une arme automatique. Ces deux éléments ont tôt fait de me faire obtempérer. En effet, ce fichu policeman avec sa lourdingue étoile serait bien capable de m'envoyer une bastos dans le tube arrière. Je décide donc, non sans bougonner quelques grossièretés qu'il ne peut comprendre, de rebrousser chemin.

Sur le cheveu, au bout de quelques kilomètres, ma roue arrière se dégonfle peu à peu. J'avais eu bien raison. Ce grand plouc endimanché m'envoie prêcher dans le désert, sous un soleil de plomb et, qui plus est, avec une bécane que j'ai du mal à faire avancer.



Sur un petit groupe de maisons abandonnées, des signes, des croix et des – Jésus revient – me laissent penser que je suis bel et bien coincé entre deux pages de l'Évangile. Là-bas, sur la grand-route où j'étais, ça roule tranquille.

À mi-chemin, ma gourde est bouillante, mais les dieux ne m'ont tout de même pas tout à fait abandonné, car après avoir regonflé dix ou douze fois mon pneu, une petite auberge tapissée de planches, façon ranch, m'offre le gîte, le couvert, mais surtout l'air conditionné. Pour bénéficier de ce couvre-chef imprévu, pour ne plus me rejeter en plein soleil sur ce lacet infect, je dois rester le plus longtemps possible devant ma pizza que je consomme si lentement qu'elle devient bien vite froide. Qu'importe il faut à tout pris éviter le dehors. Pendant ce temps, je feins de m'intéresser à un match de base-ball à la télévision, ce qui incite le tenancier à me foutre la paix dans mon coin.

Je parviens enfin, avec bien du mal, aux faubourgs de Victorville par ce lacet diabolique et ce soleil qui cogne encore à dix sept heures et je stoppe à la première pompe à essence, abreuvoir désormais classique sur ma route solitaire. C'est dans ce lieu somme toute habituel pour moi que je rencontre Clancy.

Il est américain, il a presque mon âge et circule à vélo pour chercher du travail hors de San Bernadino où il demeure. Il a planté sa toile de tente dans les roches derrière, à cinq cents mètres à vol d'oiseau de l'autre côté de la voie ferrée, dans la montagne d'Apple Halley. Dans la « dèche », au chômage, il est au bout de ses espoirs, de ses provisions et de ses cigarettes. Tout d'abord, nous bavardons « biclou », itinéraires, il ne sort pas un mot de français. Le petit dictionnaire de traduction passe d'une main à l'autre. J'achète ce dont il manque le plus, un paquet de cigarettes et j'y ajoute deux grands verres de Coca pour l'amitié. Très sympathique, il accepte d'être mon guide jusqu'à Los Angeles. Il va me falloir diviser mes collations en deux mais un chapelet entouré autour du tube de sa selle de vélo achève de me persuader de sa bonne foi. Quelqu'un qui se promène avec un bon dieu, ne peut pas être vraiment mauvais.

Je glisse quelques provisions dans son sac vide et le suis au travers de la montagne toute proche, poussant le vélo entre les cailloux immenses jusqu'à son campement de fortune. Nos deux toiles côte à côte entre deux rochers, nous casse-croûtons quelques bricoles et buvons un bol de chocolat qu'il fait chauffer entre trois cailloux et quelques brindilles. Le soleil rouge, là-bas, disparaît dans le Pacifique et dès l'obscurité, nous prenons place dans nos toiles respectives. Par précaution, je roupille sur mon porte-feuille, la confiance n'ayant en effet pas encore tout à fait trouvé sa place.

Apple Valley - 6 heures 30 - le 27 août

La Californie, c'est un tiers de la France. Afin de bien saisir les distances, prenons comme comparaison notre hexagone sur sa côte ouest. San Diego c'est Biarritz, Dunkerque c'est le nord de l'état. Entre les deux, une côte de 1500 kilomètres. En largeur, c'est le niveau de Tours.

Los Angeles a une immense banlieue et un centre. La ville, intra-muros, couvre cent cinquante kilomètres de long et quatre-vingts de large. Autant dire que c'est gigantesque, inimaginable pour un Français, un Lorrain, habitué à ses petites villes de 20 000 habitants.



Il nous a fallu la journée, juchés sur nos vélos pour, du point d'où l'on se trouvait, parvenir à la banlieue. La zone, devrais-je dire, car nous atterrissons sur un terrain vague muni de panneaux d'interdiction de

déposer des ordures. Celles-ci sont d'ailleurs abondantes, déversées de façon impressionnante sur une surface de plus d'un hectare.

Nous nous reposons tous les deux de cette longue journée d'approche, assis sur l'une des banquettes du cimetière à consommations.

Clancy m'explique qu'il faut attendre la nuit pour monter les tentes. En effet, la crainte de la police qui sillonne, au-dessus de nos têtes en hélicoptère, n'est pas fait pour le rassurer. Nous sommes en règle, mais néanmoins mon compagnon n'a, semble-t-il, nulle envie de les rencontrer.

Los Angeles Faubourgs - 6 heures 35 - 28 août

Repartant pour la cité des étoiles qui pour l'instant ne brillent que là-haut, nos bicyclettes vont et viennent, évitant les trous qui parsèment par milliers cette voie que personne sans doute n'utilise. Nous débouchons enfin dans le monde dit civilisé, la banlieue de la big ville. Arrow boulevard, 35 km à parcourir jusqu'à Santa Anna, une paroisse catholique très ancienne.



Non mais vous vous rendez compte ? une rue de 35 km ! Si je ne l'avais parcourue, vu et revu ces pancartes de rues identiques, je ne l'aurais jamais cru. Encore sept à huit kilomètres, puis c'est la ville proprement dite mais pas le centre, le côté est, en fait.

Il n'y a que des maisons, souvent à un étage, point d'arbres ni de futaies, sauf dans les luxueuses demeures que nous devinons derrière les murs, les palissades et autres protège-curieux.

Un minuscule triangle de verdure jaunâtre ainsi que de ronces et d'arbrisseaux sera notre point de chute, coincé entre la route et la voie ferrée qui dessert une usine fermée pour cause de week-end.

Nous avons bien du mal à loger une tente par dessus ces caillasses et par dessous ces quelques branchages.

Nuit agitée, car nous restons à tour de rôle éveillé pour ne pas être débusqué par une patrouille. Mon coach n'est toujours pas copain avec les flics. Comme le décalage horaire est extrêmement long, je vais à la cabine juste à côté tenter de téléphoner en France, à deux heures et à quatre heures du matin heure locale.

Los Angeles Est - 7 heures - 29 août

Enfin me voici arrivé, parvenu au bout de mon voyage. J'arrive à peine à y croire. La longue descente depuis San Bernardino se termine.



Comme toute fin de périple, fut-il difficile, on a envie de s'arrêter, de ne pas pénétrer là où l'on a rêvé d'aller depuis soixante jours. Il me faudra encore dix-huit kilomètres pour rejoindre le Pacifique.

POSTFACE

Les dates, les heures, les jours n'ont plus d'importance, le challenge est gagné. Avec un mois d'avance sur le programme le plus pessimiste, le pari est tenu.

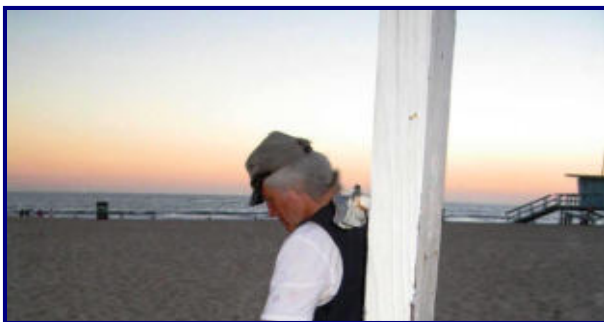
En fait, j'étais loin de penser à mon départ de New York qu'il serait possible de rejoindre la côte Ouest en deux mois. Pourtant, c'est bien le cas, date pour date, 29 pour 29, j'y suis.

Les événements n'ont pas cessé de jouer les dents de scie de jour en jour. Cela, je ne vous en parlerai pas. Je ne vous dirai rien sur ma nuit au poste de police de Los Angeles, avec mon vélo. Je ne vous parlerai pas des difficultés pour obtenir un billet d'avion car mon ticket mentionnait New York/Paris.

La visite de la ville, des studios de cinéma, annulée pour raison financière. La rencontre avec des français de là-bas qui vous dépatouillent pendant des heures. Non, il faut bien clore ce livre qui doit s'arrêter là, devant les vagues du Pacifique qui s'étendent à ma droite.

Je crois que dès l'instant où j'ai tourné le dos à New York, une seule chose comptait à mes yeux, avancer vers l'ouest malgré et grâce aux embûches. Les mauvais moments étaient juste là pour rappeler qu'il existe des barrières, des précipices qui foutent la trouille.

Les bons venaient comme des récompenses, des cadeaux. Je disais souvent aux gens rencontrés sur le parcours que leur poignée de main, que les arrêts de trois minutes ou trois heures étaient autant de denrées psychologiquement nécessaires, indispensables, qui font aller la tête et bouger les jambes jusqu'aux pédales. Sans ces rencontres, je n'aurais sans doute pas pu tenir aussi longtemps. Sans la douceur, la chaleur d'un regard, rien n'eût été possible.



Los Angeles - 8 heures 30 - 30 août

Los Angeles ne fut qu'une ville parmi toutes les autres. Même si c'était la plus attendue, elle n'était que la dernière. Au bout de la ville, à l'ouest, il y a un aéroport qui comme un boomerang me renverra à la case départ. Il faut donc se contenter des souvenirs, faire de la vie qui va se suivre une existence, en distribuant un peu de rêve à tous ceux qui n'oseront pas...

Lorsque l'avion décolle, je sens dans mon dos une petite douleur emplie de remember courbés et dans mes doigts raidis, la marque des deux poignées au bout du guidon.



Le noir vélo chinois restera là-bas sur son sol d'adoption, il a été ma dernière monnaie d'échange contre un hébergement dans l'appartement d'un employé de la TWA.

Aéroport International de Los Angeles
1er Septembre 14 heures 30 heure locale

Lorsque vos côtes apparaissent sur un corps décharné. Que vous retrouvez le poids de vos 16 ans. Vous vous demandez si véritablement un jour, vous redeviendrez l'homme que vous étiez au départ.

FIN

G É N É R I Q U E



Angelo le no good
Archi le copain
Arthur l'ordinateur
Kim l'hébergeur
Bee des Windchines
Brad le charpentier
Carolyn l'instit'
Cécile de Fort Madison
Clancy le coach
Chanel l'eau de toilette
Cherry la copine
Dane le flic
David l'époux
Diamond Back le vélo
Edward le sénateur
Faye l'oiseau
Gabriel le Belge
Gary Police aéroport
Idéal 2000 la selle
Jane l'angine
Jean le taxi
Jef le mécano
Joey's le mécano
Judy la femme de sénateur
Katy la photographe
Kim l'hébergeur de la TWA
Larry à la Dodg

Malcolm le journaliste
Mamadou la sénégalaise
Martha des cookies
Mick le gratte-papier
Moi...
Papy aux yeux bleus
Pat la copine de Judy
Paul le retraité de l'Amstark
Roger le vétéran d'Omaha Beach
Rowey le journaliste
Raphael le roi du Stensons
Sophie la française
Steve le prof d'Albuquerque
Suzy la tenancière
Thérèse la prof de français
TWA la compagnie aérienne
Timothy le prêtre de Madison
Wayne le cyclo de rencontre

et merci à ceux que j'ai oubliés
qui ne m'ont donné qu'un sourire
un renseignement,
mais qui font parti intégrante de ce curieux générique...



Théo7 Édition et UBC Édition
à Vitrey (Meurthe et Moselle)
– FRANCE –